

66 558

D'ORFER.

CHANTS DE GUERRE
DE LA SERBIE

ID = 132590092

Лука Ђеловић
БЕОГРАД

Luka Ćelović
BEOGRAD

CHANTS DE GUERRE

DE LA

SERBIE

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
COPYRIGHT, 1916, BY PAYOT ET C^o.

9.8.6
558

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 45562

LÉO D'ORFER

CHANTS DE GUERRE

DE LA

SERBIE

ÉTUDE — TRADUCTIONS — COMMENTAIRES

PRÉFACE DE M. MILENKO R. VESNITCH

Ministre de Serbie à Paris — Correspondant de l'Institut



PARIS
LIBRAIRIE PAYOT ET C^{ie}
106, BOULEVARD ST-GERMAIN, 106

1916
Tous droits réservés.

Au prince héritier de Serbie
A ALEXANDRE KARAGEORGEVITCH
jeune généralissime d'une incomparable armée
Roi futur d'un grand royaume
ce livre
est dédié en sincère admiration.

LÉO D'ORFER.

PRÉFACE

Mon éminent confrère M. Léo d'Orfer me fait l'honneur de m'offrir la plume pour présenter aux lecteurs français son beau livre *Chants de guerre de la Serbie*. Je le fais avec le plus grand plaisir, d'autant plus que ma tâche est facilitée grandement par le touchant intérêt porté en France à mon pays depuis longtemps, tout particulièrement depuis les suprêmes épreuves par lesquelles il passe aujourd'hui.

J'ai eu l'occasion d'écrire ailleurs ce qui suit :

« Quand, en 1389, la Serbie succomba sur la plaine de Kossovo, dans une bataille qui n'a pas d'égale dans l'histoire, puisque les deux souverains, le sultan Mourat et le prince Lazar, y ont péri, l'armée ottomane envahit la nation serbe d'une telle fougue, que notre évolution intellectuelle s'en trouva arrêtée d'un coup et, pour ainsi dire, pétrifiée. L'âme nationale se réfugia en elle-même. Subjugué et opprimé pendant des siècles, le peuple serbe continua son existence nationale dans son foyer domestique et dans les monastères, fondations de ses anciens rois, cachés dans les montagnes. Pendant cinq siècles, aucune instruction scolaire, à tel point que maint prêtre n'a su ni lire ni écrire : il a dit sa messe et il a récité ses prières par cœur. Toutes les connaissances historiques, tous les prin-

cipes moraux, toutes les règles de la vie, tout a été concentré et condensé dans les traditions, et celles-ci ont été transmises de génération en génération par les anciens de la famille. Plus on a été obligé de cacher ces sentiments devant l'oppresseur turc, plus ceux-ci ont été forts et plus, par instinct même de conservation, nos ancêtres se sont attachés à leur passé national, premier point de départ de l'avenir. Et comme les prêtres illettrés ont dû apprendre par cœur leurs prières, on peut dire que toute la nation a appris par cœur son histoire, que chaque génération a embellie par son idéalisme. Durant les longues soirées d'hiver autour du feu, ainsi qu'à l'occasion de fêtes de famille ou religieuses, la jeunesse serbe est restée, des heures, suspendue aux lèvres des grand-mères lui disant des contes et des charades, quand ce n'étaient des vieillards récitant à l'aide de la *gusla* les rapsodies nationales, où la droiture, l'honnêteté, le dévouement filial, l'amour de la patrie étaient élevés à la hauteur de l'autel de la religion. Les chantres qui ont le mieux conservé et développé la poésie nationale, la poésie patriotique serbe, étaient pour la plupart des aveugles. L'épopée de Kossovo ressemble beaucoup à la *Chanson de Roland*, avec cette différence que cinq siècles de joug étranger en ont fait une sorte d'histoire patriotique. Nos ancêtres cherchent dans cette source les principes directeurs de la vie morale et juridique. Dans une déclaration des chefs monténégrins de 1803 nous lisons le passage suivant : « S'il se trouvait au Monténégro un homme, un village, une tribu, un canton qui, ostensiblement ou secrètement, trahisse la Patrie, nous le vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas qui a trahi le Seigneur Dieu et l'infâme Vouk Brankovitch qui en trahissant les Serbes à Kossovo s'attira la malédiction des peuples et se priva de la miséricorde divine. »

« L'amour de la patrie paraît avoir été le patrimoine

serbe, même avant Kossovo. Un poème nous a conservé l'appel que le prince Lazare avait adressé à ses fidèles voïvodes et barons à la veille de cette mémorable bataille qui a été marquée à la cour de France par un *Te Deum* à Notre-Dame de Paris. Or cinq ans avant cet événement, c'est-à-dire, en 1385, Froissart transcrit la déposition du roi d'Arménie, Léo sur une rencontre précédente serboturque et nous y lisons ce qui suit : « Or, faut-il que je vous dise quelle chose le compte de Nazaret (le prince Lazare) fit. Il qui se sentoit tout défié de l'Amourah-Bakin et bien savoit que hastement il auroit autres nouvelles de lui, se pourvey grandement sur ce, et escripsit et manda tantôt autour de lui à tous chevaliers et écuyers, et tout gens qui étoient de défense et taillés de garder l'entrée et le pas par où l'Amourah et son peuple devaient entrer, et leur manda étroitement que, ces lettres vues ou les messages ouïs que devers eux envoyoit, ils se traissent avant, car on n'avoit nul jour.... Tous obéirent et vinrent devers ce compte qui se pourveoit fort, et plusieurs y vinrent qui les nouvelles ouïrent qui point ne furent mandés pour aider à exaulser notre foi et détruire les mécréans. »

« Quand l'ouragan ture eut emporté l'Etat, la Patrie organisée, l'âme du peuple s'attacha à son glorieux passé, et chercha à construire sur ces fondements son idéal de l'avenir. L'histoire fut poétisée. Les sentiments, les qualités et les défauts furent, pour ainsi dire, individualisés. Ainsi l'audace et l'esprit chevaleresque ont été personnifiés dans Miloch Obilitch et dans ses deux frères d'élection, Kossantchitch et Toplitza — la sagesse et la résignation dans le prince Lazare — l'héroïsme, l'esprit de justice et la protection des faibles dans Kralievitch Marko — les traîtres et la couardise dans Vouk Brankovitch — la tendresse dans la fille de Kossovo — la magnanimité du grand seigneur dans Banovitch Strahinia — la bonté de cœur dans la mère de Kralievitch Marko — la douleur

patriotique dans le voïvode Raïko et la damselle Marghita, etc. etc... Nos soldats, avant de devenir officiers, et ceux qui ne le deviennent jamais, sont familiers avec ces personnages de l'âme nationale, ils les connaissent quelquefois mieux (ou croient au moins les mieux connaître) que leurs propres chefs, puisqu'ils ont grandi avec eux et puisque tous les actes de leur vie se sont façonnés sur ce modèle, puisqu'en les louant on les a élevés jusqu'à Obilitch, tandis qu'on les a abaissés jusqu'à Brankovitch en les censurant. Grâce à la poésie nationale, chaque serbe, dès le premier âge, connaît le passé de sa Patrie, croit savoir les vertus qui ont été à la base de sa grandeur et les vices qui l'ont ruinée, vit en grande partie pour elle et ne regrette point de mourir pour elle, afin de se rendre digne d'Obilitch. Et l'épopée serbe n'est pas close. Les deux dernières guerres ont été chantées, même très bien, par nos soldats eux-mêmes, et je suis sûr qu'en ce moment mes compatriotes en faction composent déjà le poème du vieux roi, petit-fils de Karageorges, élève des Ecoles militaires françaises, le combattant de Villersexel en 1870, sauvant avec ses braves sa Patrie par des gestes dignes de ses maîtres aussi bien que de son pays. »

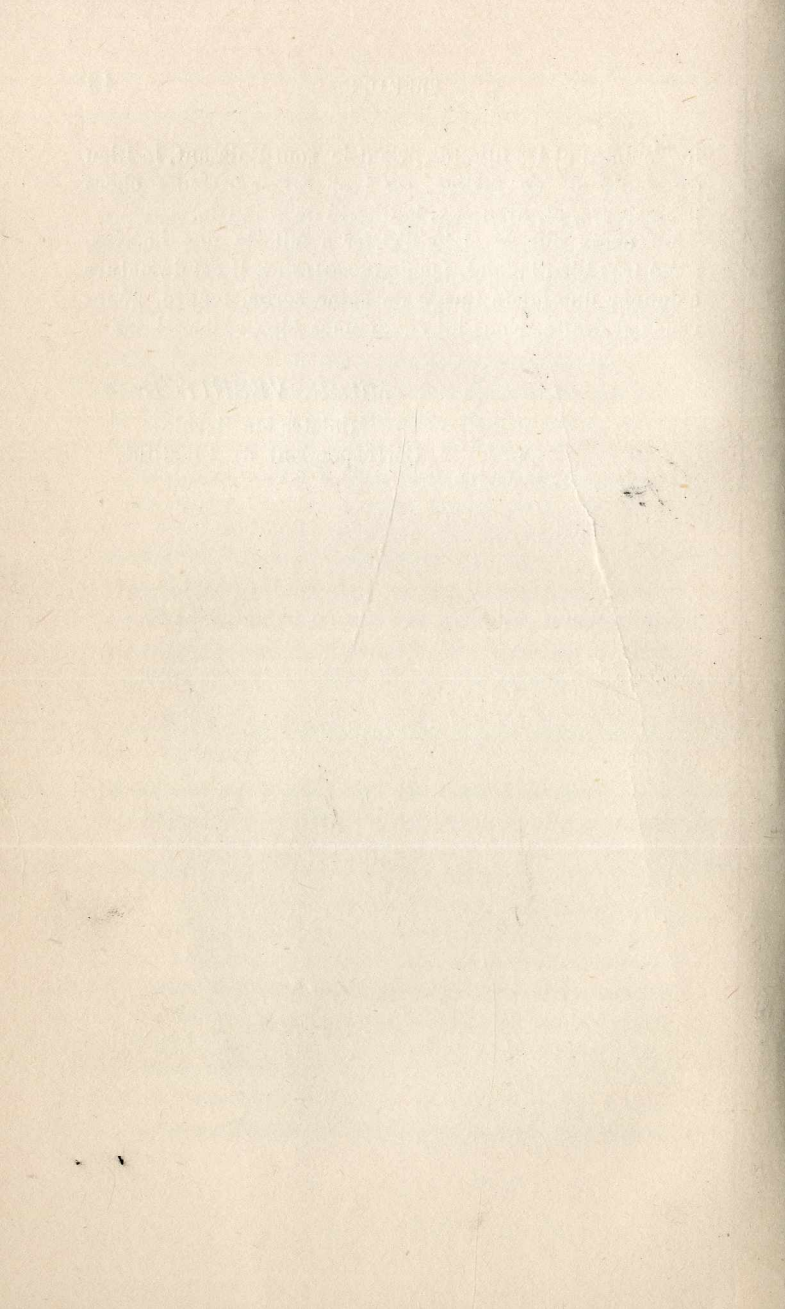
Depuis que ces lignes ont été écrites, la destinée a voulu que la nation serbe avec son roi vidât le suprême calice. Les souffrances endurées par nos braves troupes et le martyr du roi Pierre dans les montagnes d'Albanie attendent un *Shakespeare* ou un *Homère*. Dans l'intervalle, le soldat serbe prépare, le soir autour du feu, et en faction à Corfou, à Bizerte et à Salonique, les premières pierres de ce sublime monument, en cimentant son héroïsme par les larmes versées à la pensée des frêles et petites créatures abandonnées pour le moment sous la botte austro-germano-bulgare, et qu'il brûle du désir de retrouver et embrasser, cependant qu'autour du petit brasier, blottis et serrés les uns contre les autres, les enfants, les mères,

les femmes et les fillettes prient le Tout-Puissant, le Dieu de bonté et de justice, de leur ramener leurs chers protecteurs, et, avec eux, la liberté de la Patrie.

Le choix que M. Léo d'Orfer a fait de nos poésies, a été très bien inspiré. Quoique restreint, il est de nature à donner une fidèle image de l'âme serbe, tendre, généreuse et droite. Nous lui en sommes bien reconnaissants.

Mil. R. VESNITCH

Ministre de Serbie
Correspondant de l'Institut.



CHANTS DE GUERRE

DE LA SERBIE

Plusieurs écrivains de France et d'ailleurs se sont rencontrés pour écrire que le héros des vieilles légendes serbes, Marko Kralievitch, avait pris le commandement de la merveilleuse armée qui a si longtemps tenu tête à quatre puissants Empires.

Marko Kralievitch est le Roland des Slaves du Sud. C'est surtout lui que chantent, dans les cœurs de tous les soldats du vieux roi Pierre, les *pesmés* populaires qui ont fait de la Serbie un grand défilé des Thermopyles. Ce sont ces complaintes, véritables chants de guerre, qui finiront par célébrer la victoire, la victoire attendue et prochaine.

* * *

Mickiewicz a écrit dans ses *Slaves* :

« Les Serbes, ce peuple enfermé dans son passé, destiné à être le musicien et le poète de toute la race slave, sans savoir même qu'il deviendrait un jour la plus grande gloire littéraire des Slaves. »

Si l'on veut avoir l'intelligence de ces lignes, il ne faut pas se baser sur les œuvres serbes imprimées, sur ce que nous pourrions appeler la littérature et la poésie savantes, d'une importance assez faible : il faut étudier la poésie nationale ou populaire, les *pesmés*, complaints héroïques ou domestiques, qui se chantent à peu près invariablement sur un instrument monocorde, la *gouzlè*, et que toute la race serbe connaît et aime passionnément, parce qu'elles sont l'écho fidèle de son passé, glorieux ou sombre.

C'est un patriote éclairé et fervent, Vouk Stefanovitch Karadjitch, dont le nom et les travaux restent étroitement liés à l'histoire du royaume, qui s'est occupé, durant toute sa vie, de recueillir les *pesmés* de la bouche même de ses compatriotes. Il en a rempli quatre gros volumes, mais la plupart restent à l'état de tradition orale. Ces chants historiques de la nation forment une sorte de lien indestructible entre les Serbes répandus sous diverses dénominations en Serbie, dans la Bosnie, le Monténégro, l'Herzégovine et les provinces hongroises méridionales, quels que soient leur religion et leurs maîtres. On cite des Bosniaques musulmans qui demandèrent à un cadi la grâce d'un prisonnier serbe, de la religion catholique, en tant que bon chanteur de *pesmés*. Et au début du dix-septième siècle, le dignitaire de la République de Raguse, Goundoulitch, revendiquait déjà dans son

poème d'*Osman*, comme une gloire nationale, les gestes de Marko Kralievitch et d'autres héros serbes, demi-déifiés par la poésie populaire.

Un ministre de l'intérieur de Serbie assurait même que les *pesmés* se rapportant aux *haïdouks* (brigands) avaient parfois un succès tel, qu'il s'était vu obligé d'interdire, dans certains districts, le chant public de ces poèmes : il exaltait tellement les auditeurs, que certains prenaient la fuite dans les montagnes pour s'y faire haïdouks.

Il est facile de se rendre compte que les *pesmés* héroïques, ayant conservé dans ce peuple, vivant et fervent, le sentiment de la nationalité, le souvenir des gloires ancestrales et l'amour de l'indépendance puissent faire des miracles chez des pâtres guerriers et contribuer à leur assurer les perpétuelles et inattendues victoires, bien faites pour étonner le monde.

* * *

Les *pesmés* populaires sont le travail de siècles entiers et l'œuvre collective de toute une race. Leurs auteurs sont tous inconnus. Comme pour Homère, et plus encore, toutes les villes balkaniques pourraient briguer l'honneur d'avoir été le berceau de l'un des aèdes de cette Iliade. Mais personne n'attache aucune importance à composer des vers et leur auteur véritable se défend toujours de l'être, assurant qu'il tient l'œuvre de la bouche de

quelque autre. Elles fournissent de l'époque une expression d'autant plus authentique et fidèle que leur composition n'a subi aucune influence ni imitation étrangères. Elles sont surtout des poésies vraiment nationales et, j'ajouterais, populaires, si l'appellation n'était devenue, en France, synonyme de tout ce qui est vulgaire et trivial. En Serbie, où la société ne forme qu'une classe, il n'existait naguère, comme histoire, comme connaissances, comme vie morale et comme divertissement, que les *pesmés* nationales. Au soleil du vingtième siècle, tout se transforme, et, même en Serbie, en temps de paix, la poésie populaire se mourait, un peu dédaignée. Mais la guerre a le pouvoir magique de faire remonter les nations vers leurs sources véritables et d'arrêter la marche du progrès et de la civilisation. Les soldats du voïvode Putnik pensent et agissent comme l'auraient fait leurs pères, il y a deux cents ans, et sont revenus à leur poésie qui ne manque pas de grandeur et leur rappelle les anciennes épopées, comme elle nous fait penser aux rapsodies homériques. Certains d'entre eux composent peut-être dans les tranchées, en chantant les exploits de Marko, les *pesmés* de la guerre actuelle, sur le mode ancien, et préparent anonymement leur propre Iliade. En Serbie, comme en Grèce, les qualités enchanteuses de la véritable poésie épique ne sont-elles pas l'exposition assez dramatique du dialogue, les

répétitions perpétuelles et en termes toujours exactement semblables des discours entendus, et ces épithètes que l'on pourrait qualifier d'essentielles et qui forment un tout, en quelque sorte définitif, avec l'objet qu'elles décrivent, en indiquant la plus apparente de ses qualités, et enfin l'inspiration collective qui forme le trait distinctif de l'épopée et en est, pour ainsi dire, l'âme?

Le fondement de la poésie épique, l'inspiration collective, n'existent guère que chez les peuples encore dans l'enfance ou l'extrême jeunesse. C'est la goutte de rosée que pleure l'aurore, mais que boira le soleil montant à l'horizon. Les progrès de la critique, du raisonnement et de la civilisation sont l'astre qui fait évaporer ces délicieuses perles diamantées. Là où règne cette inspiration collective, le peuple n'a pas de sujets individuels et toute sa passion est acquise à ceux qui sont les échos et les reflets de son histoire générale. Les Dieux eux-mêmes, dans l'antiquité, ne firent-ils pas partie intégrante de la nation? Et c'est alors que chacun conçoit les sujets de la même façon et les comprend identiquement, puisqu'ils n'impliquent seulement que la peinture et le développement des sentiments les plus simples de l'humanité et les traits élémentaires des passions universelles.

Le poète n'est alors qu'un oiseau qui chante. Et comme il est loin de l'homme de lettres! Aussi les

personnages de la tradition se conservent-ils intacts et servent-ils de types auxquels on ne touche plus jamais, — tels des Héros anciens, sculptés dans le marbre, — et quand bien même pourrait se modifier le souvenir des événements. Ainsi peut s'expliquer, sans la moindre altération des données primitives, la fusion des rapsodies homériques dans l'*Iliade*, laquelle porte cependant l'empreinte d'une unité solide et forte. N'en est-il pas de même pour les *Nibelungen*, qui conservent leur antique grandeur barbare, malgré l'introduction d'éléments plus récents? Aussi, plusieurs siècles ont pu passer sur les *pesmés* serbes sans les altérer en rien. Pour le Serbe ignorant de la civilisation occidentale, Marko Kralievitch reste toujours le héros gigantesque, grand pourfendeur de Turcs, buveur fantastique, cavalier parfois féroce, et qui doit, comme Arthur, revenir sur la terre après sa mort, pour chasser du sol national l'ennemi héréditaire.

Cet esprit poétique spécial, longtemps maintenu en état de primitive naïveté, chez les Serbes, est une chose fort rare et peut-être unique dans le monde et dans l'histoire. Tout a contribué à le leur assurer : d'abord la ténacité des habitudes chez les peuplades montagnardes, leur isolement moral et la ferveur de leur attachement à leurs mœurs, à leur langue et à leurs croyances, leurs seules richesses. Mais il faut aussi compter pour beaucoup la domination turque, qui a pu être sou-

vent féroce, mais n'a pas voulu s'assimiler les peuples vaincus, ni leur imposer sa législation et sa foi. Au commencement, les Turcs ont été satisfaits de prouver leur supériorité par l'imposition d'un tribut, mais ils ont laissé les races à elles-mêmes et à leur avenir, se contentant de se superposer, d'éloigner tout progrès moderne, matériel aussi bien qu'intellectuel, et de former le nuage opaque qui intercepte les rayons fécondants du soleil et ne laisse pas se développer la végétation, sans pourtant la tuer complètement. Les Ottomans ont plongé leurs tributaires dans un long sommeil de plusieurs siècles. La terre et les hommes sont restés des primitifs et c'est l'écho de ces primitifs qui résonne et nous enchante dans les *pesmés* serbes.

La séquestration ottomane a eu un autre résultat littéraire, c'est que les facultés poétiques des populations serbes se sont développées spontanément et librement, suivant la loi de leur nature et sans avoir à redouter l'intrusion de quelque influence extérieure. Les idées, les sujets, la vérification et la langue tout est resté absolument national. Pas d'invasion, même morale, d'une mythologie, ou d'une religion ou d'une histoire étrangère. La poésie serbe a fleuri sur une seule tige droite : aussi son originalité et sa saveur de terroir sont-elles absolues. Et ce fait est d'autant plus remarquable que divers pays dans lesquels est répandue la race serbe, le

Monténégro surtout, eurent de fréquentes relations avec Venise et surtout avec Raguse, où, vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième siècle, florissait une littérature de langue serbe, qui s'était développée sous l'influence italienne : ces pays pourraient donc en garder de profondes traces.

Il importe de remarquer aussi que la barrière islamique a repoussé absolument, aussi bien en ce qui concerne les mœurs qu'au point de vue poétique, les idées et les sentiments chevaleresques, qui avaient alors une force considérable dans toute l'Europe occidentale. La condition des femmes était, il y a cent ans, en Serbie, absolument celle que décrivent les vieilles *pesmés*. Les rapt avaient lieu à main armée et étaient parfois suivis de combats sanglants.

On n'a qu'à ouvrir le *Dictionnaire serbe* au mot *Otmitza*, et on lira ces détails caractéristiques :

« S'il arrive que la fille résiste et qu'elle refuse de suivre ses ravisseurs, ceux-ci l'entraînent en la tirant par les cheveux et en la frappant à grands coups de bâton, pareillement à des bœufs dans un champ de choux. Puis on l'entraîne dans les bois et on la marie dans quelque cabane de berger ou dans une hutte quelconque. Bon gré, mal gré, le pope est contraint de célébrer le mariage, s'il ne veut pas être roué de coups. »

* * *

Les poésies serbes se divisent en deux grandes classes : les chants héroïques que les hommes chantent ou déclament en s'accompagnant de la *gouslé*, et les poésies féminines ou domestiques, chantées par les femmes, les jeunes filles et parfois les jeunes hommes, souvent à deux voix. Les chanteurs de poésies féminines le font pour leur propre amusement, tandis que les poésies héroïques supposent un auditoire, épris de mélodie surtout et de légende.

Les *pesmés* héroïques célèbrent toutes quelque épisode de l'éternelle guerre de la Croix et du Croissant, de cette lutte qui commença à la mort du Prophète et qui sous le nom de *Question d'Orient* a ébranlé toute notre histoire contemporaine et nous a valu la formidable guerre qui, depuis la fin de juillet 1914, fait de la terre, des airs et des mers, un champ de bataille universel.

* * *

Quatre grandes divisions peuvent être adoptées pour le classement des *Chants héroïques et guerriers de la Serbie*. Elles correspondent à la lutte qui, chez nos alliés, a traversé quatre périodes. La première, où les Tzars de Serbie et les Sultans de Byzance

marchent de pair à égal, a été close par la bataille de Kossovo (15 juin 1389). Vient ensuite la période de vasselage où nous verrons briller la personnalité de Marko Kralievitch, qui prendra part aux expéditions du vainqueur avec ses Serbes encore redoutables. La troisième période est celle des repréailles individuelles, avec des allures de brigandage, où se distinguent les Haïdouks. La dernière, enfin, est une guerre d'indépendance, où la poésie a su saluer le réveil de la nationalité et de la liberté serbes.

Des trois premières époques, il ne nous reste, de par ailleurs, que des chroniques monastiques peu détaillées, quelques biographies de rois donnés comme saints, et *L'Essai de Raitch* sur l'histoire générale. Ces maigres documents, écrits en langue liturgique ou similaire, ne sont pas parvenus à la foule. A mesure que se déroulaient les événements, le peuple s'est chanté à lui-même sa propre histoire, non pas toujours absolument authentique, mais comme il eût voulu qu'elle fût, telle que la désirait la conscience universelle.

* * *

De la première période, on n'a guère que le long poème de *La Bataille de Kossovo* dont quelques fragments ont été perdus, et de vagues épisodes. Mais ce qui reste a une grandeur primitive assez impressionnante.

Luka Celović
БЕОГРАД

C'est le champ de bataille d'élection que cette haute plaine encadrée de montagnes. Par place, la terre est jonchée de cailloux blonds, semblables à des petits pains que l'on aurait entamés. La tradition populaire veut que ce soit là, pétrifiées, les dernières *boules de son* des soldats chrétiens de 1389. Le miracle de la pétrification, dirigé contre les Turcs affamés qui s'y broyèrent les dents, ne trouva jamais d'incrédules. Et depuis plus de cinq siècles, les Serbes, en chantant la *pesma* attristée attendaient le jour où ils reviendraient dans la plaine illustre, manger le pain de Kossovo.

Ce fut seulement en octobre 1912, après une nuit de chemin de fer et d'angoisses, que les soldats de Putnik trouvèrent à la gare de Mitrovitza, évacuée par les Turcs, huit wagons de biscuits. Ce fut le pain de Kossovo et la revanche!

Je veux noter, en passant, que ce qu'il y a de plus surprenant dans la poésie des Serbes, peuple dont l'état social est une communion directe et constante avec la nature, c'est l'absence à peu près absolue de tout élément mythique. On doit en attribuer la cause au génie pratique et positif de la race, hostile à toutes spéculations abstraites et qui forme un frappant contraste avec le génie de la race teutonique dont une partie a laissé dans les *Eddas* scandinaves un monument de ses aptitudes contemplatives. Les écrivains byzantins du sixième siècle attestent l'existence de poètes chanteurs, sem-

blables aux aèdes de l'antiquité grecque. Mais il est fort probable qu'ils durent avoir pour tâche, à l'opposé des Druides et des Scaldes, de célébrer les actions d'éclat des chefs guerriers. Le christianisme s'introduisit chez les Slaves orientaux, et, la religion ayant pris pour langue liturgique l'idiome national, on devrait retrouver chez les Serbes des ruines nombreuses d'une poésie mythique. Or ces ruines n'existent pas. On ne peut prendre pour telle la croyance orientale aux dragons et aux serpents, conservée dans quelques contes et légendes, mais toute trace de l'ancien culte semble être complètement effacée, si l'on en excepte quelques refrains, presque inintelligibles, des chansons dites *Kralyit-chké* que des jeunes filles, dont l'une prenant le nom de *Kralyitza*, allaient chanter de porte en porte, dans les villages, le jour de la Pentecôte, et aussi les *Dodolské* que chantaient des jeunes filles nues et couvertes seulement de fleurs et de branchages, cérémonie qui avait lieu, en temps de sécheresse, pour appeler sur la terre la pluie du ciel. Il importe de ne pas oublier aussi les curieuses lamentations funèbres que prononcent les femmes sur les corps des morts, ainsi que cela a lieu encore en Grèce, en Irlande et, même plus près de nous, en Corse. Tous ces chants paraissent contenir de vagues invocations à des divinités païennes, aux *Vilas*, sorte de demi-déeses, surnaturelles et remarquablement poétiques. Faut-il trouver un mythe ancien dans ces

êtres à formes tout à fait indéterminées, que l'imagination même ne détermine pas, qui sont redoutables à celui qui trouble leurs refuges solitaires, qui font souvent retentir leur voix délicieusement sonore, forte et prophétique, sont douées d'une grande puissance bienfaisante par leur connaissance des simples, paraissent symboliser tout ce que la nature contient de forces salutaires ou pernicieuses et semblent être l'écho profond de sa mystérieuse voix retentissant dans la hauteur des montagnes ou la profondeur silencieuse des forêts.

Sans se faire des *Vilas* une idée bien exacte, le peuple se les représente sous la forme de jeunes filles, vêtues de robes blanches, aux longs cheveux flottants sur les épaules et habitant au bord des eaux, dans les lieux les plus reculés des forêts montueuses. Il sait que leur rôle est surtout médical, non sans une pointe de thaumaturgie.

La véritable mythique, dans les *pesmés*, n'est-ce pas le sujet lui-même? Les héros y sont grandis démesurément. De simples guerriers, certes braves et vaillants, y deviennent presque des Dieux : Dieux bizarres, barbares et violents, acharnés contre le Turc et toujours prêts à faire deux musulmans d'un seul, en le coupant par le milieu, d'un coup de sabre savant. Marko Kralievitch n'est-il pas devenu un véritable mythe national?



Marko Kralievitch est le guerrier populaire serbe par excellence. C'est un personnage historique qui, durant plusieurs années, fut revêtu de la dignité royale, ainsi que l'ont démontré divers documents publiés par les *Glasnik Sérbské Slovesnosti* (Mémoires de la Société de littérature serbe, Belgrade 1855, t. VII, p. 217) et qui consistent d'abord en une monnaie portant : *Le Roi Marko dévôt à Dieu le Christ*, ensuite en une inscription du monastère de Zerza, en Albanie, où est mentionné le roi serbe Marko, et enfin en une peinture ancienne, qui se trouve dans l'Eglise de l'archange Saint-Michel, à Prilep, église connue parmi le peuple sous le nom d'église de Marko Kralievitch et où le héros est représenté, fort jeune, revêtu du manteau impérial et portant la couronne et le sceptre.

A l'appui de cette assertion, on peut citer encore une vieille chronique, rédigée par un moine du couvent de Tronochki, *Généalogie Serbe*, sorte d'histoire fort abrégée des rois, tzars et despotes de Serbie. Un professeur d'histoire de Belgrade, M. Chafarik, concluait, des dires de cet annaliste, comparés avec les monuments, qu'après la mort de son père, le Roi Voukachine, Marko fut reconnu roi dans les provinces soumises à ce prince et qu'il

y régna durant plusieurs années, tant que le Knèze Lazare Grebljanovitch n'eut pas achevé de réduire sous son obéissance tous les autres Knèzes Serbes, ce qui eut lieu entre 1371 et 1374; que Lazare ayant été sacré roi de Dacie, à Prizrend, en 1377, par l'archevêque Ephrem, ce fut en 1378 ou peut-être plus tard, après cinq ou six ans de règne au moins, que Marko Kralievitch, vaincu par lui et dépossédé, dut se réfugier auprès du sultan Mourad et lui demander protection.

« C'est après cette époque, continue M. Chafarik, que se place sa vie aventureuse au service des Turcs, qu'il excita, d'après le chroniqueur de Tronochki, à faire la guerre aux Serbes et qu'il guida, avec son frère André, vers le champ de bataille de Kossovo. Alors, ils rentrèrent en possession de leurs domaines et les gardèrent en qualité de vassaux des Turcs, peut-être jusqu'à leur mort, car on sait que Marko périt en 1394, dans une grande bataille livrée au voïvode valaque Mirtcha par Bajazet, qu'il avait accompagné à la tête de ses troupes serbes. »

Devant l'histoire, Marko n'est qu'un roitelet vaincu, dont la vengeance attire sur son pays l'invasion turque, qui satisfera ses rancunes et son ambition personnelle. Et voici que, chose étrange, cette action vile disparaît de la mémoire du peuple, qui, après l'asservissement, met en lui sa prédilection, peut-être parce qu'il fait payer quelquefois

très cher aux Turcs les services que leur rend sa vassalité, et qu'il paraît encore se faire le vengeur de sa race, selon les circonstances.

Marko Kralievitch devient un géant que quelques outres de vin n'effraient pas et qui dévorerait à lui seul tout un troupeau. Ses merveilleux exploits, sa force corporelle sans égale et sa capacité illimitée de buveur, l'avaient fait regarder jusqu'ici comme un fabuleux ivrogne et parfois un déplorable aventurier. Les documents précités sont donc de la plus haute importance pour l'histoire serbe, défigurée par l'imagination populaire.

Mais je doute du succès de l'histoire. On aimera toujours mieux la légende. Et Marko restera le grand buveur de vin, noir et vermeil.

Il a même appris à boire, tout comme lui, à son cheval Charatz, qui ne le cède en rien à son maître, pas plus en courage qu'en intelligence, et qui est doué de la parole, comme les chevaux d'Achille et d'autres coursiers épiques.

Il court, dans le peuple, diverses légendes au sujet de ce merveilleux cheval pie. Selon les uns, une Vila amie en aurait fait présent à Marko Kralievitch. D'autres rapportent qu'il l'acheta à des *kiridjia* (muletiers). Il avait auparavant changé plusieurs fois de cheval, mais aucun ne pouvait le porter. Ayant aperçu ce poulain atteint de la lèpre, il crut distinguer en lui des signes de race, et, le saisissant par la queue, il le tira à lui, comme il le

faisait d'habitude pour essayer ses montures. Charatz n'ayant pas bougé de sa place, Marko se déclara satisfait, l'acheta, le guérit de la lèpre et lui apprit à boire du vin.

La légende de Marko Kralievitch est une véritable épopée, parfois digne de l'antique. Iliade, et parfois Odyssée. Et sa mort est d'une grandeur rustique inoubliable.

Cette mort de Marko est, d'ailleurs, diversement racontée dans les traditions populaires et quelques-unes se rapprochent parfois un peu plus de la vérité historique.

Les unes assurent qu'il fut tué d'une flèche que lui envoya à la bouche le voïvode valaque Mirtcha, dans la bataille que livrèrent les Turcs aux Valaques près du village de Rovina. D'autres racontent que, dans ce même combat, son cheval Charatz s'enfonça dans la vase d'un marais, au bord du Danube, et qu'il entraîna son cavalier dans la mort.

Dans le district de Négotine, on vous dira qu'on est certain que le fait a eu lieu dans une prairie voisine de la ville, au-dessous des sources de Tzarichina. Et il existe encore en cet endroit un marais, avec une église ruinée, qu'on prétend avoir été édiflée sur le tombeau de Marko.

On rapporte encore que, dans cette même bataille de Rovina, Marko avait tué tant d'hommes, que chevaux et cavaliers nageaient dans le sang, et qu'alors, levant les bras vers le ciel, il se serait

écrié : « Mon Dieu ! que vais-je devenir ? » Sur quoi Dieu l'aurait pris en pitié et l'aurait transporté miraculeusement, lui ainsi que Charatz, dans une caverne où tous deux vivent encore. Dans cette caverne, Marko, après avoir enfoncé son sabre dans la pierre de la voûte, s'est couché et est endormi. Devant lui, le bon Charatz fait son purgatoire, ne boit plus de vin, et broute de la mousse. Le sabre se dégage peu à peu de la pierre. Quand Charatz aura fini de brouter la mousse de la caverne et que le sabre tombera, le bruit réveillera le héros, qui remontera sur son cheval et reparaitra dans le monde.

Comme la précédente légende a quelque ressemblance avec celle de l'Empereur Frédéric Barberousse, la suivante a été, ce nous semble, racontée aussi de quelque chevalier de notre moyen âge occidental.

Marko, ayant vu pour la première fois une arme à feu, se retira dans une caverne, et pour s'assurer si l'arme nouvelle était ce que l'on rapportait, il s'en fit lui-même partir un coup dans la paume de main, et dit aussitôt : « La bravoure ne servira désormais plus de rien, puisque le plus vaillant et le plus généreux des héros peut être tué par le lâche le plus vil. »

Une autre légende le fait aussi revenir sur terre, dans l'ancienne résidence de Marko, à Prilep d'Albanie, le peuple est persuadé que le jour de la

saint Georges, fête de son patron de famille, Marko Kralievitch, toujours monté sur son bon et fidèle Charatz, entre dans l'Eglise qui lui est dédiée et y célèbre la *slava* en buvant du vin noir et du vin vermeil.

* * *

Marko Kralievitch aurait pu être pris pour patron par les Haïdouks dont la bravoure et les exploits sont presque aussi célèbres que les siens.

Le *Dictionnaire Serbe* assure que l'existence des Haïdouks a été le résultat des violences et de l'injustice des Turcs. Quelques-uns d'entre eux le sont devenus sans y être contraints par la nécessité, pour porter des habits et un équipement à leur convenance, ou pour exercer quelque vengeance particulière, comme les Corses qui gagnent le maquis. Mais il y a eu d'autant plus de kaïdouks que le pouvoir ottoman s'est montré inique et cruel.

L'institution des Haïdouks fut d'abord dirigée contre les Turcs.

C'est pour échapper aux vexations des vainqueurs que les vaincus quittèrent leurs familles, désertèrent leurs maisons, et s'enfuirent dans les montagnes où ils firent le coup de feu à l'abri des rochers et des arbres et d'où ils vinrent au secours de leurs compatriotes opprimés. D'ailleurs, ils aimaient à boire du vin dans la forêt. Après s'être

rassemblés à la saint Georges, à l'abri des feuilles, de l'herbe et des fleurs, ils se séparaient à l'automne pour prendre leurs quartiers d'hiver. Il fallait aussi s'équiper de culotte, veste et gilet de drap bleu, et d'une magnifique dolama verte, ainsi que d'un manteau et d'un de ces pittoresques *kitioukas* (bonnets) de soie, garni de houppes qui pendent sur l'épaule et que l'on ne fabrique qu'à leur usage. Ajoutez-y encore un *toka* (plastron) d'argent, un long fusil, des pistolets et des couteaux de bonne trempe.

Très religieux, les kaïdouks prient Dieu et jeûnent. Ils s'essayaient quelquefois à souffrir sans se plaindre. Quand on les conduisait au supplice et que les Turcs leur offraient la vie sauve, s'ils consentaient à embrasser l'Islam, ils chantaient à tue-tête en injuriant Mahomet et, sachant qu'il faut mourir, montraient le peu de cas que leur philosophie faisait de la vie.

A l'un des plus célèbres parmi les kaïdouks chantés dans les *pesmés*, Grouïtza Novakovitch, on prête un mot d'une beauté sauvage et grandiose, que les anciens ont à peine égalé.

Il est trahi par sa femme Maxime, et son fils Etienne, pour le débarrasser des liens dont les Turcs l'ont chargé, va dérober un couteau et revient libérer son père.

« Il appuie, dit la *pesma*, il appuie le couteau sur les

cordes, mais le couteau, en les tranchant, pénètre dans la main droite de Grouïtza. »

L'enfant gémit, tel un serpent venimeux :

« Ah ! père, je t'ai coupé la main !

Ne crains rien, Etienne, mon enfant, dit Grouïtza Navakovitch, ce n'est pas des mains de ton père que coule le sang : c'est la corde qui saigne ! »

* * *

Ce sentiment, tragique et épique à la fois, éclate encore plus dans les chants héroïques divers qui forment l'importante quatrième partie de la collection de Vouk Stefanovitch Karadjitch. Et on ne peut nier que ce sentiment, qui apparaît surtout au printemps de la vie d'un peuple, n'ait été ici en pleine floraison. Les poètes serbes ont eu un précieux avantage : c'est de posséder une langue, à peu près régulière, déjà formée et commune à toute la nation, corps à peu près parfait où est venue s'incarner d'elle-même la poésie. Ainsi élaboré, l'idiome vulgaire a pu devenir, immédiatement après l'émancipation, une langue écrite intelligible à tous, et sans les différences disparates, souvent fort désagréables, des patois et des dialectes.

Le fruit délicat que menacent grêle et gelée au printemps est pareil à ce fruit de l'inspiration serbe qui a pu se former et rester durable, après s'être *noué*, sans couler. Notre moyen âge n'a

pas eu la même chance : avec un instrument moins imparfait, il nous eût, sans aucun doute, légué des chefs-d'œuvre. Et quand un nouveau sujet d'épopée, tel que les victoires de Jeanne d'Arc par exemple, vint fleurir merveilleusement notre histoire, il était trop tard. Notre caractère, déjà sceptique et railleur, empêchait de traiter le sujet dans l'esprit qui lui aurait convenu.

La langue serbe, d'une profonde douceur et d'une grande variété d'accentuation et d'intonation, était largement suffisante, mais combien sont loin de l'égaliser la versification et l'accompagnement musical ! Aussi bien que dans les danses, tout est ici d'une grande monotonie qui nous paraît incompatible avec une poésie aussi pénétrante.

On ne peut préciser la date d'édition orale de ces *pesmés*. Quelques-unes sont récentes, et parfois prophétiques, les événements modernes en ont fait la preuve. Telles les *Dons moscovites et présents turcs*, et *Le départ de Karageorge*.

Mais de quel âge qu'elles soient, toutes ont eu un renouveau de gloire dans les trois dernières guerres serbes. Sur le front des armées et sur tous les champs de batailles, les *gouslars* (chanteurs populaires), célébraient la gloire de Marko Kralievitch, des Haïdouks et des héros nationaux. Et ce sont ces poèmes, véritables chants de guerre, âme de la patrie, qui ont été le plus puissant levier

de l'héroïsme de cette petite armée aux exploits magnifiques.

* * *

Chez un tel peuple, les chants domestiques, qu'on appelle encore poésies féminines, ont aussi un caractère épique. Et les vainqueurs de Kumano les fredonnent pour se réchauffer dans leurs tranchées, lorsque les gouslars sont à l'arrière. On y remarque parfois une exposition dramatique, quelquefois dialoguée et toujours y éclate l'expression du génie de la race, se dégagant d'un ensemble et non de chaque *pesma*, laquelle porte la trace de l'individualité de son poète. Presque toutes sont consacrées à chanter les usages domestiques ou agricoles de la vie ordinaire, ou de la vie locale. Quelques pièces ont une allure assez vaguement mythologique, mais fort peu mériteraient et supporteraient la traduction. J'ai surtout puisé dans les poésies amoureuses, dont le caractère est plus marqué et qui sont en bien plus grand nombre. Elles n'expriment pas des sentiments langoureux, transis et parfois nuageux, mais une passion sensuelle, que l'on pourrait qualifier de méridionale, et qui a parfois de la délicatesse et de la grâce. Dans les chants bosniaques, surtout, nous trouvons une couleur et une imagination, qui semblent dorées, à travers l'Islam, par un rayon du soleil d'Orient.

* * *

Eleveur de porcs, le vieux Karageorge, le libérateur de la Serbie, avait, dans sa maison de Topolo, amassé une fortune que les Turcs, contempteurs de *l'ange* chanté par Monselet, ne pouvaient, logiquement, lui disputer. Il fit servir ses biens à la cause de la nation.

Ainsi toute la poésie populaire, issue de la terre nourricière, défend aujourd'hui avec toute la force du sol natal, avec toutes les forces du passé, la chère patrie envahie. Apollon, ressouvenant, n'oublie pas qu'il fut berger chez Admète. Et il ne voudra pas que disparaisse du monde un peuple qui sut chanter en poète et lutter en héros!

LÉO D'ORFER.

LA
BATAILLE DE KOSSOVO

LA BATAILLE DE KOSSOVO

I

Le Sultan Murad fond sur Kossovo.
En y arrivant, il écrit une lettre menue,
Et l'expédie vers la ville de Krujevatz,
Entre les mains du Knèze Lazare :

« O Lazare, qui tiens la tête de la Serbie,
Ce qui ne fut jamais, et ce qui ne peut être,
C'est qu'il y ait deux seigneurs et une seule terre
Et que les mêmes rayas paient deux tributs.
Nous ne pouvons régner tous deux à la fois.
Envoie-moi donc les clefs et les tributs,
Les clefs d'or de toutes les villes
Et le tribut pour sept ans.
Si tu ne veux pas me les envoyer,
Viens sur les champs de Kossovo,
Afin que nous y partagions la terre avec nos
sabres. »

Lorsque la lettre menue parvient au Knèze Lazare
Il la regarde et verse des larmes amères....

II

Un faucon, au plumage gris arrive à tire-d'aile
Des Lieux Saints, de la cité de Jérusalem,
Et il porte une légère hirondelle.
Ce n'est pas un oiseau, ce n'est pas un faucon gris,
Mais bien le prophète Saint-Elie ;
Et ce n'est pas une hirondelle légère qu'il porte :
C'est une lettre de la mère de Dieu.
Il l'apporte au Knèze Lazare
Et la laisse tomber sur ses genoux.
Voici ce qu'à Lazare annonçait la lettre :

Lazare, issu d'une race illustre,
Pour quel empire vas-tu te décider ?
Veux-tu l'empire du ciel
Ou bien l'empire de la terre ?
Si tu choisis l'empire de la terre,
Ordonne de seller les chevaux et de resserrer les
sangles.
Guerriers serbes, ceignez vos sabres,
Puis ruez-vous sur les Turcs,
Et leur armée périra tout entière.
Si tu choisis l'empire du ciel,

Fais ériger un temple à Kossovo
Et ne lui donne point des fondements de marbre,
Mais seulement d'écarlate et de soie.
Ensuite, fais communier ton armée et range-là en
bataille :

Elle succombera tout entière,
Et avec ton armée, toi aussi, Knèze, tu périras.

Lorsque Lazare a lu ces mots,
Il songe et roule en son esprit de nombreuses
pensées.

« O mon Dieu! que dois-je faire et à quoi me
résoudre?

Pour quel empire me déciderai-je?

Sera-ce pour l'empire du ciel

Ou bien pour l'empire de la terre?

Si c'est la terre que je choisis,

L'empire de ce monde est bien passager et court,

Tandis que l'empire du ciel durera dans les siècles
des siècles. »

Lazare a préféré l'empire du ciel

A l'empire de la terre.

Il fait construire un temple à Kossovo.

Il ne lui donne point de fondements de marbre

Mais seulement d'écarlate et de soie.
Il mande ensuite le patriarche de Serbie,
Et aussi les douze évêques les plus puissants,
Fait communier l'armée et la range en bataille.

A peine le Knèze en avait-il pris le commande-
ment

Que les Turcs se ruaient sur Kossovo.

.

III

O mon pobratime, Ivan Koçantchich,
As-tu reconnu l'armée des Turcs ?
Cette troupe est-elle nombreuse ?
Pouvons-nous engager le combat avec elle ?
Et nous sera-t-il possible de la vaincre ?

Ivan Koçantchich lui répond :

« O mon frère, Miloch Obilitch,
Oui, j'ai reconnu l'armée Turque :
C'est une troupe immense.
Fussions-nous tous, nous Serbes, changés en sel,
Nous ne salerions pas la nourriture des Turcs.
Voilà deux semaines entières
Que je me dirige chaque jour vers les hordes
turques,
Et je n'ai pu en trouver ni la fin, ni le nombre.
Depuis l'Érable, ô frère, jusqu'à Sazlia,
Et de Sazlia jusqu'à la route du Pont,
Et du Pont jusqu'à la ville de Swetchan,
Et de Zwetchan, frère, jusqu'à Tchetchan,
Et au-dessous de Tchetchan jusqu'aux montagnes.
L'armée des Turcs a tout occupé,

Cheval contre cheval, guerrier contre guerrier.
Les lances de guerre forment une noire forêt,
Et partout des étendards, pareils à des nuages,
Et des tentes, à croire à une tombée de neiges.
Le ciel répandit-il des flots de pluie,
Cette pluie ne toucherait pas la terre,
Mais rien que de hardis chevaux et des guerriers.
Murad s'est abattu sur les plaines de Mazguite,
D'où il commande le Lab et la Sitnitza. »

Miloch l'interroge de nouveau :

« Où se trouve la tente du puissant Murad ?
Car j'ai fait au Knèze le serment
De tuer Murad, Tzar des Turcs,
Et de poser mon pied sur sa gorge.

— Es-tu donc insensé, mon pobratime ?
Où peut donc se trouver la tente du puissant
Murad,
Sinon au milieu du camp des Turcs ?
Tu aurais beau prendre les ailes du faucon
Et fondre des hauteurs sereines du ciel,
Tes plumes ne pourraient emporter de là ton
corps. »

Mais Miloch adjure encore ainsi Ivan :

— « O Ivan, ô mon bon frère,
Mon frère non par le sang, mais aussi cher,
Ne révèle point au Knèze ce que tu sais,
Car il en concevrait trop de souci,
Et toute l'armée pourrait s'en effrayer.
Mais dis-lui ceci, au contraire :

— Les Turcs ont une armée nombreuse,
Mais nous pouvons nous mesurer avec elle.
Et nous pouvons en venir à bout aisément.
Car ce n'est pas une armée de guerriers ;
Ce ne sont que vieux prêtres, vieux pèlerins,
Gens de métiers, jeunes marchands,
Qui n'ont jamais participé à un combat,
Qui n'ont jamais vu de bataille sanglante,
Mais qui ont suivi Murad pour manger du pain.
Et même, cette armée des Turcs
Est atteinte d'une maladie,
D'un mal terrible, la dysenterie,
Et les chevaux eux-mêmes sont malades. »

.

IV

Le Knèze Lazare célèbre sa slava,
A Krujevatz, ville retirée.
A sa table il a fait asseoir ses seigneurs,
Ses seigneurs avec leurs fils.
A sa droite est le vieux Youg-Bogdan
Et à côté de lui sont les neuf Yougovitch.
A gauche se trouve Vouk Brankovitch.
Et à sa suite les autres seigneurs.
Au bout opposé est le voïvode Miloch.
Et à ses côtés deux voïvodes serbes,
Dont l'un est Yvan Koçantchich,
Et l'autre Milan Toplitza.

Le Knèze prend une coupe de vin,
Et s'adressant à ses seigneurs serbes :

« En l'honneur de qui viderai-je cette coupe ?
Si c'est à l'âge que je dois la boire,
Ce sera à Youg-Bogdan, le vieillard respecté.
Si je la bois à la dignité,
Ce sera à Vouk Brankovitch.
Si je la bois à l'amitié,

Ce sera à mes neuf beaux-frères,
Mes frères, les neuf Yougovitch.
Si je la bois à la beauté,
Ce sera à Yvan Koçantchich ;
Si je la bois à la haute stature,
Ce sera à Milan Toplitza ;
Si je la bois à la vaillance,
Ce sera au voïvode Miloch.
Cependant, je ne veux boire à nul autre
Qu'au vaillant Miloch Obilitch.
A ta santé, Miloch, fidèle ou traître !
Demain (dit-on) tu dois me trahir, à Kossovo,
Et passer au camp du Sultan des Turcs, Murad.
A toi donc ! Et bois cette santé
Bois du vin, et reçois en don cette coupe ! »

Miloch a bondi sur ses pied légers,
Il s'incline ensuite vers la terre noire :

« Grâces à toi ! noble Knèze Lazare,
Grâces à toi pour cette santé,
Pour cette santé et pour ton présent,
Mais non pour de telles paroles.
Car, puisse ma loyauté ne m'être point fatale,
Jamais je ne fus un traître,
Jamais je ne le fus et jamais je ne le serai.

Mais je pense que, demain, à Kossovo,
Je mourrai pour la foi chrétienne.
Quant au traître, il est assis à ton côté;
Il touche le pan de ton habit, il boit du vin frais,
Et c'est le maudit Vouk Brankovitch.
Demain, ce sera un beau jour!
Demain, nous verrons dans la plaine de Kossovo,
Celui qui est fidèle, et celui qui est traître.
J'en jure par Dieu, par le Très Haut,
J'irai demain à Kossovo
Pour immoler le Sultan des Turcs, Murad,
Et pour mettre mon pied sur sa gorge.
Et si Dieu et la fortune veulent
Que je revienne sain et sauf à Krujevatz,
Je prendrai Vouk Brankovitch,
Je l'attacherai à ma lance de guerre
Comme une femme attache du lin à sa quenouille,
Et je le porterai ainsi dans la plaine de Kossovo. »

V

Le Tzar Lazare est assis à sa table.

La Tzarine Militza près de lui.

Et la Tzarine parle ainsi à Lazare :

« Tzar Lazare, couronne d'or des Serbes,

Demain, tu pars pour Kossovo,

Emmenant avec toi serviteurs et voïvodes ;

Et à la maison, ô Tzar Lazare,

Tu ne laisses, auprès de moi, aucun homme,

Qui puisse te porter un message

A Kossovo, ou m'en rapporter.

Tu m'emmènes mes neuf frères chéris,

Tous mes neuf frères, tous les Yougovitch.

Laisse à la sœur au moins un de ses neuf frères,

Un seul pour qu'elle puisse jurer. »

Lazare, Tzar des Serbes, lui répond :

— Madame, Tzarine Militza

« De tes neuf frères, lequel préfères-tu

Garder avec toi dans le blanc palais ?

— Celui que je veux que tu me laisses,

C'est Bochko Yougovitch. »

Lazare, Tzar des Serbes, reprend :

« Ma dame, Tzarine Militza,
Lorsque demain l'aube blanchira,
Qu'en le jour naissant se lèvera le soleil
Alors que s'ouvriront les portes de la ville,
Sois levée et va auprès de la porte
Par où sortira l'armée en ordre,
Tous mes cavaliers avec leurs lances de guerre,
Avec, en tête, Bochko Yougovitch,
Portant l'étendard de la Croix.
En le saluant pour moi, tu lui diras
Qu'il remette l'étendard à qui il veut,
Et qu'il demeure au logis avec toi. »

Le lendemain dès que parut le jour
Et que s'ouvrirent les portes de la cité,
La Tzarine Militza sortit du palais
Et se tint tout près de la porte.
Voici venir les troupes en bon ordre,
Tous les cavaliers avec leurs lances de guerre,
Et, en tête, Bochko Yougovitch
Sur son alezan tout chamarré d'or pur :
L'étendard de la Croix l'enveloppe,
Frères ! et couvre jusqu'à l'alezan.
L'étendard est surmonté d'une pomme d'or ;

De la pomme rayonnent des croix d'or ;
De chaque croix pendent des glands d'or,
Dont les franges flottent sur le dos de Bochko.

Alors s'avance la Tzarine Militza.

Elle saisit l'alezan par la bride,
Et, passant ses bras au cou de son frère,
Elle commence à lui parler tout doucement :

« Frère Bochko, mon frère Yougovitch,
Le Tzar Lazare t'a donné à moi
Pour que tu n'aïlles pas te battre à Kossovo.
Il te salue et par moi te fait dire
De remettre l'étendard à qui tu voudras
Et de demeurer avec moi, à Krujevatz,
Afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Bochko Yougovitch lui répond :

« Va-t-en, ma sœur, va vers ta blanche tour.
Pour moi, je ne veux pas revenir en arrière
Ni laisser en d'autres mains l'étendard de la Croix,
Dût le Tzar me donner Krujevatz,
Pour que de moi l'armée puisse dire :
« Voyez Bochko, le lâche Yougovitch,
Qui n'ose point aller à Kossovo
Verser son sang pour la Sainte Croix
Et pour sa foi mourir à Kossovo. »

Il pousse alors son cheval vers la porte.

Mais voici venir le vieux Joug Bogdan.

Derrière lui marchent sept Yougovitch.

L'un après l'autre, elle les arrête,

Mais pas un des sept ne veut même la regarder.

Quelques instants se sont à peine écoulés

Qu'apparaît le jeune Voïno Yougovitch

Conduisant les destriers du Tzar

Tout caparaçonnés d'or pur.

Elle arrête le cheval gris qui porte Voïno,

Et jetant les bras au cou de son frère

Elle commence à lui parler de la sorte :

« O mon jeune frère, Voïno Yougovitch,

A moi le Tzar Lazare t'a donné.

Il te salue et par moi te fait dire :

Remets les destriers à qui te plaira

Et reste avec moi à Krujevatz

Afin que j'aie un frère pour jurer. »

Mais Voïno Yougovitch lui répond :

« Va-t-en, ma sœur, va vers ta blanche tour,

Je ne voudrais, moi, guerrier, revenir en arrière

Ni abandonner les destriers du Tzar,

Quand je saurais devoir périr.
Je vais, ma sœur, aux champs de Kossovo,
Verser mon sang pour notre Sainte Croix
Et pour la foi mourir avec mes frères. »

Et, ce disant, il pousse son cheval vers la porte.

La Tzarine, quand elle vit cela,
Tombe aussitôt sur la pierre froide,
Et, dans sa chute, elle s'évanouit.

Mais voici venir le glorieux Lazare.
Lorsqu'il voit sa dame Militza,
Les pleurs coulent le long de ses joues.
Il regarde à droite et à gauche,
Et appelle son serviteur Golouban :

« Golouban, mon serviteur fidèle,
Descends de ton cheval de cygne,
Prends ta maîtresse sur tes bras blancs,
Et porte-la jusqu'à la tour élancée.
Je te pardonne, au nom de Dieu,
Si tu ne vas pas te battre à Kossovo,
Mais reste ici dans mon blanc palais. »

A peine le serviteur Golouban a entendu ces mots,
Que les larmes coulent le long de son visage.

Il descend de son cheval de cygne
Prend la dame, la prend sur ses bras blancs
Et la porte jusqu'à la tour élancée.
Mais à son cœur il ne peut résister
Et Kossovo l'appelle à la bataille.
Il revient vers son cheval de cygne,
Le monte et s'élance vers Kossovo.

VI

Quand l'aube brilla le lendemain,
Deux corbeaux noirs arrivèrent
De la vaste plaine de Kossovo,
Et, se posant sur le blanc palais,
Sur le palais même du glorieux Lazare,
L'un croassait et l'autre disait :
« Est-ce ici le palais du glorieux Tzar Lazare ?
Et n'y a-t-il personne dans ce palais ? »

Personne ne pouvait entendre ces mots.
Mais la Tzarine Militza seule les entendit ;
Elle sortit devant la blanche tour
Et interrogea les deux corbeaux noirs :

« Au nom de Dieu, vous, corbeaux noirs,
D'où ce matin êtes-vous donc venus ?
N'est-ce point de la plaine de Kossovo ?
Avez-vous vu les deux armées terribles ?
Les deux armées se sont-elles heurtées ?
Et laquelle des deux l'a emporté ? »
Et les deux corbeaux noirs répondirent :

« Au nom de Dieu, Tzarine Militza,
Nous venons ce matin des champs de Kossovo

Et nous avons vu les deux armées terribles.
Les deux armées hier se sont heurtées
Et les deux Tzars ont perdu la vie.
Il n'est rien resté des Turcs.
Mais il reste quelque chose des Serbes,
De la désolation et du sang. »

A peine commençaient-ils leur récit,
Qu'arrive Miloutine, un des serviteurs.
Il portait dans sa main gauche sa droite coupée ;
Son corps était criblé de dix-sept blessures
Et son cheval ruisselait de sang.

La Tzarine Militza l'interroge :

« O malheur, qu'y a-t-il, mon serviteur Miloutine ?
Aurais-tu abandonné le Tzar à Kossovo ? »
Le fidèle Miloutine répondit :
« Maîtresse, descends-moi de mon vaillant cheval ;
Lave-moi avec de l'eau froide
Et fais-moi boire du vin vermeil,
Car mes blessures sont graves. »

La Tzarine Militza le descend de cheval,
Le lave avec de l'eau froide,
Lui donne à boire du vin vermeil,

Et quand ses forces sont revenues,
Anxieuse, elle l'interroge :

« Où est tombé le glorieux Tzar Lazare?
Où est tombé le vieux Youg-Bogdan?
Où sont tombés les neuf Yougovitch?
Où est tombé le voïvode Miloch?
Où est tombé Vouk Brankovitch?
Où est tombé Strahinia Banovitch? »

Et le serviteur Miloutine parle ainsi :

« Maîtresse, tous sont restés à Kossovo,
Où a succombé le Tzar Lazare.
Là de nombreuses lances ont été brisées,
Des lances turques et serbes,
Mais plus de serbes que de turques.
O maîtresse, pour la défense de ton Seigneur,
De ton Seigneur le glorieux Tzar Lazare,
Ton père, Youg-Bogdan, a péri,
Glorieux exemple, au premier choc ;
Et sont tombés ensuite huit des Yougovitch,
Le frère voulant rester avec le frère,
Tant qu'il en survivait un seul.
Il restait encore Bochko Yougovitch,
Qui faisait flotter sa bannière sur Kossovo

Et dispersait les troupes de Turcs,
Pareil au faucon qui disperse des tourterelles.
Là où le sang venait aux genoux des guerriers,
C'est là qu'est tombé Strahinia Banovitch.
Quant à Miloch, maîtresse, il est tombé
Au bord de la Silnitza à l'eau glacée
Et là ont péri bien des Turcs ;
Miloch a immolé le Tzar turc Mourad
Et des Turcs douze mille soldats ;
Dieu l'ait en son sein qui l'a engendré !
Il restera en souvenir du peuple serbe
Pour être raconté et chanté
Tant qu'il y aura des hommes et un Kossovo !
Et quant à ta question sur Vouk le Maudit,
Maudit soit-il et qui l'engendra,
Maudite soit sa race et sa postérité !
Il a trahi le Tzar à Kossovo
Et détaché douze mille,
O maîtresse, douze mille de nos hardis guerriers. »

STRAHINIA BANOVITCH

Fragment.

... Eperonnant son blanc cheval, le ban Strahinia traverse à gué la Sitnitsa et gravit la montagne Goletch. En bas il marche, en haut luit le soleil, illuminant toute la plaine de Kossovo, et répandant ses rayons sur l'armée impériale.

Mais que fait Ali le Valaque? Durant toute la nuit, il est sur la montagne, sous la tente, à caresser la femme de Strahinia. Et ce Turc avait une coutume désagréable : il aimait à dormir toute la matinée, dès le lever du soleil.

Le voilà donc les yeux fermés, et plongé dans le sommeil. Et sa captive, la femme de Strahinia, lui est si chère qu'il est tombé endormi sur sa poitrine. Entre ses seins repose la tête du Valaque Ali le Fort.

La porte de la tente est ouverte. La femme de Strahinia contemple la plaine de Kossovo. Elle promène ses regards sur l'armée turque, examine les tentes blanches, les chevaux et les guerriers.

Pour son malheur, elle détache ses regards des champs de bataille et les tourne vers la pente du Goletch, et elle y a aperçu un cheval et son cavalier.

A cette vue, elle frappe légèrement le Turc de sa main, elle le frappe sur la joue droite, en lui disant :

— Seigneur, Ali le Fort, lève-toi vite : il est temps de mettre ta riche ceinture et de prendre tes armes étincelantes. Voilà le ban Strahinia qui arrive, et qui vient t'abattre la tête et t'arracher les yeux.

Le Turc flambe, pareil à un feu vivant. Il tressaille et regarde, puis il éclate de rire.

— Mon âme, dit-il, femme du ban Strahinia, est-ce donc ce rustre qui t'épouvante si fort? Quand je t'aurai emmenée dans la blanche cité d'Andrinople, là-bas aussi, tu te figureras voir partout le ban. Mais ce n'est pas Strahinia, c'est quelque officier que m'aura envoyé le sultan, ou peut-être le vizir Mehmed, pour me sommer de faire ma soumission, de peur que je ne porte le désordre dans l'armée impériale. Les vizirs tremblent de faire la connaissance de mon sabre tranchant. Sois courageuse, mon âme, et n'aie aucune frayeur, lorsque je tirerai mon sabre brillant et que j'en

frapperai l'officier impérial, pour enlever à l'empereur le désir de m'envoyer un nouveau messenger.

Mais la femme de Strahinia lui réplique :

— Seigneur, valeureux Ali le Fort, tu ne vois donc pas? Puissent tes yeux tomber à terre! Ce n'est pas là un officier impérial, mais mon époux, le ban Strahinia. Comment ne reconnaîtrais-je pas son front, et sous son front ses deux yeux, et sa double moustache noire, et son cheval blanc qui le porte, et son levrier fauve Karaman qui l'accompagne? Ne plaisante pas, Seigneur, ta tête est en jeu.

En entendant ces mots, Ali le Valaque, rendu fou par la fureur, a bondi sur ses pieds légers. Il ceint sa riche ceinture, y enfonce ses poignards acérés, attache son sabre tranchant, et ses yeux ne quittent plus le blanc coursier.

Cependant, le ban est arrivé devant la tente. Malgré sa sagesse il commet une faute. On est au matin et il ne souhaite pas le bonjour, et il ne salue pas en Turc, mais il apostrophe insolemment Ali :

— Te voilà donc, bâtard? Te voilà, bâtard rebelle au sultan! Quelle demeure as-tu pillée? Quelle famille as-tu emmenée en esclavage? L'épouse de qui viens-tu de caresser sous ta tente? Sors donc, afin que nous nous battions en braves!

Le Turc s'élance furieux. Il bondit vers son cheval, se jette en selle et prend les rênes. Strahinia ne perd pas non plus un instant, pique des deux et darde sa lance de guerre. Les deux guerriers se ruent l'un contre l'autre. Etendant le bras, Ali le Valaque saisit de la main au vol la lance du ban, et lui parle ainsi :

— Vil bâtard, ô ban Strahinia, de quoi donc t'es-tu avisé? Tu n'as pas devant toi une vieille femme de la Choumadia, que tu injuries en la chassant, mais bien le Valaque Ali le Fort, qui ne craint ni sultan, ni vizir, qui regarde l'armée impériale pareillement à des fourmis dans l'herbe. Et c'est avec lui que tu veux te mesurer, rustre!

Il parle, darde sa lance de guerre, et du premier coup eut traversé Strahinia, sans l'aide de Dieu. Le ban avait un excellent cheval de guerre : en entendant siffler la lame, la coursier a ployé les genoux, et par-dessus lui la lance a passé et a frappé une froide pierre, et elle s'est brisée en trois morceaux, là où le fer se termine, et là où vient s'appuyer la main droite.

Les lances rompues, les deux guerriers brandirent leurs noueuses masses d'armes. Et les coups que le Valaque Ali le Fort assénaït au ban Strahi-

nia jetèrent celui-ci hors de la selle et le poussèrent jusque sur les oreilles de son cheval.

Dieu vint en aide au ban Strahinia. Il avait un coursier de guerre, tel qu'on n'en voit plus maintenant, ni chez les Serbes, ni chez les Turcs. Et il se secoua si bien de la tête et du corps qu'il remit son cavalier en selle. Et à son tour le ban frappe Ali le Valaque, le dragon terrifiant; mais il ne peut le faire bouger de la selle, et les quatre pieds du cheval noir s'enfoncent dans le sol jusqu'aux genoux. Et les masses noueuses brisées et leurs morceaux dispersés, voici les sabres tranchants au clair, et le combat continue. C'est alors qu'il fallait voir le ban! Le sabre qui pendait à sa ceinture avait été forgé, dit-on, par deux forgerons, deux forgerons et trois aides, qui avaient travaillé d'un dimanche à l'autre, toute une semaine, et ensuite, refondant encore l'acier, en avaient fait un sabre tranchant.

Le Turc attaque et le ban pare du sabre, et le sabre d'Ali se brise par le milieu. Transporté de joie à cette vue, Strahinia multiplie ses coups furieusement de droite et de gauche, cherchant à abattre la tête du Valaque ou à lui couper le bras. Mais les deux héros sont d'égale force. Le Turc défend sa

tête et son bras, et pare tous les coups avec sa moitié de sabre, qu'il fait tourner si agilement que peu après il entaille le sabre du ban, et le fait tomber morceau par morceau. Tous deux jettent les tronçons des sabres brisés jusqu'à la poignée, sautent à bas de leurs coursiers agiles et se saisissent à la gorge.

Une lutte corps à corps s'engage sur la pente dénudée du Goletch. Et elle dure tout un jour d'été jusqu'à midi, jusqu'à ce que les deux combattants aient l'écume à la bouche, et cette écume était blanche comme la neige des montagnes chez le Turc, et, chez Strahinia, blanche et puis sanglante, si bien qu'elle ensanglante ses habits et ses bottes.

Alors, se sentant épuisé, le ban se mit à dire :

— Mon épouse, que Dieu t'anéantisse ! Tu nous vois combattre, et tu nous contemples ! Pour lequel fais-tu des vœux ? Ramasse-donc un tronçon de sabre et frappe-moi, ou frappe le Turc. Femme, décide-toi pour qui tu voudras.

Ali s'écrie alors avec force :

— Mon âme, femme de Strahinia, ce n'est pas moi que tu dois frapper, mais le ban. Car jamais plus tu ne peux lui être chère et il te méprisera et te reprochera soir et matin d'être restée avec moi

sous la tente. Mais moi je t'aimerai toujours et je t'emmènerai dans la cité d'Andrinople. Je te donnerai trente suivantes qui porteront les manches et les pans de ta robe, je te nourrirai de miel et de sucre, je te parerai de jaunes ducats, de tes cheveux jusqu'à l'herbe verte : donne donc le coup mortel au ban Strahinia.

Facilement, une femme se laisse séduire. Celle-là, comme prise de folie, bondit, et trouvant un tronçon de sabre, l'enveloppe dans un mouchoir brodé, de peur de blesser sa blanche main, puis sautant autour des combattants, elle épargne Ali le Valaque, mais frappe son seigneur, le ban Strahinia. Un coup qu'elle lui assène brise l'aigrette, fend le bonnet de feutre blanc et blesse légèrement le héros à la tête. Le sang coule sur le visage du blessé et inonde déjà ses yeux. La peur s'empare de Strahinia. Il pressent qu'il va mourir sottement et follement, quand une idée éclaire son cerveau. A pleine voix, il appelle son chien Karaman, le levrier qu'il a dressé pour la chasse. Il pousse un cri, puis un autre : le levrier l'entend, et fond sur l'épouse du ban. Les femmes sont toutes peureuses et les chiens les épouvantent : elle jette dans l'herbe le tronçon du sabre, et se met à crier éper-

dûment, puis saisit le levrier par les oreilles et dévale sur la pente en se débattant sans pouvoir se défaire du chien.

Le Turc n'en croyait pas ses yeux, tant le spectacle lui allait au cœur, et il regardait ce qui allait advenir d'elle. Le ban, cependant, a retrouvé de nouvelles forces et son courage s'est raffermi. Il étreint le Valaque, l'enlève de terre et le renverse. Et il est transporté d'une telle rage, qu'il ne cherche plus aucune arme ; il étreint le cou du Turc, lui enfonce ses dents dans le gosier et l'égorge comme un loup ferait d'un agneau.

Strahinia se lève et se met à crier en menaçant le fauve levrier, si bien qu'il lui fait lâcher prise. Délivrée, sa femme descend toujours la montagne s'enfuit chez les Turcs. Mais le ban Strahinia l'en empêche, la saisit par la main, la mène vers son coursier blanc, saute en selle, la place en croupe derrière lui et s'enfuit au galop, cherchant des chemins détournés, afin de dérober sa vue à l'armée : turque. Il atteint ensuite heureusement la plaine de Krouchevatz et la maison de son beau-père.

Le vieil Youg Bogdan l'aperçoit et ses neuf beaux frères vont à sa rencontre : ouvrant les bras, ils se baisent au visage et s'informent de leurs santés.

Mais le vieillard s'aperçoit que le ban est blessé, que son aigrette est brisée et les larmes coulent sur son visage blanc :

« Malheur à notre empire ! s'écrie-t-il. Ainsi donc il se trouve parmi les Turcs, il se trouve des héros assez vaillants, capables de blesser mon gendre, qui, pourtant, n'a pas au loin son pareil ! »

Et ses fils tressaillent d'effroi.

Mais le ban Strahinia répond :

— Sois sans inquiétude, mon beau-père, et vous aussi, mes neuf beaux-frères. Chez l'empereur, il ne s'est pas trouvé de héros capable de me vaincre ou de me blesser. Voulez-vous que je vous dise de quelles mains j'ai reçu ces blessures ? Tandis que je luttais avec le Turc, ô mon beau-père, vieil Youg-Bogdan, c'est mon épouse qui m'a frappé, mon épouse, ta chère fille, qui ne voulait pas de moi et qui a aidé le Turc !

Young s'enflamme, pareil à un feu vivant, et crie à ses neuf fils :

— Tirez vos neuf couteaux et dépecez-moi cette chienne !

Les fils, obéissant à leur père, s'élançaient déjà sur leur sœur, quand le ban Strahinia les arrêta, leur disant :

— Quelle pudeur vous vient donc en ce jour? Contre qui tirez-vous vos couteaux? Puisque vous êtes, frères, des héros si vaillants, où se trouvaient donc vos couteaux et vos sabres, quand je partais pour Kossovo? C'est là que vous deviez combattre vaillamment le Turc et m'assister dans mon péril. Je ne vous laisserai pas tuer votre sœur? Ne le pouvais-je pas sans vous? Mais j'ai pardonné à mon épouse....

Ils sont rares, les héros pareils au ban Strahinia!

EPISODE

Lazare a fait communier toute l'armée,
Toute sa vaillante armée, à Samodrèje,
Dans la belle église blanche,
Où trente moines se sont réunis durant trois di-
manches.

Les derniers sont sortis, trois pieux chevaliers
Le premier est Milosch Obilitch,
Le second, c'est Ivan Koçantchich,
Et le troisième Milan Toplitza.

Devant le porche de la blanche église,
Une jeune fille passait.
Milosch jeta sur elle ses regards
Et quitta aussitôt son manteau rond.

— Tiens, jeune fille, lui dit-il, voici mon manteau
rond.

De moi, par ce manteau, qu'il te souviennne !
Qu'il te souviennne de moi et de mon nom,
Car voici, chère âme, que je m'en vais mourir
Avec l'armée du glorieux Knèze Lazare.

Voici, après Milosch, Ivan Koçantchich.

Il regarde doucement la jeune fille,

Puis il enlève de son doigt son anneau d'or :

— Tiens, jeune fille, voici mon anneau d'or.

Par cet anneau, de moi qu'il te souvienne !

Qu'il te souvienne de moi et de mon nom,

Car voici, chère âme, que je m'en vais mourir

Avec l'armée du glorieux Knèze Lazare.

Après Yvan Koçantchich marche Milan Toplitza.

Il regarda longuement la jeune fille

Et détache son bracelet de son bras.

— Tiens, jeune fille, voici mon bracelet d'or.

De moi, par ce bracelet, qu'il te souvienne !

Qu'il te souvienne de moi et de mon nom.

Prie, ô chère âme, prie le Dieu Très Haut,

Et que je t'élise pour ma femme fidèle !

Et les trois chevaliers sont partis.

* * *

A Kossovo, ce matin de dimanche,

Une fille s'était levée de bonne heure.

Elle s'était levée avant le clair soleil ;

Retroussant ses manches jusqu'à l'épaule,

Elle s'en va par la vaste plaine,

Marchant à chaque pas dans le désastre.
Quand elle trouve un des héros vivant,
Elle le lave avec l'eau fraîche,
Elle le désaltère avec le vin,
Elle le réconforte avec le pain.

— O chère sœur, dis-moi ce qui t'oblige
A retourner les héros dans leur sang?
Qui cherches-tu dans ce champ de bataille?
Est-ce ton frère ou le fils de ton frère?
Est-ce ton père par le péché?

— Frère chéri, chevalier inconnu,
Je ne cherche pas mon père par le péché,
Je ne cherche personne de ma famille.
Mais, l'autre dimanche, quand je sortais
De la belle église de Samodrèje,
Milan Toplitza me donna son bracelet d'or,
Et c'est lui que je cherche maintenant
Pour devenir son épouse fidèle.

— O chère sœur, là-bas, au loin,
Où le sang monte au poitrail des chevaux,
C'est là qu'a succombé Milan Toplitza.

Retourne-t-en vers ta blanche maison.

.

LA MÈRE DES NEUF YOUNG

Fragment épisodique.

La femme du vieux Youg Bogdan, la mère de la Tzarine Militza et des neuf frères Youngovitch a supplié le Tout-Puissant de lui donner les yeux du faucon et les blanches ailes du cygne, pour pouvoir voler au-dessus de la plaine de Kossovo et revoir ses neuf fils. Exaucée, elle les a trouvés morts, mais son cœur a été fermé et elle n'a pas versé une larme. Elle revient dans sa blanche maison, suivie des neuf destriers, des neuf levriers et des neuf faucons restés près des neuf cadavres.

De loin, ses brus purent l'apercevoir,

Et elles allèrent à sa rencontre.

Alors les neuf veuves commencèrent à se lamenter

Et les neuf orphelins à pleurer,

Les neufs bons destriers à hennir,

Les neuf farouches levriers à aboyer

Et les neuf faucons à claquer du bec.

Mais la mère eut encore si ferme le cœur

Qu'elle ne versa pas un pleur.

Quand le lendemain le jour paraît,

Voici que deux corbeaux arrivent,

Les ailes tout ensanglantées

Et le bec blanchi d'une sanglante écume.
Ils portent, coupée, une main d'homme,
Une main ayant au doigt une bague d'or,
Et, la laissent tomber dans le sein de la mère,
La mère des Yougovitch prend cette main ;
Elle la tourne et la retourne,
Puis elle appelle l'épouse de Damian :

— Ma bru, épouse de mon fils Damian,
Peux-tu reconnaître à qui est cette main ?

— Cette main est celle de Damian,
Car je reconnais la bague, ô ma mère,
Cette bague que je portais le jour du mariage.

La mère a pris la main de Damian :
Elle l'a tournée, et elle l'a retournée,
Puis elle lui parle doucement :

— Ma main, pomme verte, où as-tu grandi,
Et où as-tu été arrachée ?

C'est sur mon sein que tu as grandi !
C'est à Kossovo que tu fus arrachée.

Fièrement la mère des Yougovitch se raidit.
Elle se raidit, puis elle tombe inanimée,
Par regret de ses neuf Yougovitch.

L'ÉPOPÉE
DE
MARKO KRALIEVITCH

*LE TZAREVITCH OUROCH
ET LES MERNIAVTCHEVITCH*

Quatre camps sont dressés dans la vaste plaine de Kossovo, près de la blanche Eglise de Samodréje.

Le premier est le camp du Krale Voukachine. Le second est le camp du Despote Ougliecha. Le troisième est celui du Voïvode Goïko. Et le quatrième est le camp du Tzarevitch Ouroch.

Les quatre princes se disputent le trône. Ils veulent se battre à mort, et se percer de leurs poignards d'or, ignorant à qui doit être l'Empire.

Le roi Voukachine dit :

— Il est à moi.

Le despote Ougliecha :

— Non, mais à moi.

Le voïvode Goïko :

— C'est à moi qu'il appartient.

Quant au Tzarevitch Ouroch, il se tait.

L'enfant ne dit rien. Il est sans audace devant les trois frères, les trois Merniavtchevitch.

Le roi Voukachine écrit une lettre et envoie un

messenger à Prizrend, la blanche forteresse. Il écrit au protopope Nedelko, l'invitant à se rendre à Kossovo, pour dire à qui appartient l'Empire. C'est lui qui avait confessé et fait communier le glorieux Tzar défunt, et qui avait en ses mains les lettres impériales. Les autres princes écrivent de même. Et quatre ardents messagers partent, à l'insu l'un de l'autre.

Ils se rencontrent à Prizrend, la cité blanche, devant la demeure du protopope Nedelko.

Le prêtre n'y était pas : il se trouvait à l'église, où il disait les matines, les matines et la messe. Les arrogants messagers, insolents parmi les insolents ! Ils ne veulent point descendre de leurs montures et poussent les chevaux dans l'église, en faisant claquer leurs fouets tressés ; ils en frappent le protopope Nedelko.

— Allons ! vite, s'écrient-ils, partons pour Kossovo, afin que tu y declares à qui sera l'Empire, puisque tu as confessé et fait communier le glorieux Tzar, et que tu as en tes mains les lettres impériales. Viens sur l'heure, ou gare à ta tête !

Les larmes coulent des yeux du prêtre, et il leur dit :

— Retirez-vous, arrogants parmi les arrogants !

tandis que se célèbre ici l'office divin. On saura à qui appartient la couronne !

Ils se retirèrent alors, et quand, l'office divin terminé, les fidèles furent sortis de l'église, le proto-pope parla ainsi :

— Mes enfants, messagers des quatre princes, j'ai confessé l'illustre Tzar et lui ai donné la communion : je ne l'ai point interrogé au sujet de l'Empire, mais seulement sur les péchés qu'il avait commis.

Allez vers la ville de Prilep, dans la maison de Marko Kralievitch, mon élève. Après avoir étudié auprès de moi, il a été secrétaire du glorieux Tzar. Il a en ses mains les lettres impériales et il sait à qui doit appartenir la couronne. Conduisez-le à Kossovo, et il fera connaître la vérité, car Marko n'a peur de personne et ne craint que le vrai Dieu.

Les quatre messagers s'éloignèrent et partirent pour Prilep. Arrivés devant la blanche maison de Marko Kralievitch, ils en heurtèrent les portes avec l'anneau. Au bruit, la vieille Euphrosine appela son fils :

— Marko, mon cher enfant, qui frappe à la porte avec l'anneau ? On dirait que ce sont les tchaouchs de ton père.

Marko se leva et alla ouvrir la porte.
Devant lui s'inclinèrent les messagers.

— Dieu t'assiste, Seigneur Marko.

Marko les caresse de la main :

— Soyez les bienvenus, mes chers enfants, leur dit-il. Les pieux Serbes sont-ils en bonne santé, ainsi que les nobles Tzars et rois ?

— Seigneur Marko Kralievitch, répondirent les messagers en s'inclinant avec respect, tous sont en bonne santé, mais ils ne sont point en paix. La discorde a divisé profondément nos seigneurs, et à Kossovo, dans la vaste plaine, devant la blanche église de Samodrèje, ils se disputent l'Empire. Ils veulent se battre à mort, et se percer de leurs poignards d'or, ignorant qui doit monter sur le trône. Et ils te mandent à Kossovo, afin que tu le declares.

Marko rentre dans sa maison et appelle sa mère :

— Euphrosine, ma chère mère, une grave querelle vient d'éclater à Kossovo, entre nos princes. Dans la plaine vaste, devant la blanche église de Samodrèje, ils se disputent l'Empire ; il veulent se battre à mort, se percer de leurs poignards d'or, ignorant à qui doit échoir la couronne. Ils me mandent à Kossovo, pour que je déclare à qui elle appartient.

Autant Marko avait à cœur l'amour de la vérité, autant sa mère l'exhorte à y rester fidèle :

— Marko, dit-elle, mon seul fils! que maudit soit le lait dont je t'ai nourri, si tu témoignais fausement, fut-ce pour ton père ou pour tes oncles. Parle conformément à la vérité divine. Ne va pas, mon fils, perdre ton âme. Mieux vaudrait mourir que de charger ton âme d'un péché!

Marko s'équipa, harnacha son cheval, et se jeta sur le dos de Charatz : tous partirent vers Kossovo.

Quand ils passèrent devant la tente royale, Voukachine s'écria :

— Bonheur à moi, par le Dieu clément! Voici mon fils Marko qui vient déclarer que l'Empire est à moi. Et, du père, il passera au fils.

Marko entend ces mots, mais il ne répond rien. Vers la tente il ne tourne même pas la tête.

Le voïvode Ougliecha l'aperçoit et s'écrie :

— Bonheur à moi! Voici mon neveu : il va déclarer que l'Empire m'appartient. Dis, Marko, qu'il est à moi et tous deux nous règnerons comme des frères.

Marko n'ouvre pas la bouche. Il ne tourne même pas ses regards vers la tente.

Quand le voïvode Goïko l'aperçoit, il dit de même :

— Bonheur à moi ! Voici mon neveu qui va déclarer que l'Empire m'échoit. Lorsque Marko n'était qu'un faible enfant, je le caressais tendrement, je l'enveloppais dans la soie de mon manteau, comme une belle pomme d'or. Partout où j'allais à cheval, je l'emportais toujours avec moi. Prononce, Marko, que l'Empire m'appartient. C'est toi qui régneras, et je serai assis à tes genoux.

Marko garde le silence et ne détourne pas la tête, mais il pousse son cheval droit vers la blanche tente du jeune Ouroch et là il descend de son Charatz. Dès que le jeune Ouroch l'aperçoit, il s'élançe légèrement de son divan de soie et lui dit :

— Bonheur à moi ! Voici mon parrain, voici Marko Kralievitch. Il va dire à qui appartient l'Empire.

Tous deux ouvrent les bras et leurs poitrines se touchent, ils se baisent au visage. Ces braves s'enquièreent de leur santé, et vont ensuite s'asseoir sur le divan de soie.

Peu après, le jour tombe et la nuit sombre arrive.

Le lendemain, dès que parut l'aurore, dès que la cloche de l'Eglise eut sonné, les princes se rendirent aux matines et assistèrent au service divin. A leur sortie du temple, ils prirent place devant les portes, mangèrent le sucre, et burent la *rakia*.

Marko prit les anciens livres. Il les consulta et dit :

— Mon père, ô roi Voukachine! Est-ce trop peu pour toi de ton royaume? Est-ce trop peu? Puisse-t-il demeurer sans maître, car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez.

— Et toi, mon oncle, despote Ougliecha! Est-ce trop peu pour toi de ta despotie? Est-ce trop peu? Puisse-t-elle demeurer sans maître, car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez.

— Et toi, mon oncle, voïvode Goïko, est-ce trop peu pour toi de ta voïvodie? Est-ce trop peu? Puisse-t-elle demeurer sans maître, car c'est la couronne d'autrui que vous vous disputez.

Voyez (sinon que Dieu ne vous voie point) ce que dit cette lettre :

« L'Empire est à Oouroch. De son père il lui est descendu. A cet enfant, le trône appartient par héritage. Le Tzar, en expirant, le lui a remis. »

Lorsque le roi Voukachine entendit ce discours, il s'élança de terre sur ses pieds, tira son poignard d'or et voulut en percer son fils Marko.

Marko se mit à fuir devant son père, car il ne voulait pas se battre avec qui l'avait engendré. Il se mit à fuir autour de l'église, de la blanche église

de Samodrèje, et déjà, par trois fois, il en avait fait le tour, son père le poursuivait et étant près de l'atteindre, quand une voix sortit du sanctuaire :

— Réfugie-toi dans le temple, Marko Kralievitch, dit la voix. Ne comprends-tu pas que tu vas périr, périr de la main de ton père, et cela pour la vérité du vrai Dieu ?

Les portes s'ouvrirent et, Marko s'étant précipité dans le temple, elles se refermèrent sur lui.

Le roi Voukachine se précipita sur les portes, et de son poignard il frappa le bois, et du bois commença à couler le sang.

A cette vue, le roi se repentit et prononça ces paroles :

— Malheur à moi, par le Dieu unique ! Voici que j'ai tué mon fils Marko.

Mais la voix retentit de nouveau, venant du sanctuaire :

— Ecoute, roi Voukachine, ce n'est pas ton fils Marko que tu as percé, mais bien un ange du Seigneur.

Le roi était violemment irrité contre Marko et il se mit à le maudire avec rage :

— Marko, mon fils, que Dieu t'extermine ! Puisses-tu n'avoir ni tombeau, ni postérité, et

puisse la vie ne pas te quitter avant que tu aies servi les Tzars des Turcs.

Le roi le maudit, mais le Tzar le bénit :

— Marko, mon parrain, Dieu t'assiste ! Que ton visage brille dans les conseils et que ton épée tranche dans les combats ! Qu'il ne se trouve pas un seul preux qui l'emporte sur toi et que ton nom soit célébré en tous lieux, tant qu'il y aura un soleil et tant qu'il y aura une lune !

Et, ainsi que tous deux l'avaient dit, ainsi tout lui advint.

MARKO KRALIEVITCH ET LA VILA

Deux pobratimes traversaient côte à côte la belle montagne du Mirotsch. L'un était Marko Kralievitch et l'autre le voïvode Miloch.

Ils poussent de front leurs bons chevaux, de front ils portent leurs lances de guerre, et, joyeux de se retrouver, ils se baisent mutuellement leur blanc visage.

Puis Marko, sûrement porté par Charatz, sent le sommeil le gagner et il dit à son compagnon :

— Mon frère, voïvode Miloch, je suis accablé par un lourd sommeil : mets-toi à chanter et divertis-moi.

Mais Miloch, le voïvode, lui répond :

— Marko, mon frère, je chanterais bien volontiers ; mais j'ai bu cette nuit beaucoup de vin, en compagnie de la Vila Ravijojla, et elle m'a menacé, si jamais elle m'entendait chanter, de me percer de ses flèches et la gorge et le cœur.

— Chante, mon frère, reprend Marko et n'aie point peur d'une Vila, tant que je suis là, moi,

Marko Kralievitch avec mon fortuné Charatz et ma lourde masse d'or.

Miloch, rassuré, commence : il entonne un chant à la gloire de nos anciens et illustres rois, et dit comment dans l'heureuse Macédoine chacun a fondé de pieux édifices.

Le chant plaît à Marko, et s'appuyant sur le pommeau de son épée et sur la selle, il s'endort pendant que Miloch continue à chanter.

La Vila Ravijojla entend Miloch et elle répond à ses chants. Mais la voix de Miloch est plus belle que la voix de Ravijojla. La Vila s'en irrite, s'élançe de la cime du Mirotsch, et saisissant un arc et deux flèches, de l'une elle frappe Miloch à la gorge, et de l'autre elle perce son cœur vaillant.

— Hélas ! ma mère, s'écrie le voïvode. Malheur, Marko ! mon frère en Dieu ! Malheur ! frère, la Vila m'a frappé. Je te l'avais bien dit que je ne devais pas chanter dans la montagne du Mirotsch !

Marko s'éveille en sursaut et saute à bas de son cheval pie. Ensuite il serre fortement les sangles de Charatz, l'embrasse et le baise.

— Malheur ! Charatz, toi, mon aile droite ! Atteins-moi Ravijojla la Vila, et je te ferai poser

des fers d'argent, d'argent pur et d'or fondu. Je te couvrirai de soie jusqu'aux genoux, avec des glands qui pendent des genoux aux sabots. Je mêlerai de l'or à ta crinière et je l'ornerai de perles menues. Mais si tu n'atteins point la Vila, je veux t'arracher les deux yeux et te briser les quatre jambes, puis te laisser ici afin que tu te traînes de sapin en sapin, comme moi, Marko, privé de son pobratime.

Il se jette sur le dos de Charatz et tous deux s'élancent à travers le Mirotsch.

La Vila s'enfuit vers le sommet de la montagne, et le cheval galope sur le versant sans voir ni entendre Ravijojla. Dès qu'il l'aperçoit, il bondit dans l'air de trois longueurs de lance, puis de quatre encore. Bientôt il atteint la Vila.

Quand elle se voit en une telle extrémité, elle s'envole vers le ciel et jusque sous les nues. Mais Marko, de sa masse, abat des branches en grand nombre, et il atteint entre les épaules la blanche Vila qui tombe sur la terre noire.

Alors il commence à la frapper de sa masse. Il la retourne de droite et de gauche et la frappe toujours.

— Pourquoi, Vila que Dieu fasse périr! pour-

quoi as-tu percé mon frère de tes flèches? Donne des herbes à ce héros, ou ta tête va être tranchée!

La Vila commence à l'appeler frère en Dieu :

— Mon frère en Dieu, Marko Kralievitch! Mon frère en Dieu très haut et en saint Jean! Laisse-moi vivre pour que je puisse aller dans la montagne cueillir des herbes, afin de guérir les blessures de ce héros!

Le nom de Dieu touche Marko. Il sent la compassion entrer dans son cœur vaillant. Il laisse la Vila s'en aller dans la montagne cueillir des simples : et, en cueillant des simples, elle répond à de fréquents appels :

— Je viens, mon frère en Dieu!

Sa moisson faite dans le Mirotsch, elle guérit les blessures du guerrier. La voix de Miloch est maintenant plus belle, bien plus belle qu'elle ne fut jamais, et son cœur de héros est plus ferme, plus ferme encore que jadis.

La Vila retourne dans les cimes de Mirotsch, durant que Marko s'éloigne avec son pobratime. Ils se dirigent vers Poretch, sur la frontière, et après avoir guéé la rivière du Timok, près du bourg de Breg, ils gagnent Vidin.

Quant à la Vila, elle donne des conseils à ses compagnes :

— Ecoutez, Vilas, ne percez jamais de vos flèches les héros qui traversent la montagne, tant que l'on parlera de Marko Kralievitch, de son indomptable Charatz et de sa lourde masse d'or. Que n'ai-je pas eu à souffrir de lui ! Et c'est à grand peine que j'ai pu sauver ma vie !

LES NOCES DE MARKO

Marko soupe en compagnie de sa mère, qui commence à lui dire :

— O mon fils, Marko Kralievitch, voici que ta mère a vieilli, elle ne peut plus apprêter ton souper ni te servir du vin, ou t'éclairer avec une torche. Marie-toi, mon cher fils, afin que je sois remplacée, vivante encore.

— Ma vieille mère, répond Marko, Dieu m'est témoin que j'ai parcouru neuf royaumes, et, en dixième lieu, l'Empire turc. Là où je trouvais une fille à épouser, il n'y avait pas d'amis pour toi, et là où j'ai trouvé pour toi des amis, je n'ai pas trouvé de fille à épouser, sauf une seule, ma vieille mère et c'était à la cour du roi Chichman, au pays des Bulgares. Je la rencontrai au moment où elle puisait de l'eau à une citerne, et, à sa vue, il me parut que l'herbe tremblait autour de moi. Voilà, mère, la fille qu'il me faut et les amis qui peuvent te convenir. Apprête-moi des pains effilés, afin que je parte et que j'aie la demander.

La vieille Euphrosine le laisse à peine achever. Sur le champ et sans attendre même au lendemain, elle lui prépare des gâteaux sucrés.

Le matin, à la pointe du jour, Marko s'équipa ainsi que Charatz. Il remplit de vin une grande outre et la suspendit à la selle, faisant contrepoids à sa lourde masse. Puis, montant sur l'ardent Charatz, il partit droit vers le pays des Bulgares, vers le blanc palais du roi Chichman.

Celui-ci l'aperçut de loin et sortit pour aller à sa rencontre. Ils ouvrent les bras, se baisent au visage et s'enquièreent de leur santé de braves. Les serviteurs fidèles prennent Charatz et le mènent dans le bas cellier. Chichman conduit Marko dans le blanc palais, et ils vont s'asseoir à la table qu'on a préparée et où ils se mettent à boire le vin noir.

Quand ils furent rassasiés de vin, Marko sauta sur ses pieds légers, se courba jusqu'à terre après avoir ôté son bonnet et demanda au roi sa fille. Le roi l'accorda sans faire de discours. Pour l'achat de l'anneau et des présents, pour les habits de la fiancée et pour les cadeaux à ses sœurs et ses parents, Marko donna trois charges d'or. Il fixa ensuite un délai d'un mois pour se

rendre jusqu'à la blanche Prilep afin de rassembler les gens de noce.

La mère de la fiancée lui dit alors :

— O mon gendre, Marko de Prilep, veuille bien ne pas amener de paranymphe étranger, mais plutôt un tien frère ou cousin. La fiancée est trop belle et nous craignons qu'il arrive quelque grand scandale.

Marko passa là une nuit, et, le lendemain, ayant équipé Charatz, il partit tout droit vers Prilep la blanche.

Comme il approchait de la ville, sa mère l'aperçut au loin et se rendit à sa rencontre. Elle ouvrit ses bras et le baisa au visage, tandis que Marko baisait sa blanche main.

— O mon fils, Marko Kralievitch, demanda-t-elle, as-tu voyagé en paix? Et m'as-tu trouvé une bru, bru pour moi, pour toi fidèle épouse?

— J'ai voyagé en paix? répondit Marko, j'ai obtenu la jeune fille et dépensé trois charges d'or. Quand j'ai quitté la maison, voici ce que m'a dit la mère de la fiancée :

« O mon gendre, Marko Kralievitch, veuille bien ne pas amener un paranymphe étranger, mais plutôt un tien frère ou cousin. La fiancée est trop

belle et nous craignons qu'il arrive quelque grand scandale. »

Mais moi, ma mère, je n'ai pas de frère. Je n'ai ni frère ni cousin.

— O mon fils, Marko de Prilep, reprit la vieille Euphrosine, de cela n'aie aucun souci, mais fais une lettre et envoie-la au doge de Venise, afin qu'il soit témoin à tes noces et amène avec lui cinq cents conviés. Ecris une autre lettre à Etienne Zemlich pour l'inviter à être le paranymphe de la fiancée et à amener aussi cinq cents conviés. De la sorte, tu n'auras à redouter aucun scandale.

Dès qu'il eut entendu ces paroles, Marko obéit à sa mère et écrivit les lettres sur ses genoux. L'une fut envoyée au doge de Venise, et il adressa la seconde à son ami Etienne Zemlich.

Voici venir le doge de Venise et à sa suite cinq cents conviés, et ceux-ci restent dans la vaste plaine, pendant qu'il va vers la blanche tour.

Peu après, c'est Etienne, conduisant aussi cinq cents conviés. On se réunit dans la tour et on but à satiété du vin noir.

De là, partirent les gens de noce, dans la direction du pays des Bulgares, vers la demeure du roi Chichman.

Celui-ci les reçut honorablement. On conduisit les chevaux dans les bas celliers et les cavaliers dans la blanche maison. On les garda trois jours, durant lesquels chevaux et cavaliers se reposèrent.

A l'aube du quatrième jour, les chaouchs crièrent :

« Debout, brillants conviés ! Les jours sont courts, longues sont les étapes. Il nous faut songer au retour. »

Le roi fit apporter des présents magnifiques.

A l'un il offrit un mouchoir brodé, à l'autre de brillants habits, au parrain une table d'or, et au paranympe une chemise en fil d'or, puis il lui remit la fiancée, déjà à cheval, en lui disant : « Voici un cheval et une fille sous ta garde jusqu'à la blanche demeure de Marko. Tu remettras à Marko la belle jeune fille ; quant au destrier de combat, il t'est destiné. »

Ensuite les gens de noce partirent, faisant route à travers les plaines de Bulgarie.

Le bonheur ne va pas sans le malheur. Le vent souffla par les larges plaines, et il souleva le voile de la fiancée, laissant son visage à découvert. Le doge de Venise vit ce visage et il en eut la tête

pleine de peine amoureuse. A peine put-il attendre la tombée du soir.

Lorsque le cortège campa pour la nuit, il se glissa jusqu'à la tente d'Etienne Zemlich et il lui dit à voix basse :

— O paranymphe, Etienne Zemlich, abandonne-moi pour une seule nuit, comme fidèle maîtresse, ta chère protégée, et voici pour toi une botte pleine d'or, pleine, ô mon Etienne! de jaunes ducats.

Mais Etienne lui répondit :

— Tais-toi, doge, puisses-tu être changé en pierre! T'es-tu donc mis en tête de périr?

Le doge de Venise s'en retourna. Mais, au gîte suivant, le doge se glissa vers la blanche tente, et il dit à Zemlich :

— Abandonne-moi ta chère protégée pour une seule nuit comme fidèle maîtresse et voici, pour toi, deux bottes pleines d'or, pleines, ô mon Etienne, de jaunes ducats.

Mais Etienne lui répondit avec dédain :

— Va-t-en, doge, puisse ta tête tomber! Comment une filleule irait-elle aux bras de son parrain?

Et le doge s'en revint sous sa tente.

Mais Etienne finit par se laisser corrompre et accepte trois bottes pleines de jaunes ducats.

Le doge prend sa filleule par la main; il la conduit sous sa tente et lui dit doucement :

— Assieds-toi, ma chère filleule, et nous nous embrasserons et nous nous aimerons.

Mais la jeune Bulgare lui répond :

— Mais, malheureux, parrain, ô doge de Venise! la terre s'ouvrirait sous nos pieds, et le ciel sur nos têtes. Comment serait-il possible d'aimer son parrain?

— Ne parle pas follement, ma chère filleule, reprend le doge. Jusqu'ici j'en ai possédé neuf, neuf filleules selon le baptême, et vingt-quatre selon le mariage. Et la terre ne s'est pas entrouverte une seule fois et pas une fois le ciel ne s'est écroulé. Viens t'asseoir-là, et caressons-nous.

La fiancée dit alors au doge :

— Mon parrain, la reine, ma vieille mère, m'a défendu d'aimer un homme portant sa barbe et non point un homme au menton rasé, comme l'est Marko Kralievitch.

Dès que le doge de Venise eut entendu ces paroles, il manda d'habiles barbiers dont l'un le lava et l'autre le rasa. Et la belle jeune fille recueillit la barbe tombée et la serra dans un mouchoir.

Le doge congédia ensuite les barbiers, et, d'une voix douce, dit à la belle fiancée :

— Assieds-toi, ma chère filleule.

Mais la Bulgare de lui répondre :

— O mon parrain, si Marko l'apprend, nous risquons d'y perdre tous deux notre tête.

— Assieds-toi et ne fais point la folle, reprit le doge. Marko est dans sa tente, plantée au milieu des tentes des conviés. Sur sa tente brille une pomme d'or avec deux pierres précieuses que l'on aperçoit de l'extrémité du camp. Assieds-toi et caressons-nous.

— Attends un peu, mon cher parrain, dit la belle jeune fille : je vais sortir devant la tente, afin de voir si le ciel est serein ou s'il est nuageux.

Dès qu'elle fut dehors, elle aperçut la tente de Marko Kralievitch, et s'y rendit aussitôt, se glissant à travers les conviés, pareille à une jeune biche d'un an.

Marko était couché et plongé dans le sommeil. La jeune fille restait debout à côté de lui et de son blanc visage coulaient les larmes, lorsque, s'éveillant soudain, il lui dit :

— Infâme fille bulgare ! Ne pouvais-tu donc attendre que nous fussions parvenus dans ma blanche

maison, et que la loi chrétienne fut accomplie?

Et il saisissait son grand sabre, quand la belle jeune fille lui dit :

— Mon Seigneur, Marko Kralievitch, je ne suis pas d'une race infâme, mais bien d'une race noble. Et c'est toi qui conduis deux infâmes, mon parrain et mon paranymphe. Etienne Zemlich m'a vendue à mon parrain, le doge de Venise, pour trois bottes pleines d'or. Et si tu ne me crois point, Marko, voilà devant tes yeux la barbe du doge de Venise.

Et elle ouvrit le mouchoir qui contenait la barbe.

Voyant cela, Marko dit à sa fiancée :

— Assieds-toi là, belle jeune fille, et demain Marko se renseignera.

Puis il retomba dans le sommeil.

Aux premiers rayons du soleil, Marko se leva sur ses pieds légers, endossa sa pelisse à l'envers, et prenant à la main son sabre et sa lourde masse, il alla droit chez le parrain et le paranymphe et leur donna le bonjour.

— Bonjour à vous, dit-il. Eh bien, paranymphe, où est la fiancée, et toi, parrain, où se trouve ta filleule?

Etienne garde le silence.

Quant au doge, voici sa réponse :

— Marko, mon filleul, il y a aujourd'hui des gens d'une humeur bizarre et on ne peut plus badiner en paix.

— Malheur à toi pour ce badinage, doge de Venise, reprend Marko Kralievitch. Ce n'est pas un badinage qu'une barbe rasée! Où est donc la barbe que tu avais hier?

Le doge voulait parler encore.

Mais Marko ne lui en laisse pas le temps; il brandit son sabre et lui abat la tête.

Etienne Zemlich s'enfuit, mais Marko l'atteint, et, le frappant de son sabre, d'un homme en fait deux.

Il retourne ensuite à sa tente, s'équipe et monte Charatz. Le cortège des noces reprend sa route et arrive heureusement à Prilep la blanche.

MARKO KRALIEVITCH ET LE FAUCON

Se sentant malade sur le grand chemin, Marko Kralievitch plante sa lance près de sa tête et il attache Charatz à la lance. Puis il se prend à dire :

« Qui me donnerait de l'eau à boire et qui me procurerait un peu d'ombre, celui-là assurerait à son âme une place au Paradis! »

Alors arrive d'en haut un faucon gris. Il porte de l'eau dans sa serre et en abreuve Marko. Puis, il étend ses ailes au-dessus de lui et lui procure un peu d'ombre.

— O faucon, mon oiseau gris, lui demande le héros, quel bien t'ai-je donc fait pour que tu viennes m'abreuver d'eau et que tu me procures de l'ombre?

— Ne plaisante pas, Marko Kralievitch, lui répond l'oiseau. Lorsque nous combattions dans la plaine de Kossovo et que nous soutenions la furieuse attaque des Turcs, je fus pris par eux et ils me coupèrent les deux ailes.

Mais toi, Marko, tu me relevas et tu me mis sur un vert sapin, afin que les chevaux turcs ne pussent m'écraser. Tu me nourris de la chair des héros tombés et tu m'abreuvas de sang vermeil. Voilà le bien que tu m'as fait, Marko Kralievitch.

LE SABRE

De bonne heure s'est levée une jeune fille turque. Avant l'aube et le jour blanc, elle lave de la toile dans les eaux de la Maritza.

Les eaux avaient été limpides jusqu'au lever du soleil, mais dès qu'il eut paru, elles se troublèrent et arrivaient fangeuses et sanglantes. Ensuite elles roulèrent des chevaux et des kalpaks, et vers le milieu du jour des combattants blessés. Enfin elles apportèrent un guerrier, qu'elles entraînaient ballotté au milieu du courant.

En apercevant la jeune fille au bord du fleuve, le guerrier l'adjura au nom de Dieu.

— Belle fille, dit-il, ma sœur en Dieu, lance-moi une pièce de toile, et retire-moi des eaux de la Maritza : je te comblerai de bienfaits.

La jeune fille entendit cet appel en Dieu. Elle lança au guerrier une pièce de toile et l'attira jusque sur la rive.

Le guerrier avait reçu dix-sept blessures. Il portait un vêtement magnifique. Un sabre forgé

longeait sa cuisse, et ce sabre avait une triple poignée ornée de trois superbes gemmes : ce sabre valait trois villes impériales.

— Jeune Turque, ô ma sœur, qui demeure avec toi, dans ta blanche maison?

— J'ai ma vieille mère, et aussi mon frère, Moustaf-Aga.

— Ma sœur, va dire à ton frère, Moustaf-Aga, de m'emporter dans ta blanche maison. Sur moi j'ai trois mesures d'or, chacune de trois cents jaunes ducats. De l'une, je te ferai présent. J'en donnerai une autre à ton frère et je garderai la troisième pour moi, afin de faire panser mes graves blessures. Si Dieu me permet de guérir, je ferai ta fortune, et aussi la fortune de ton frère.

La jeune fille turque court vers la blanche demeure :

— Mon frère, Moustaf-Aga, dit-elle, j'ai trouvé dans la Maritza un guerrier blessé, dans la Maritza, la froide rivière. Il a sur lui trois mesures d'or, chacune de trois cents jaunes ducats. De l'une il veut me faire présent. Il veut t'en donner une autre, et garder pour lui la troisième, afin de panser ses graves blessures. Ne cherche pas à

violer ma promesse, ni à tuer ce héros blessé, mais apporte-le dans notre blanche maison.

Le Turc court à la rivière, et, voyant le guerrier blessé, il se prend à considérer le sabre forgé, le saisit, tranche la tête du héros, le dépouille de ses superbes habits, et revient dans la blanche demeure.

La jeune fille l'avait précédé. Quand elle vit ce qu'il avait fait, elle dit à Moustaf-Aga :

— Mon frère, que Dieu te le rende ! Comment as-tu donné la mort à mon pobratime ? Et pourquoi t'es-tu parjuré ? Pourquoi donc ? Est-ce pour un sabre forgé ? Fasse Dieu que ce sabre puisse t'abattre la tête !

Et, cela dit, elle s'enfuit dans sa chambre.

Il y avait peu de temps écoulé, lorsqu'arriva un firman du Sultan des Turcs, qui enjoignait à Moustaf-Aga de rejoindre l'armée. Moustaf s'y rendit, portant à sa ceinture le sabre forgé.

A son arrivée à l'armée impériale, petits et grands examinèrent le sabre et nul ne pouvant le tirer du fourreau, il alla de mains en mains, jusqu'à celles de Marko Kralievitch : et, pour lui, le sabre sortit de lui-même de sa gaine.

Marko le considéra et vit gravés sur la lame

trois noms chrétiens : l'un était le nom de Novak, qui l'avait forgé, le second, le nom du roi Voukachine, et le troisième, son propre nom, celui de Marko Kralievitch.

Marko demande à Moustaf-Aga :

— Par Dieu! jeune Turc, d'où te vient ce sabre tranchant? L'as-tu acheté à force d'or, ou l'as-tu gagné à la guerre? Ton père te l'a-t-il légué ou ta femme te l'a-t-elle apporté comme part de son héritage?

— Par Dieu, giaour Marko, puisque tu m'interroges, je te répondrai avec franchise.

Et il lui raconta ce qui s'était passé.

Le Kralievitch lui dit alors :

— Pourquoi, Turc (que Dieu te le rende) n'as-tu point pansé ses blessures? Je te ferais obtenir, à cette heure, des agalouks de notre auguste Sultan.

— Ne te moque point, giaour Marko, répond Moustaf; si tu pouvais obtenir des agalouks, tu commencerais par les obtenir pour toi. Mais rends-moi ce sabre.

Marko de Prilep brandit alors le sabre, et, d'un coup, abat à terre la tête de Moustaf-Aga.

On rapporta ce fait au Sultan, qui envoya des

serviteurs mander par devant lui Marko. Chacun des serviteurs arrivait et l'appelait. Mais Marko ne soufflait mot et restait assis à boire du vin noir. Puis, quand ça l'ennuya de boire, il mit sa peau de loup à l'envers, saisit sa lourde masse et pénétra dans la tente du Sultan.

La colère de Marko était terrible.

Il avait gardé ses bottes et s'était assis sur un tapis, regardant de travers le Sultan, pendant que de ses yeux coulaient des larmes de sang.

Le Sultan recula, en voyant que Marko avait posé devant lui sa lourde masse. Et Marko s'avança tant que le Sultan se trouva acculé au mur.

Le souverain, portant alors sa main à sa poche, en tira cent ducats, qu'il donna au Kralievitch.

— Va, Marko, lui dit-il, va boire du vin à ta guise! Et pourquoi ce violent courroux?

— Ne m'interroge pas, Sultan, mon père d'adoption, répondit-il. J'ai reconnu le sabre du roi, mon père, et Dieu lui-même l'eût placé entre tes mains, que contre toi aussi grande eût été ma colère!

LA CHASSE DE MARKO

Le Vizir Murad s'en va à la chasse dans la verte montagne, avec douze braves, et un treizième, Marko Kralievitch.

Ils chassaient depuis trois jours mais n'avaient pu faire encore la moindre capture, lorsque le destin les conduisit en pleine forêt, aux bords d'un lac aux eaux vertes, où nageaient des canards aux ailes d'or.

Le Vizir lâche un faucon, croyant qu'il va rapporter un canard. Mais l'oiseau, sans perdre de temps, monte et s'élève jusqu'aux nues, et sur un haut sapin vert le faucon se pose.

— Vizir, demande alors Marko Kralievitch, m'est-il permis de lâcher mon faucon, afin qu'il prenne un canard aux ailes d'or?

Et le vizir Murad de lui répondre :

— Cela t'est permis. Pourquoi pas, Marko?

Alors, Marko lâche son faucon, qui prend son essor, capture le canard aux ailes d'or, et vient se poser avec lui sur le vert sapin.

Le faucon du Vizir, voyant cela, en éprouva un vif dépit. Or, il avait une vilaine habitude, celle de prendre aux autres leur gibier. Il va donc s'abattre près du faucon de Marko et veut lui dérober son canard aux ailes d'or.

Mais le noble oiseau avait la tête chaude, tout comme son maître. Loin de céder le canard, il déchire le faucon du Vizir et il en disperse les plumes grises.

Lorsque Murad, le Vizir, voit cela, il entre dans un violent courroux. Il saisit le faucon de Marko, le jette contre le sapin et lui brise l'aile droite.

Après quoi, il s'en revient, suivi de ses douze braves, dans la forêt verte.

Le faucon blessé gémit comme le fait dans les rochers un serpent irrité.

Marko prend l'oiseau et commence à lui bander l'aile, et lui dit d'une voix pleine de courroux :

— C'est une dure chose, mon faucon, pour toi et pour moi, d'aller en chasse avec les Turcs sans les Serbes, d'aller en chasse et de partager leurs méfaits!

Ayant bandé l'aile droite du noble oiseau, Marko bondit sur le dos de Charatz et le lance à travers la noire forêt. Charatz allait, pareil à la Vila des

montagnes, il allait, rapide, dévorant l'espace et il parvint fort loin. Cheval et cavalier furent en un instant au sommet de la noire montagne, et ils découvrirent dans la plaine le Vizir et ses douze braves.

Murad, le Vizir, se retournant, aperçut Marko Kralievitch et dit à ses hommes :

— Enfants, mes douze braves, voyez-vous ce nuage de poussière sur la montagne. Dans cette poussière se trouve Marko Kralievitch. Avec quelle rage il pousse son Charatz ! Dieu le sait, cela peut fort mal tourner.

A ce moment même, Marko les atteint. Il tire le sabre qui pend à sa gauche, et des douze soldats en fait vingt-quatre.

Il commence alors à réfléchir et se demande s'il se rendra près du Sultan, à Andrinople, ou bien à Prilep, dans sa blanche maison.

Tout pesé, il décide :

— Mieux vaut aller à Andrinople trouver le Sultan et lui dire ce que j'ai fait, que de laisser les Turcs m'accuser auprès de lui.

Lorsqu'il arriva à Andrinople, et qu'il entra dans le Divan, où se trouvait le Sultan, ses yeux avaient l'ardeur de ceux d'un loup affamé

dans la forêt et ses regards brillaient, tels des éclairs.

Le souverain lui demande :

— Mon cher fils, Marko Kralievitch, qui t'a mis en une colère si violente ? Est-ce qu'il ne te reste plus d'argent ?

Et Marko, commençant son récit, dit au Sultan de quelle façon tout s'est déroulé.

En entendant ce discours, le Sultan partit d'un large éclat de rire.

— Bravo, Marko, mon cher fils, lui dit-il ; si tu n'avais pas agi de la sorte, je ne t'aurais plus appelé mon fils. Tout Turc peut devenir un Vizir. Mais de brave pareil à Marko, il n'en existe pas.

Ensuite, il tire de sa poche de soie mille ducats et les donne à Marko Kralievitch :

— Prends ceci, mon fils, et va boire du vin.

Marko prend les mille ducats et quitte le Divan impérial.

Mais ce n'était pas pour boire du vin que le Sultan lui avait donné les mille ducats. C'était pour qu'il s'en allât loin des yeux du souverain, car la colère de Marko lui inspirait un véritable effroi.

MARKO KRALIEVITCH

ET LE BEY KOSTADIN

Deux pobratimes chevauchaient ensemble : c'étaient le Bey Kostadin et Marko Kralievitch.

Le Bey dit à Marko :

— Frère, viens chez moi, le jour de Saint Dimitri, mon patron de famille. Et tu verras une belle fête et un magnifique régal, et une superbe réception et de merveilleux banquets.

Mais Marko Kralievitch lui répondit :

— Bey, ne te vante point de ta réception. Je suis déjà venu dans ta maison, à l'automne, le jour de Saint Dimitri, ton patron de famille, alors que je cherchais mon frère André. J'ai vu ta façon de traiter et j'ai été témoin de trois actes d'inhumanité.

— Marko Kralievitch, mon frère, reprit le Bey Kostadin, de quels actes d'inhumanité veux-tu parler?

— Frère, répliqua le Kralievitch, le premier que j'ai remarqué, c'est lorsqu'il arriva deux indigents, demandant pour aliments du pain blanc et pour boisson du vin vermeil, et que tu leur dis : « Hors d'ici, vil rebut, n'allez pas souiller mon vin devant ces seigneurs ! »

Bey, j'éprouvai de la compassion pour ces indigents : je les pris tous deux, je les emmenai au bazar, je leur fis manger du pain blanc et boire du vin vermeil. Je leur fis ensuite tailler des habits de bel écarlate et de verte soie, et je les renvoyai à ta maison, pendant que je me tenais à l'écart, examinant comment tu allais les recevoir, cette fois. Tu pris alors ces deux indigents, l'un par la main droite et l'autre par la main gauche, tu les conduisis dans la maison et tu les fis asseoir en leur disant : « Mangez et buvez, mes jeunes seigneurs ! »

Le second acte d'inhumanité, Bey, le voici. Il y avait là d'anciens gentilshommes qui avaient perdu leurs biens et étaient vêtus d'écarlate usé : tu les mis au bas bout de la table, tandis que tu plaçais au haut bout les nouveaux seigneurs qui se trouvaient là, et qui, ayant récemment acquis du bien, avaient des habits neufs : tu leur servis le

vin et la rakia, et tu les traitas avec distinction.

Le troisième acte d'inhumanité que j'ai remarqué, Bey, c'est qu'ayant et ton père et ta mère, aucun des deux n'était à table pour y boire la première coupe de vin.

MARKO KRALIEVITCH
ET LA FILLE DU ROI DES MAURES

La mère de Marko Kralievitch lui demandait :

— Comment, mon fils, fais-tu bâtir tant de pieux édifices ? As-tu commis envers Dieu de si grands péchés ou acquis sans peine de grands biens ?

— Ma vieille mère, lui répondit Marko de Prilep, un matin, me trouvant dans le pays des Maures, je me levai avant le soleil pour aller abreuver mon Charatz à la citerne. Quand j'y arrivai, il y avait douze Maures. Avant mon tour, je voulus abreuver Charatz, mais ils s'y opposèrent, et nous entrâmes en querelle. De ma masse, je frappai un noir Arabe, et les onze autres se jetèrent sur moi. J'en pris un autre, et il en restait dix qui me frappaient. Quand il n'en resta que six, harassé, je ne pus me défendre davantage, et ils me lièrent les mains et me conduisirent au roi des Maures. Il me fit jeter au fond d'un cachot et j'y languis pendant sept ans. Quand l'été ou l'hiver étaient venus, je l'apprenais, ou par

les balles de neige avec lesquelles jouaient les filles qui m'en lançaient, ou par les rameaux de basilic qu'elles se jetaient dans la belle saison.

La huitième année commencée, je me faisais à la prison, mais j'étais tourmenté par la fille du roi des Maures. Soir et matin, elle venait me crier par le soupirail : « Ne te laisse pas pourrir dans ta prison, Marko, mais engage-moi solennellement ta foi que tu me prendras pour femme et je te délivrerai. Je tirerai ton bon Charatz de la cave où il est enfermé et je prendrai des jaunes ducats, autant, pauvre Marko, que tu pourras en désirer. »

Me voyant dans une telle nécessité, ma mère, j'ôtai mon bonnet, je le mis sur mes genoux, et je jurai, m'adressant à lui : « Sur ma foi ! je ne t'abandonnerai pas ! Sur ma foi ! je ne te tromperai jamais, et le soleil manquant à la sienne, ne nous éclairait-il plus hiver comme été, je ne manquerai pas à ma foi. »

Ainsi la Mauresque crut que mon serment s'adressait à elle. Un soir, à la tombée de la nuit, elle m'ouvrit la porte du cachot, me fit sortir et m'amena l'ardent Charatz, accompagné d'un excellent coursier pour elle. Tous deux portaient des bissacs pleins de ducats. Elle me donna un sabre forgé, et, mon-

tés sur nos chevaux, nous eûmes vite traversé le pays des Maures.

Le matin, au soleil levant, je m'assis pour prendre un peu de repos, quand la Mauresque me saisit et m'entoura de ses bras noirs. Ah ! ma mère, lorsque je vis ce noir visage et ces dents blanches, j'en eus horreur.

Je tirai mon sabre et je frappai la fille du roi des Maures à la ceinture, et le sabre la traversa. Je remontai sur mon rapide Charatz pendant que la tête de la Mauresque parlait encore :

« Mon frère en Dieu, Marko Kralievitch, ne m'abandonne pas. »

Voilà comment, ma vieille mère, j'ai péché envers Dieu, et pourquoi, avec le grand bien que j'ai acquis, je fais élever tant de pieux édifices.

MARKO KRALIEVITCH LABOUREUR

Marko Kralievitch buvait du vin noir avec sa mère, la vieille Euphrosine.

Lorsqu'ils en eurent bu à satiété, sa mère lui dit :

— Marko, mon fils, laisse donc là pillages et razzias. Le mal ne peut amener du bien. Ta vieille mère est lasse de laver des habits ensanglantés. Prends des bœufs et une charrue; laboure la colline et le vallon, et ensuite sème, mon fils, du blanc froment, qui nous nourrira tous deux.

Marko obéit à l'ordre de sa mère. Il prend des bœufs et une charrue, mais, au lieu de labourer la colline et le vallon, c'est le grand chemin qu'il laboure.

Sur le grand chemin viennent à passer des janissaires turcs, conduisant trois charges d'or.

Et ils disent à Marko :

— Laisse donc, ne laboure pas les chemins.

— Laissez, vous autres, Turcs. Ne vous inquiétez pas de ce que je laboure.

— Cesse, Marko, de labourer les chemins.

— Allons, Turcs, qu'est-ce que cela peut vous faire, ce que je laboure ?

Et quand toutes ces paroles l'ennuyèrent, Marko laissa ses bœufs et sa charrue et tua les janissaires Turcs.

Il prit ensuite les trois charges d'or et les porta à sa vieille mère :

— Voilà, ma vieille mère, lui dit-il, voilà mon labour d'aujourd'hui.

MORT DE MARKO KRALIEVITCH

Marko Kralievitch partit, un dimanche, de bonne heure, et se trouva au pied du mont Ourvina, avant le lever du soleil.

Tandis qu'il gravissait la hauteur, son cheval Charatz, sous lui, commença à glisser, à glisser encore et ensuite à verser des larmes.

Marko en fut grandement troublé.

— Qu'est-ce cela, Charatz? dit-il. Qu'est-ce donc, mon bon cheval? Voilà bien cent cinquante années que nous vivons ensemble, et jamais encore tu n'avais bronché. Et voilà que tu commences, maintenant, et que tu verses des larmes! Dieu le sait, il n'arrivera rien de bon et ta tête ou la mienne, les deux peut-être, sont en danger.

Pendant qu'il discourait ainsi, la Vila l'appela du milieu de la montagne :

— Mon frère, lui dit-elle, Marko Kralievitch, sais-tu pourquoi ton cheval bronche? Charatz s'afflige sur son maître, car vous allez bientôt vous séparer.

Marko répondit à la Vila :

— Blanche Vila, puisse ton gosier devenir muet ! Comment pourrais-je me séparer de Charatz, alors que j'ai parcouru la terre avec lui, que je l'ai visitée de l'Est à l'Ouest, et que je n'y ai pas trouvé un meilleur coursier, ni aussi un héros qui puisse être mon égal. Tant que ma tête restera sur mes épaules, je ne pense point à quitter Charatz.

La blanche Vila répondit :

— Mon frère, personne ne l'enlèvera ton Charatz, et, pour toi, tu ne peux mourir, ni de la main d'un guerrier, ni sous les coups d'un sabre tranchant, d'une massue ou d'une lance de guerre, puisque tu ne crains sur terre aucun guerrier. Mais, Marko, tu dois mourir de la main de Dieu, l'antique tueur. Si tu ne me crois pas, quand tu seras arrivé au sommet de la montagne, regarde de droite à gauche. Tu verras aussitôt deux grands pins élancés, dépassant en hauteur toute la forêt, orgueilleuse de leur verte frondaison. Entre ces deux pins, coule une fontaine. Pousse Charatz de ce côté, mets pied à terre et attache-le à un des pins. Penche-toi ensuite sur la fontaine : dans le miroir de ses eaux, tu apercevras ton visage et tu verras quand tu dois mourir.

Marko écouta les paroles de la Vila. Quand il fut arrivé au sommet de la montagne, il tourna ses regards de droite à gauche et il aperçut aussitôt les deux grands pins élancés qui dépassaient en hauteur toute la forêt, orgueilleuse de leur verte frondaison. Il poussa son Charatz de ce côté, et, mettant pied à terre, l'attacha à un des pins. Il se pencha ensuite au-dessus de la fontaine et dans le miroir de ses eaux considéra son visage. Et quand il eut considéré son visage, il connut quand il devait mourir, et, versant des larmes, il se mit à dire :

« Monde menteur ! O ma belle fleur ! Tu étais beau, et moi je t'ai parcouru peu de temps, si peu de temps, à peine trois cents années ! Et le moment est venu où je vais me séparer du monde. »

Alors Marko tire son sabre du fourreau et, s'avancant vers son cheval, d'un seul coup il abat la tête de Charatz.

« Tu ne tomberas pas ainsi aux mains des Turcs, lui dit-il. Et pour eux tu ne feras pas la corvée et ne porteras pas l'eau dans les seaux. »

Et ayant ainsi tué noblement le noble Charatz, il l'enterra près de la fontaine, mieux qu'il n'avait enterré son frère André.

Il brisa ensuite en quatre son sabre tranchant de peur qu'il ne tombât aussi aux mains des Turcs et afin qu'aucun d'entre eux ne pût s'enorgueillir de porter ce qui serait resté de Marko, et qu'il ne pût être ainsi maudit par les Chrétiens. Le sabre brisé, il rompit en sept sa lance de guerre et jeta les morceaux dans les branches des pins. Puis, de sa droite, saisissant sa massue noueuse, il la précipita du haut de l'Ourvina dans la mer grise et profonde, en prononçant ces paroles :

« Quand cette massue sortira de la mer, tous les enfants seront nés! »

Quand il se fut ainsi séparé de ses armes, Marko tira de sa ceinture un papier sans écriture et il y traça ces lignes :

« Quiconque, passant par la montagne de l'Ourvina, arrivera à la fraîche fontaine, entre les pins, et y trouvera le hardi Marko, il saura que Marko est mort. Sur lui se trouvent trois mesures d'or, et quel or! tous jaunes ducats. Je lui en accorde une mesure, afin qu'il ensevelisse mon corps. Je donne une seconde mesure pour orner les églises et j'accorde la troisième aux manchots et aux aveugles, afin que manchots et aveugles aillent à travers le monde chanter et célébrer Marko. »

Ayant terminé sa lettre menue, il la plaça sur une branche de pin où on pouvait l'apercevoir du chemin, et ayant jeté l'encrier d'or dans la fontaine, il enleva son dolman vert, l'étendit sur l'herbe au-dessous d'un pin, et, se signant, il s'assit sur le dolman, rabattit le bonnet de martre sur ses yeux et se coucha pour ne plus se relever.

Marko resta mort au bord de la source pendant tous les jours d'une semaine. Ceux qui passaient par là voyaient bien Marko Kralievitch, mais, le croyant endormi, faisaient un long détour, de crainte de le réveiller.

Où est le bonheur est aussi le malheur, et où est le malheur, il y a aussi parfois du bonheur. Ce fut donc une bonne fortune qui amena l'igoumène Vaço, de la blanche église de Vilindar, sur la Sainte-Montagne, avec son diacre Isaïe.

Dès que l'igoumène aperçut Marko, il fit signe au diacre, de la main :

— Doucement, mon fils, car il faut craindre de le réveiller. Troublé dans son sommeil, Marko est enclin au mal, et il pourrait nous tuer tous les deux.

Cependant, en le regardant dormir, le moine aperçut au-dessus de lui la lettre, et, en la parcou-

rant il apprit que Marko était mort. Descendant alors de cheval, il toucha le hardi guerrier, mais depuis longtemps il ne vivait plus.

Les larmes coulent alors des yeux de l'igoumène Vaço, tant il regrette le héros. Il lui ôte sa ceinture avec les trois mesures d'or et se l'attache autour du corps. Puis, se demandant où il enterrera Marko, il prend cette résolution : il charge le corps sans vie sur son cheval et le porte sur le rivage de la mer. Avec lui, il s'assied dans une barque et, de là le conduit droit à la Montagne Sainte, et le transporte dans la blanche église de Vilindar. Il lit sur Marko les prières des morts et dépose le corps en terre, au milieu de la blanche église.

Là où le vieillard avait enseveli Marko Kralievitch, il ne lui éleva aucun monument, afin que sa tombe ne put être reconnue, et qu'il ne fût pas possible à ses ennemis d'y exercer leurs vengeances.

LE CYCLE
DES HAÏDOUKS

LA FEMME DU HAÏDOUK VOUKOÇAR

Le Haïdouk Voukoçar est surpris dans son sommeil par un Turc d'Oudbigna qui l'amène à sa maison et le laisse languir dans un cachot pendant trois ans. Après tant de temps, le Haïdouk, désespérant d'être rendu à la liberté, écrit à sa jeune femme en l'engageant à se remarier.

Mais, à une telle invitation, celle-ci éclate de rire.

Elle se fait couper les cheveux, se revêt de magnifiques habits d'homme et d'un superbe équipement de guerre, et se rend ainsi à Oudbigna, chez le Turc.

Elle se présente à lui, la menace à la bouche, comme un messager impérial chargé de le conduire, ainsi que son prisonnier, devant le Sultan.

Alil Boïtchitch, le Turc, est frappé d'une véritable terreur, reçoit et héberge le messager et remplit même à son égard les offices les plus serviles.

A l'aube suivante, dès que le soleil parut, la dame prit ses armes brillantes, et montant son

grand cheval, se rendit à la porte du cachot. Trouvant là le geôlier, elle lui fait sauter la tête, et, frappant la porte de sa masse : « Sors, lui dit-elle, homme du Sultan. Le Tzar m'a envoyé pour que je vous conduise devant lui, toi et Alil. »

Le Haïdouk était abattu par les tourments : résigné à perdre la tête, il sortit de sa froide prison. Elle le frappe de sa lourde masse, et à plusieurs reprises, pour ne pas éveiller les soupçons des Turcs. Ensuite, elle appelle Alil Boïtchich :

— Amène un cheval au Haïdouk, dit-elle, et trouves-en un pour toi aussi.

Le Turc rentre dans sa blanche maison et il en ramène un fort cheval. De l'autre main, il tient un sabre forgé et une bourse de cinq cents ducats.

— Voilà pour toi, messenger impérial, dit-il, mais ne me conduis pas devant le Sultan.

Alors, sans plus tarder, la jeune femme jette le Haïdouk sur le cheval et s'élançe à travers la campagne.

Lorsque, parvenus dans la vaste forêt, ils furent arrivés à un carrefour d'où partent deux chemins, l'un allant vers Stamboul et l'autre vers le littoral uni :

— Là! dit la belle jeune femme au Haïdouk, allons, regarde, connais-tu ces armes?

Lorsque le Haïdouk les eut considérées :

— Je les connais, dit-il, mais c'est en vain. Et toi, d'où te sont-elles venues ?

— C'est ta femme qui me les a apportées, et je l'ai prise pour ma fidèle épouse.

En entendant ces paroles, le Haïdouk Voukoçar fut pris de fièvre.

Mais la jeune femme lui dit alors :

— N'aie aucune crainte, mon cher Seigneur, je suis toujours ta fidèle épouse. Mais pardonne-moi les coups de masse. Ils étaient utiles, et, en même temps, j'ai ainsi vengé bien des coups de pied reçus de toi.

GROUÏTZA NOVAKOVITCH
ET LE PACHA DE ZAGORIÉ

Le pacha de Zagorié écrit une lettre menue et l'envoie vers la plaine de Grahovo, au Knèze Miloutine.

« Miloutine, Knèze de Grahovo, prépare-moi un logement splendide et fais mettre en état trente chambres pour mes trente braves. Procure-moi ensuite pour eux trente jeunes filles, dans les trente chambres. Pour moi, fais décorer la blanche tour et que j'y trouve ta chère fille, la belle Ikonia, pour y recevoir les caresses du pacha de Zagorié. »

De main en main, la lettre arrive à la plaine de Grahovo, au Knèze Miloutine. Il la lit et les larmes coulent de ses yeux.

Sa fille Ikonia, qui le voit, lui demande humblement :

— O mon père, Knèze Miloutine, d'où vient cette lettre, que le feu consume ! puisqu'en la lisant tu verses des pleurs, et quelle triste nouvelle t'apporte-t-elle donc ?

— Ma fille, belle Ikonia, répond le Knèze, la lettre vient du pacha maudit de la plaine de Zagorié. Il veut venir loger ici : il me demande trente chambres avec trente jeunes filles, pour ses trente braves. Quant à toi, il veut t'avoir dans la blanche tour, pour t'y donner ses caresses, moi vivant ! Et c'est pourquoi je gémis et verse des larmes.

Mais la belle Ikonia lui répondit aussitôt :

— O mon père, Knèze Miloutine, fais nettoyer les trente chambres et fais préparer un souper splendide. Tu n'as pas à t'inquiéter des jeunes filles : je me trouverai trente compagnes, et je serai moi-même dans la blanche tour.

Et, ayant ainsi instruit son père, Ikonia prit une écritoire et du papier et écrivit sur son genou à son pobratime Grouïtza Novakovitch cette lettre menue :

« Frère, aussitôt que ces fins caractères te parviendront, choisis dans ta bande trente jeunes compagnons, beaux comme des vierges, et viens avec eux vers la plaine de Grahovo, dans notre blanche maison. »

Et aussitôt elle fait porter, en toute hâte, cette lettre à Grouïtza Novakovitch.

Dès qu'il l'a reçue, le jeune Haïdouk fait un appel dans sa bande et rassemble trente jeunes compagnons, tous plus beaux que des vierges, et, prenant son fusil léger, il se met en marche vers la plaine de Grahovo, et au coucher du soleil, il arrive à la maison du Knèze Miloutine.

La belle Ikonia l'attendait. Elle ouvre les bras et le baise au visage. Elle baise la main à ses trente compagnons, les introduit dans la blanche tour, et, ouvrant de grands paniers, elle en tire des habits de fille, et en revêt les trentes Haïdouks, qu'elle conduit ensuite dans les trente chambres.

Le jeune Grouïtza leur dit auparavant :

« Frères, vous tous, mes compagnons, demeurez chacun dans votre chambre. Lorsque les gens du pacha viendront, vous leur baiserez le bord de l'habit, vous détacherez leurs armes brillantes et vous leur servirez le vin et l'eau-de-vie.

Mais écoutez bien mon fusil. Quand il retentira dans la blanche tour, c'est que j'aurai tué le pacha. Chacun de vous, alors, doit tuer son homme, et vous accourrez tous ensuite vers moi pour voir ce qu'il est advenu du pacha. »

La belle Ikonia, après les avoir emmenés et distribués dans les trente chambres, revient à la tour,

et, tirant ses plus beaux habits, elle en revêt le jeune Grouïtza. Elle lui passe d'abord une fine chemise brodée d'or, puis des pantalons aux jambes, et, aux épaules, trois tuniques, sur lesquelles il y a trois mesures d'or. Au cou, elle lui attache trois colliers, et, par-dessus, un rang de perles; aux jambes, elle lui met des guêtres et des babouches, guêtres chamarrées d'or, babouches d'argent massif, et, afin de compléter ce costume, elle lui couvre la tête d'une riche coiffure.

Puis, le considérant, elle lui dit :

— Tu es beau, mon frère, plus beau que moi, qui suis une fille!

Durant qu'ils parlaient de la sorte, on entendit résonner le pavé de marbre. C'était le pacha de Zagorié qui arrivait.

La belle Ikonja va s'enfermer dans la dépense, tandis que Grouïtza Novakovitch, l'adolescent, reste, ainsi costumé, dans la blanche tour, attendant le pacha.

Mais peu de temps est passé, et le voici qui monte. Et devant lui marche le Knèze Miloutine, portant une lanterne, et derrière lui marchent ses trente braves.

Grouïtza Novakovitch va à leur rencontre et baise

la main et l'habit du pacha. Celui-ci lui rend le baiser entre ses yeux noirs, et dit à Miloutine :

— Knèze, retire-toi, avec mes braves, et fais-leur servir à souper, comme il convient. Quant à moi, je ne veux rien manger.

Le Knèze Miloutine retourne alors sur ses pas, et ayant distribué les trente braves dans leurs chambres, il leur fait servir un souper convenable.

Mais il fallait voir le pacha ! Il commença à ôter ses riches habits pendant que Grouïtza plaçait les coussins. Puis, quand le pacha se fut mis à l'aise, il se laissa tomber sur la couche en disant à Grouïtza Novakovitch :

— Viens t'asseoir ici, belle Ikonia. Passe avec moi la nuit sur ce lit et tu seras la femme d'un pacha.

Grouïtza s'assit sur les deux coussins. Mais il fallait voir le pacha !

Il se mit aussitôt à lutiner Grouïtza, à lui passer la main sous les bras.

Mais le Haïdouk n'était pas fait à de tels jeux. Le voilà qui saute sur ses pieds légers, et qui saisit le pacha par sa barbe blanche, et commence à lui dire à voix basse :

— Arrête, débauché ! Arrête, pacha de Zagorié !

tu n'as pas devant toi la belle Ikonia, mais bien Grouïtza Novakovitch.

Et, tirant de sa ceinture un poignard, il en perce le pacha. Puis il court à la fenêtre de la tour, et tire deux coups de fusil, donnant ainsi le signal à ses compagnons.

A peine ont-ils entendu les coups de fusil, les Haïdouks saisissent leurs sabres tranchants, tuent les trente braves, leur enlèvent ce qu'ils ont de précieux et courent trouver leur jeune chef, Grouïtza Novakovitch, pour voir ce qu'il avait fait du pacha de Zagorié.

Or, il l'avait tué et il était assis, buvant du vin vermeil, que lui servait la belle Ikonia.

A leur arrivée, les Haïdouks enlevèrent leurs vêtements de fille et reprirent leurs habits, puis ils allèrent s'asseoir devant une table qu'on leur avait préparée et qui était parfaitement servie, et ils mangèrent un souper splendide.

Mais voici qu'arrive près d'eux le Knèze Miloutine, portant cinq cents ducats, qu'il remet à Grouïtza Novakovitch.

— Prends, mon fils, il y en a moitié pour toi et moitié pour tes compagnons, ô vous tous qui m'avez assisté dans l'extrémité où je me trouvais.

Après lui arrive la belle Ikonia, portant trente chemises dont elle fait présent aux trente jeunes Haïdouks. Et à Grouïtza Novakovitch, son frère, elle donne des habits dorés et une aigrette tout en or.

Elle les congédie ensuite et les renvoie vers son père d'affection, Starina Novak, pour lequel elle avait préparé un cadeau de cent ducats. Elle envoyait en outre à son oncle Radivoï le sabre de son père.

— Voici, frère, dit-elle, des cadeaux pour m'avoir assistée dans une telle calamité.

Elle échange ensuite avec Grouïtza, son pobratime, un baiser au visage.

Et Grouïtza part dans la direction du mont Romania, tandis que la vierge rentre dans la blanche tour.

THADÉE DE SÈGNE

Fragment.

L'aube n'avait pas blanchi encore, et l'étoile du matin n'avait même pas montré son visage, lorsque s'ouvrirent les portes de Sègne et qu'il en sortit une troupe de trente-quatre haïdouks, qui commencèrent à gravir la montagne.

Yovan de Kotar court vers le berger qui passe, et il ramène un bélier de neuf ans et un fort bouc de sept années. Et Thadée de Sègne les écorche vifs tous les deux et les lâche ensuite parmi les branches des sapins.

Au contact des branches, le bouc commence à crier, tandis que le bélier reste comme muet, sans pousser une seule plainte.

— O Thadée, chef de notre compagnie, dit alors Yovan de Kotar, pourquoi lâcher ainsi des animaux écorchés ?

Thadée de Sègne lui répond aussitôt :

— Voyez-vous, mes chers frères, quels horribles tourments endurent ces animaux ? Eh bien, appre-

nez qu'il nous faudra en souffrir peut-être de plus épouvantables, aux mains des Turcs, quand ils pourront s'emparer de nous et de nos braves. Celui qui peut les supporter doit le faire en silence, frères, pareillement à ce bélier écorché. Mais je pardonne au nom de Dieu à celui qui, comme ce bouc, ne croit pas pouvoir les souffrir : qu'il s'en retourne à Sègne, sur la frontière.

TRAHISON DE LA FEMME DE GROUÏTZA

Grouïtza Novakovitch a dressé sa tente dans la montagne, au-dessus d'Andrinople, et, sous la tente, il se met à boire du vin, que lui sert son petit Etienne, durant que Maxime brode devant la tente, brode la soie éclatante avec des fils d'or.

Puis Grouïtza Novakovitch dit à Maxime :

— Mon épouse fidèle, pour moi fais la garde devant la tente. Je vais me reposer un peu et dormir.

Il s'étend pour faire un somme, et Maxime reste à broder devant la tente.

Mais voici venir trois jeunes Turcs.

Et le petit Etienne de dire à Maxime :

— Ecoute, ma mère, voilà trois jeunes Turcs qui viennent, je vais éveiller mon père.

— Mon fils, reprend la jeune femme, ce ne sont point des Turcs, mais bien de jeunes marchands qui apportent à ton père une rançon.

Cependant, l'enfant n'obéit pas, et il va aller réveiller Grouïtza.

Maxime court après lui, le rattrape à l'entrée de la tente et le frappe au visage. Mais si faiblement qu'elle l'ait frappé, l'enfant se roule trois fois par terre. Trois dents saines lui sautent de la bouche et quatre autres sont ébranlées.

Les Turcs se sont approchés et saluent Maxime.

— Dieu t'assiste, jeune dame, disent-ils. De qui es-tu l'épouse? De quel héros? Quel est le brave qui t'a parée?

— Jeunes Turcs, je suis la femme de Grouïtza Novakovitch. Le brave qui m'a parée est Grouïtza.

Les trois jeunes Turcs de lui dire aussitôt.

— Livre-nous Grouïtza Novakovitch. Avec lui tu portes de la soie éclatante : avec nous, tu te promèneras dans la soie, et tu porteras de l'argent et de l'or. Et tu seras une petite dame turque, et, avec les autres, chaque vendredi, tu iras te divertir à la campagne.

Deux des Turcs descendaient de cheval, quand le troisième leur cria :

— Que faites-vous? Malheur à votre mère! Vous n'avez jamais vu Grouïtza et vous voulez vous battre avec lui! Pour moi, je connais Grouïtza Novakovitch : il n'avait que quinze ans lorsque je traversai cette montagne. Il était assis, comptant

des pièces d'argent, et je me mis à pousser des cris, pour voir si l'enfant ne s'effraierait pas, et, s'enfuyant dans la montagne, me laisserait son argent.

Mais il avait un cœur valeureux, un cœur libre et vaillant. Il rassembla les pièces, les remit dans ses poches et s'élança à ma poursuite dans la forêt, lui à pied, moi à cheval. Sans les rameaux flexibles d'un sapin qui le décoiffèrent, en vérité, il m'eût atteint. Mais pendant qu'il cherchait son bonnet et le remettait sur sa tête, j'eus le temps de prendre le large. Alors Grouïtza lança sa masse, comme on lancerait un bâton, pour me frapper sur mon cheval. Mais au lieu de m'atteindre, ce fut un sapin qu'il toucha et quoiqu'il l'eût faiblement touché, l'arbre fut déraciné et son branchage joncha le sol.

Les Turcs n'osèrent entrer sous la tente que lorsque Maxime eut lié les mains de Grouïtza et lui eut attaché autour du cou une chaîne composée de trente anneaux et pesant quarante okas. Alors les Turcs se précipitèrent sur lui. Grouïtza fit un bond, emportant sur lui les trois Turcs ainsi que Maxime, sa femme. Et il allait leur fausser compagnie.

Alors, il pensa au petit Etienne.

« Que Dieu tout-puissant ait pitié de moi, pensa-t-il. Les Turcs emmèneront mon enfant en esclavage, ils en feront un musulman. Que deviendra alors mon âme pécheresse? »

Et il se rendit, à cause de l'enfant.

Dès que les Turcs furent maîtres de Grouïtza, ils donnèrent à sa femme un cheval blanc et se dirigèrent vers Andrinople. Durant le chemin, le petit Etienne dit en gémissant :

— Mon beau papa, Grouïtza Novakovitch, les pieds d'Etienne sont faibles. Déjà je suis difficilement les chevaux, et les Turcs ne veulent pas me laisser dans la montagne. Avec leurs fouets, ils me frappent sur les yeux.

Grouïtza verse des larmes amères :

— Etienne, mon cher enfant, répond-il, que peut pour toi ton père? Ses mains sont liées. Va prier ta mère de te prendre sur son cheval blanc.

L'enfant commence à la supplier.

— Maxime, ma chère mère, prends-moi sur ton bon cheval. Les pieds d'Etienne ne sont pas forts et je ne puis plus marcher du pas des chevaux.

Mais l'infâme lui lance un coup de fouet.

— Va-t-en, vilaine engeance! Si j'avais voulu

te prendre sur mon cheval, je ne vous aurais pas livrés aux Turcs.

Quand ils furent aux portes d'Andrinople, les Turcs dressèrent deux tentes de soie, l'une pour Grouïtza et Etienne, et l'autre pour Maxime, la jeune femme.

Pendant que l'un des Turcs restait pour faire la garde, les deux autres s'en allèrent à la ville et se rendirent chez le Pacha.

— Seigneur Pacha d'Andrinople, lui dirent-ils, nous avons fait une belle capture, et cette capture c'est Grouïtza Novakovitch, avec son fils Etienne, et Maxime, sa femme. Celle-ci est une dame d'une beauté telle que nulle autre n'en approche. Elle a un visage digne d'être apprécié par un Tzar ou un Sultan.

Le Pacha fouille dans ses poches et leur donne cent ducats.

— Voici, mes enfants, cent ducats. Mangez et buvez jusqu'au matin. Demain, quand vous m'amèneriez vos captifs, je vous donnerai en récompense, à l'un un agalouk et à l'autre un spahilouk.

Les Turcs prirent les cent ducats, et s'en allèrent par la ville, cherchant de l'hydromel sucré. Mais ils ne purent en trouver que chez une tavernière du

nom de Mara, laquelle était la sœur adoptive de Grouïtza.

— Cousine Mara, lui dirent-ils, nous voulons de l'hydromel, car nous avons fait une belle capture, et cette capture c'est Grouïtza Novakovitch avec son petit Etienne et sa femme Maxime. Quelle beauté, celle de cette jeune dame ! Et autant elle est belle, autant elle est richement habillée.

A les entendre, Mara la tavernière verse des larmes, qu'elle dérobe aux regards des Turcs au moyen de sa manche.

« Malheur, se dit-elle, malheur à toi, Grouïtza, mon frère en Dieu ! Trois fois tu m'as secourue dans le malheur, trois fois tu m'as délivrée de la servitude, et te voilà toi-même tombé en esclavage. »

Elle donne aux Turcs de l'hydromel, mais y verse la moitié de benjelouk, leur préparant un lourd sommeil, pendant lequel Grouïtza pourrait peut-être se délier les mains.

Et les deux jeunes Turcs s'en allèrent, emportant l'hydromel sucré.

Arrivés à la tente, ils se mirent à boire. Maxime leur servait l'hydromel, et lorsqu'elle présentait la

coupe, chacun lui donnait un baiser et lui prenait le sein.

Tous trois s'enivrèrent et furent bientôt ivres comme la terre noire. Ils tombèrent dans un sommeil semblable à la mort.

Se levant alors, la jeune Maxime songea en elle-même ;

« Si je me couche avec deux seulement, je causerai du dépit au troisième. »

Et ayant bien réfléchi, elle croisa les bords de son vêtement de ses blanches mains, et elle s'étendit de façon à toucher la tête de chacun des trois Turcs.

Vers minuit, le petit Etienne se mit à pleurer.

— Hélas ! père, dit-il, j'ai bien faim.

— Etienne, mon cher enfant, lui répondit Grouïtza, que peut faire pour toi ton père ? Ses mains sont liées, mais va dans la tente de ta mère, dérobe-lui un couteau et reviens couper les cordes qui attachent mes mains. Alors, je te donnerai à manger.

L'enfant était de race de haïdouks et son cœur était valeureux. Il va dans l'autre tente, auprès de sa mère et il lui dérobe un couteau.

Mais le voici dans un grand embarras. Le cou-

teau est pesant, et bien faible est Etienne. A peine s'il peut le traîner jusqu'à son père, et de ses deux mains il a peine à le soulever.

Il appuie sur les cordes, mais le couteau, en les tranchant, pénètre dans la main droite de Grouïtza.

L'enfant gémit, pareil à un serpent venimeux.

— Ah! père, je t'ai coupé la main!

— Ne crains rien, Etienne, mon enfant, dit Grouïtza Novakovitch. Ce n'est pas de mes mains que coule le sang : c'est la corde qui saigne!

* * *

Dès que Grouïtza a les mains libres, il saute sur ses pieds légers, fait le signe de la croix sacrée et prononce les noms de saint Nicolas, de Pâques et du saint Evangile. Puis, il prend son sabre, pénètre dans la tente où se trouvent les Turcs, écarte leur couverture de soie, mais au lieu de leur trancher le cou, il les coupe par la ceinture, de trois en faisant six.

Puis il court à Andrinople, chez sa sœur Mara, la tavernière, en rapporte du vin et de la rakia, avec du pain blanc et de la viande grasse de bélier et s'assied sous la tente de soie.

Lorsqu'il a fini de manger avec Etienne, il se met à chanter d'une voix claire et haute.

Maxime s'éveille alors, et veut réveiller les trois Turcs.

— Levez-vous, dit-elle. Maudite soit votre mère ! Voici Grouïtza qui chante, tant lié qu'il puisse être.

Mais dès qu'elle a écarté la couverture de soie et vu les Turcs fendus en deux, elle demeure debout à réfléchir.

— Dieu clément, que vais-je faire et devenir ? se dit-elle. Malheureuse ! si je veux fuir, les chevaux même n'échappent pas à Grouïtza, et bien moins une femme.

Elle croise les bords de ses vêtements ainsi que ses blanches mains, et d'elle-même va trouver Grouïtza, relève la portière de la tente et baise la soie qui recouvrait la poitrine de son mari.

— Mon seigneur Grouïtza Novakovitch, implore-t-elle, les Turcs m'avaient jeté un sortilège....

Mais Grouïtza de répliquer :

— Maxime, créature perfide, vivants, les Turcs t'avaient ensorcelée et morts ils t'ont renvoyée vers moi.

Il lève alors la tente de soie, s'avance plus haut

dans la montagne jusqu'au lieu où il aurait campé, et dresse de nouveau la tente.

Ensuite il dit à Maxime :

— Créature perfide, que préfères-tu? Me servir de flambeau, ou baiser mon sabre?

— Seigneur, lui répond Maxime, je ne puis baiser ton sabre qui est plein de souillures. Mais je tiendrai le flambeau pour t'éclairer, dussé-je ne point dormir.

Grouïtza se lève alors et la saisit par les cheveux. Il la dépouille de ses habits de soie et de velours, et après lui avoir enlevé le mouchoir qui lui couvrait la tête et le collier qui sonne à son cou, ne lui laissant que la chemise, il l'enduit de cire et de goudron, de soufre et de poudre, puis l'enveloppant de coton délicat, verse sur elle de l'eau-de-vie très forte et l'enterre jusqu'à la ceinture. Ensuite il met le feu aux cheveux et s'assied en buvant du vin frais, tandis que sa femme l'éclaire d'une lumière sombre.

Lorsqu'elle fut brûlée jusqu'à ses yeux noirs, Maxime se prit à dire :

— Mon seigneur, Grouïtza Novakovitch, si tu ne regrettes pas ma chevelure blonde, qu'a si souvent caressée ta main, comment ne regrettes-tu pas

mes yeux noirs? Assez souvent aussi, tu les as baisés.

Et lorsqu'elle fut brûlée jusqu'à son blanc visage, elle dit encore :

— Grouïtza, mon Seigneur, si tu ne regrettes pas mes yeux noirs, comment n'as-tu pas le regret de mon blanc visage, car il n'a pas son pareil, et ton père, épris pour lui d'admiration, t'a fait riche.

Grouïtza lui répond aussitôt :

— Maxime, créature perfide! Il est vrai, et je ne le sais que trop bien, ton visage n'a point d'égal, et dans son admiration pour toi, mon père m'a doté richement. Mais j'aime mieux que ce visage soit la proie du feu que de te voir encore me livrer aux Turcs.

Lorsqu'elle fut brûlée jusqu'à ses seins blancs, le petit Etienne se mit à fondre en larmes :

— Beau papa, voilà les seins de ma mère brûlés, les seins qui m'ont nourri, père, et qui ont fait que je vis et je marche.

En voyant pleurer le petit Etienne, Grouïtza Novakovitch s'émut de pitié, et les larmes se mirent à couler de ses yeux. Il éteignit ce qui n'était pas encore calciné, et il l'inhuma soigneusement.

LE PETIT RADOÏTZA

Dieu de bonté, la grande merveille! Est-ce la foudre qui gronde? Est-ce la terre qui tremble? La mer vient-elle se briser sur les écueils? Ou les Vilas se battent-elles dans la montagne?

Non! ce n'est pas la foudre qui gronde, ce n'est pas la terre qui tremble, la mer ne vient pas se briser sur les écueils et les Vilas ne se battent pas dans la montagne.

Mais ce sont les canons qui grondent à Zadar, ou l'Aga Bekir-Aga se trouve en réjouissance de la prise du petit Radoïtza.

On le jette au fond d'un cachot, où se trouvent déjà vingt prisonniers, qui pleurent tous, sauf un seul, qui chante gaiement et dit à ses compagnons de captivité : « Ne vous lamentez pas, mes chers frères : Dieu nous enverra peut-être quelque brave qui nous délivrera. »

Mais lorsque Radoïtza entra dans le cachot, ce

fut une communion de sanglots et d'imprécations contre lui :

— Radoïtza, puisses-tu être livré aux supplices ! En toi nous avons mis notre espoir ! De toi nous attendions notre délivrance ! Et voici que tu es venu nous rejoindre ! Quel est le brave, maintenant, qui pourra nous tirer d'ici ?

Mais le petit Radoïtza leur répond :

— Ne craignez donc rien, mes chers frères. Mais demain, à l'aube, faites appeler l'aga Bekir et dites-lui que Radé est mort. Peut-être donnera-t-il l'ordre de m'enterrer.

A la venue du jour, dès que brilla le soleil, les vingt prisonniers s'écrièrent :

— Dieu puisse t'anéantir, aga Bekir-Aga, pour nous avoir amené Radoïtza ! Pourquoi ne pas l'avoir fait pendre hier ? Il est mort, cette nuit, au milieu de nous. Va-t-il nous faire mourir de puanteur ?

Les portes de la prison s'ouvrirent, et Radoïtza fut emporté.

Emportez-le, dit l'aga aux prisonniers, et enterrez-le.

Mais sa femme commença à dire :

Par Dieu ! Radoïtza n'est pas mort et feint seu-

lement de l'être. Allumez-lui du feu sur la poitrine, nous verrons bien s'il bougera, le brigand.

Mais Radoïtza avait un cœur héroïque de haïdouk ; il ne remua ni ne fit le moindre mouvement.

La femme de l'aga ne se tint pas pour battue :

— Radé n'est pas mort, affirma-t-elle ; il ne feint que de l'être. Prenez un serpent étalé au soleil, et mettez-le dans le sein de Radoïtza : Peut-être aura-t-il peur, et bougera-t-il, le brigand !

On prit un serpent que le soleil avait échauffé, et on le mit dans le sein de Radé. Mais le haïdouk avait un cœur héroïque : il ne bougea ni ne trembla. Il ignorait la peur.

La femme de l'aga revint à la charge :

Radé n'est point mort, et ne feint que de l'être, répéta-t-elle : prenez vingt clous et enfoncez-les lui sous les ongles. Peut-être qu'alors il remuera, le brigand.

On prit vingt clous et on les enfonça sous les ongles de Radoïtza. Mais là encore il montra la fermeté de son cœur. Il n'eut pas un mouvement, n'exhala pas un soupir.

Alors, pour la quatrième fois, la femme de l'aga dit encore :

— Non, Radé n'est point mort ! Que les filles forment un *Kolo*, et que l'on mette en tête la belle Haïkouna, peut-être sourira-t-il.

Alors, les filles, avec en tête la belle Haïkouna, organisèrent une ronde. Et Haïkouna conduisait la ronde autour de Radé, et en dansant elle sautait par-dessus lui. Et, par Dieu ! comme elle est charmante ! Elle est de toutes la plus grande et la plus belle, et c'est sa beauté qui anime le *Kolo*, et c'est sa taille qui le domine : on n'entend plus résonner que le collier suspendu à son cou et le frémissement de son pantalon de soie.

Sentant qu'elle est là, le petit Radoïtza risque un regard de son œil droit pendant que, de l'œil gauche, il sourit dans sa moustache.

La jeune Haïkouna l'a vu. Elle prend son mouchoir de soie et le jette prestement sur le visage de Radé, afin que ses compagnes ne puissent rien voir.

Ensuite, elle dit à son père :

— Mon pauvre père, ne souille point ton âme d'un crime : fais emporter le captif et fais l'enterrer.

La femme de l'aga intervient :

N'allez pas l'enterrer, le brigand ! Qu'on le jette

dans la mer profonde : sa belle chair de haïdouk servira de nourriture aux poissons.

L'aga prit le corps du petit Radoïtza et le jeta dans la mer.

Mais Radé savait nager à ravir. Il s'éloigna à grandes brassées et reprit terre sur un rivage éloigné en s'écriant :

— Allons, mes dents blanches et fines, retirez-moi ces clous de dessous ces ongles !

Et s'étant assis, il mit ses pieds en croix, il en retira les clous qu'il plaça ensuite dans son sein.

Cependant Radé ne voulait pas rester inactif. Dès que la nuit noire fut venue, il prit le chemin de la maison de Békir-Aga, et s'arrêta un instant devant la fenêtre.

En ce moment Bekir était à table et disait à sa femme :

— Ma douce, ma fidèle épouse, voilà neuf ans que Radé s'est fait haïdouk et neuf ans que je ne pouvais souper tranquille, par crainte du petit Radoïtza. Grâce à Dieu, j'ai pu m'en défaire : il n'est plus. Demain, dès que le jour luira, je ferai pendre ces vingt autres.

Or Radé voyait et entendait tout.

Il se précipite dans la salle, saisit par le cou l'aga

encore attablé, fait voler sa tête par-dessus ses épaules, puis saisissant la femme de l'aga, il tire de sa poitrine les clous et les enfonce sous les ongles de la Turque.

Mais il en avait à peine enfoncé la moitié, que la chienne expirait.

— C'est pour que tu n'ignores pas, lui criait-il, les tourments causés par les clous.

Il prend ensuite la jeune Haïkouna :

— Haïkouna, cœur de mon cœur, trouve-moi les clefs du cachot, afin que je délivre les vingt prisonniers.

Et Haïkouna ayant trouvé les clefs, les captifs furent mis en liberté.

Radé lui dit encore :

— Haïkouna, ma chère âme, trouve-moi les clefs de la dépense, afin que je cherche de quoi faire ma route. Mon voyage sera long et il faut bien que je puisse me désaltérer en chemin.

Elle ouvrit le coffre aux talaris :

— Mon cher cœur, dit Radé, que ferai-je de ces fers à cheval, puisque je n'ai point de chevaux à qui les mettre ?

Alors elle ouvrit le coffre aux ducats, et il partagea les richesses à la troupe.

Ensuite il prit la jeune Haïkouna, l'emmena dans la pays de Serbie et la conduisit dans une blanche maison.

Haïkouna devint Angelia et Radoïtza la prit pour sa fidèle épouse.

LE PARTAGE DES YAKCHITCH

Grondeuse, la lune demande à l'étoile du matin :

— Où t'en es-tu allée? Où as-tu paressé et passé ton temps, durant ces trois jours blancs?

L'étoile du matin s'excuse ainsi :

— Je m'en suis allée, j'ai passé mon temps au-dessus de la blanche ville de Belgrade, à considérer une grande merveille. Les deux frères Dimitri et Bogdan Yakchitch partageaient leur patrimoine.

Ils se mirent d'accord aimablement et divisèrent ainsi leur héritage : Dimitri prit la Valachie, la Valachie et la Moldavie, et aussi tout le Banat jusqu'au Danube. Bogdan prit la Sirmie, terre plate, la Sirmie et les plaines bordant la Save, et également la Serbie jusqu'à la ville d'Oujitza.

Dimitri s'adjudgea la partie inférieure de la cité blanche et la Tour de Neboïcha sur le Danube, et Bogdan l'autre partie, avec l'église de Roujitza, qui se trouve au centre.

Mais les deux frères Yakchitch se brouillèrent

pour peu de chose, pour si peu de chose que ce n'est vraiment rien : pour un cheval noir et un faucon. Dimitri réclamait le cheval par droit d'aïnesse et Bodgan voulait le cheval noir et le faucon gris. Et nul d'entre eux ne voulait céder.

Lorsque luit l'aube prochaine, Dimitri monte son grand cheval noir, prend son faucon gris et va chasser dans la montagne. Avant de partir il appelle sa femme Angelia.

— Angelia, ma fidèle épouse, lui dit-il, empoisonne-moi mon frère Bogdan. Et si tu ne veux pas m'obéir, ne m'attends pas dans notre blanche maison.

En entendant ces paroles, Angelia est dévorée de trouble et d'affliction. Elle pense longuement et se dit.

— Que va faire ce coucou gris ? Si j'empoisonne mon beau-frère Bogdan, je commets un grand crime devant Dieu, et ce crime sera ma honte et mon opprobre devant les hommes. Et si je n'obéis pas à mon mari, je ne dois plus l'attendre ici !

Après avoir tout bien pesé, elle prend une résolution : elle s'en va dans les celliers, y prend une coupe d'or massif, apportée de chez son père, et l'emplit de vin noir. Elle la porte à Bogdan, lui

baise la main et le pan de son habit, et s'inclinant devant lui jusqu'à terre :

— Accepte, mon cher beau-frère, accepte la coupe et le vin, et accorde-moi le cheval et le faucon.

Emu, Bogdan accorde cheval et faucon.

Quant à Dimitri, il chasse tout le jour dans la forêt, sans faire la moindre capture. Le hasard le conduit vers le soir, au bord d'un lac vert où se mirent les arbres du bois. Sur ce lac se trouve une sarcelle aux ailes dorées et Dimitri lance sur elle son faucon gris. Mais la sarcelle, sans perdre un instant, attaque le faucon gris, lui brisant l'aile droite.

Voyant cela, Dimitri Yakchitch se dépouille vite de ses beaux habits, se précipite dans le lac et, en retirant le faucon, lui demande :

— Comment te trouves-tu, mon faucon gris? Comment te trouves-tu sans ton aile?

Avec un sifflement, l'oiseau lui répond :

— Je me trouve, sans mon aile, comme un frère sans son frère.

Dimitri se rappelle alors que sa femme Angelia doit empoisonner Bogdan.

Il saute sur le dos de son cheval noir, et galope

en toute hâte vers Belgrade, de crainte de n'y plus trouver son frère vivant.

Arrivé au pont de Tchekmek, il pousse son cheval pour le franchir. Mais sur le pont les jambes manquent au coursier noir, ses deux jambes de devant sont rompues.

Devant ce désastre, Dimitri desselle son cheval noir, l'attache à sa masse noueuse, et gagne vite la blanche cité.

En arrivant, il appelle sa femme :

— Angelia, ma fidèle épouse oh ! dis-moi que tu n'as pas empoisonné mon frère.

Angélia lui répond :

— Je n'ai pas empoisonné ton frère, mais avec lui je t'ai réconcilié.

RADOÏTZA ET LA TZÉTIGNIENNE

Au bord de la Tzétigna, rivière calme et froide,
Trente Tzétigiens sont en train de boire,
Et c'est une Tzétignienne qui leur verse le vin,
A mesure qu'elle présente le verre à chacun d'eux
Celui-ci n'étend pas la main pour prendre le vin,
Mais pour toucher le sein de la jeune fille de Tzétigné.

Tant et si bien que celle-ci se prend à dire :

Dieu m'en soit témoin, pour vous, trente Tzétigiens,

Je puis bien être votre servante à tous,

Mais je ne puis être aussi votre épouse.

J'aurai, pour mari, pour seul mari, le brave

Qui s'élancera à la nage dans la rivière

Et la traversera dans toute sa largeur,

Couvert de ses habits et portant ses armes :

Celui-là seul m'aura pour sa fidèle épouse.

A ces mots tous baissèrent la tête,

Fixant leurs regards sur la terre.

Seul, le petit Radoïtza ne courba pas le front,
Mais s'élança sur ses pieds légers,
Saisit ses armes étincelantes,
Acheva de revêtir ses habits
Et s'élança courageusement dans la Tzétigna.
Le brave la traversa d'une rive à l'autre
Et nagea droit devant lui.
Comme il arrivait au bord opposé
Il enfonça un peu sous l'eau,
Non certes à cause de sa fatigue,
Mais pour mettre à l'épreuve la belle Tzétigna,
Et savoir si elle voulait être sa fidèle épouse.
Quand la jeune fille vit cela
Elle voulut s'élançer dans la rivière :
A cette vue, le petit Radoïtza
S'avança en nageant vers la rive,
Et sortant de l'eau il prit la belle fille,
Il la prit par sa blanche main
Et l'emmena dans sa blanche maison.

LE CYCLE
DES GUERRES DE L'INDÉPENDANCE

CHANTS HÉROIQUES
DIVERS

CHANTS MODERNES

LA CONSTRUCTION DE SCUTARI

Trois frères, les Merniavtchevitch, bâtissaient une ville. L'un était le Roi Voukachine, le second était le Despote Ougliecha, et le troisième était Goïko. La ville qu'ils bâtissaient était Scutari, sur la Boïana. Durant trois ans, ils y travaillèrent, avec trois cents ouvriers, sans pouvoir en poser les fondations et moins encore élever les murailles. La Vila venait, la nuit, renverser tout ce que les ouvriers avaient édifié durant le jour.

Au commencement de la quatrième année, la Vila cria du haut de la montagne :

« Roi Voukachine, ne te tourmente pas et ne consume pas tes richesses. Tu ne saurais poser des fondations et surtout bâtir des murailles à moins de trouver deux humains à noms semblables, à moins de trouver Stoïa et Stoïan, le frère et la sœur, et de les murer dans les fondations : celles-ci pourront ainsi se soutenir et il te sera donné de bâtir la ville. »

Dès que le roi Voukachine eut entendu ces paroles, il appela Decimir, son serviteur :

— Decimir, mon cher enfant, lui dit-il, jusqu'ici tu as été mon serviteur fidèle, et désormais tu seras mon enfant chéri. Attelle, mon fils, des chevaux à une voiture et emporte six charges d'or. Va ainsi jusqu'au bout du monde, chercher deux humains à noms semblables, Stoïan et Stoïa, le frère et la sœur, et enlève-les ou achète-les pour de l'or, et ramène-les à Scutari, sur la Boïana, afin que nous puissions les murer dans les fondations. Alors, elles tiendront et nous pourrons élever la forteresse.

Le roi Voukachine attendit trois ans le retour de Decimir, qui revint enfin, mais pour annoncer l'inutilité de ses recherches.

Alors, il appela Rad, l'architecte, et Rad appela les trois cents ouvriers.

Mais du bout de la montagne la Vila s'écrie :

« M'écouteras-tu, roi Voukachine? Ne te tourmente pas et ne consume pas tes richesses. Tu ne saurais poser des fondations, et moins encore bâtir la cité. Mais voici que vous êtes trois frères, trois Merniavtchevitch, et chacun de vous a une fidèle épouse. Celle qui viendra demain à la Boïana apporter le repas aux ouvriers, vous la murez dans

les fondations. Alors, elles se soutiendront et vous pourrez bâtir les murs de la ville. »

En entendant ces paroles, le roi Voukachine appelle ses deux frères et leur dit :

— Ecoutez, mes chers frères, voici ce que m'apprend la Vila de la montagne. Il est inutile de consumer nos richesses. La Vila ne nous laissera pas poser de fondations et surtout édifier la ville. Mais elle m'a dit que nous sommes trois frères et que chacun de nous a une fidèle épouse. Celle qui viendra demain à la Boïana apporter le repas aux ouvriers, nous devons la murer dans les fondations, qui se soutiendront ainsi, et nous pourrons alors bâtir la cité. Mais engageons à Dieu notre parole solennelle, mes frères, que nul de nous n'avertira sa femme, et que nous laisserons au hasard le soin de décider laquelle viendra à la Boïana.

Et, chacun engagea à Dieu sa parole de ne rien dire à son épouse.

Lorsque la nuit fut tombée, ils s'en retournèrent à leurs blanches maisons, soupèrent comme il sied à des seigneurs, et chacun alla se coucher avec sa femme. Mais la grande nouvelle! Le roi Voukachine viola sa parole et fut le premier à prévenir :

— Prends bien garde, ma fidèle épouse de ne pas venir demain à la Boïana et de ne pas apporter le repas des ouvriers. Tu y perdrais la vie et on te murerait dans les fondations de la forteresse.

Ougliecha fit la même confidence à sa femme, et seul le jeune Goïko ne trahit point sa foi et ne révéla pas le secret.

Le lendemain matin étant venu, les trois Mer-niavtchevitch, levés de bonne heure, se dirigèrent vers l'emplacement de la forteressé, près de la Boïana.

Vint l'heure du repas. Le tour de le porter était à la Reine. Mais elle alla trouver sa belle sœur, la femme d'Ougliecha.

— Ecoute, lui dit-elle, je suis prise d'un mal de tête violent dont je ne puis me remettre. Toi qui es en bonne santé, va porter le dîner aux ouvriers.

La femme d'Ougliecha lui répondit :

— Reine, ma belle-sœur, je suis moi-même prise d'un mal à la main et j'en souffre beaucoup. Adresse-toi à notre plus jeune belle-sœur.

— Ecoute, Reine, répondit la jeune femme de Goïko, je serais heureuse de t'obéir, mais mon petit enfant n'est pas encore baigné et mon linge n'est pas lavé.

— Va, ma belle-sœur, reprit la Reine, porter le dîner aux ouvriers. Je laverai ton linge et notre belle-sœur baignera l'enfant.

N'ayant plus rien à dire, la jeune femme s'en alla porter le dîner.

Dès qu'elle arriva au bord de la Boïana, Goïko Merniavtchevitch l'aperçut et son cœur se serra. Il eut pitié de sa chère petite épouse, il eut pitié de son enfant au berceau et né depuis un mois à peine.

Et les larmes coulèrent de son visage.

Le voyant pleurer, la svelte jeune femme s'avança vers lui d'un pas léger et lui dit de sa voix la plus douce :

— Qu'as-tu, mon bon seigneur, que je vois rouler des pleurs sur tes joues?

— Il y a un malheur, ma chère petite femme, dit Goïko. J'avais une pomme d'or qui vient de tomber dans la Boïana, et c'est ce qui m'afflige et fait que je ne puis me consoler.

La jeune femme ne comprend pas, mais elle dit à son seigneur Goïko :

— Prie Dieu de te donner la santé et tu fonderas une autre pomme, plus belle encore.

Mais la douleur du jeune héros devint plus

cruelle, et il détourna la tête pour ne plus voir sa femme.

Sur ces entrefaites, arrivèrent les deux Mer-niavtchevitch, les deux beaux-frères de la femme de Goïko. Ils la prirent par ses blanches mains et l'emmenèrent vers la forteresse pour l'y emmurer.

Ils firent venir Rad, l'architecte, qui appela à grands cris les trois cents ouvriers.

La svelte jeune femme souriait, croyant que c'était un jeu.

L'ayant poussée pour l'enfermer dans l'épaisse muraille, les ouvriers apportèrent pierres et bois et maçonnèrent jusqu'à la hauteur de son genou.

Et la svelte jeune femme souriait toujours, espérant encore que ce n'était qu'un jeu.

Les trois cents ouvriers apportèrent encore pierres et bois et maçonnèrent jusqu'à la hauteur de sa ceinture. Pierres et bois commençant alors à la serrer, elle comprit le malheur qui l'attendait. Avec un gémissement amer, pareil au sifflement du serpent, elle se mit à implorer ses *chers* beaux-frères.

— Si vous croyez en Dieu, ne me faites point, jeune comme je suis, enfermer dans ce mur.

Mais ses prières étaient vaines, car ses beaux-frères ne la regardaient même pas.

Surmontant alors la crainte et la honte, elle supplia son mari :

— Ne permets pas, mon bon seigneur, qu'ils me fassent périr, jeune comme je le suis. Mais va trouver ma vieille mère, elle est assez riche, et tu pourras acheter un homme ou une femme esclave que vous murerez dans ces fondations.

Ainsi priait-elle, mais en vain.

Voyant l'inutilité de ses supplications, elle s'adressa à Rad, l'architecte :

— Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse une ouverture devant ma poitrine, et par là tire mes blanches mamelles, afin que puisse s'y allaiter mon petit Yova.

Rad, qu'elle appelle frère en Dieu, accède à cette prière : il laisse une ouverture devant la poitrine et tire par là les blanches mamelles, afin que, lorsque viendra le petit Yova, il puisse s'y allaiter.

L'infortunée implore encore une fois Rad :

— Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse-moi une ouverture devant les yeux, afin que je puisse voir jusqu'à ma blanche maison, quand on m'apportera Yova et qu'on le remportera.

Rad accéda aussi à cette prière et lui laissa devant les yeux une ouverture, afin qu'elle pût

voir jusqu'à sa blanche maison, quand on lui apporterait le petit Yova et qu'on le ramènerait.

Et ainsi elle fut enfermée dans la muraille. Durant une semaine, elle allaita l'enfant, qu'on lui apportait dans son berceau. Ensuite sa voix s'éteignit. Mais l'enfant trouva toujours sa nourriture et elle l'allaita durant une année entière.

Comme il en fut alors, il en est encore aujourd'hui. Là coule toujours de la nourriture, qui, chose merveilleuse, est un remède pour la mère privée de lait.

DOÏTCHIN LE VOÏVODE

A Salonique, la blanche cité, le voïvode Doïtchin tombe malade. Et durant neuf longues années la maladie le terrasse.

Salonique ignore tout de Doïtchin. On croit qu'il n'est plus vivant.

Le bruit de ce trépas s'est répandu au loin, jusque dans le pays des Maures; il parvient au Maure Ouço, qui, sur le champ, selle son cheval noir et se dirige vers Salonique.

Arrivé devant la blanche cité, Ouço dresse sa tente au milieu d'une vaste plaine. Puis il demande qu'on fasse sortir des champions pour se mesurer avec lui et soutenir le combat en braves.

Mais Salonique n'a plus de braves à envoyer contre Ouço. Il y avait Doïtchin, mais il est devenu infirme. Il y avait aussi Douka, mais son bras est malade. Il reste Elie, adolescent naïf, qui n'a jamais ni livré, ni même vu de combat, et qui pourtant fut sorti si sa mère ne l'en eut empêché :

« Elie, garçon inexpérimenté, garde-toi d'y aller;

le Maure fourbe te trompera et te tuera, innocent!
Et ta mère sera privée de tout soutien et restera
seule. »

Le noir Maure Ouço voyant qu'il n'y avait plus à Salonique de champions pour le combattre, imposa une contribution à la ville : chaque maison devait lui envoyer un mouton, une fournée de pain blanc, une charge de vin noir, une coupe d'eau-de-vie, ainsi que vingt jaunes ducats, et une belle fille, vierge ou nouvelle mariée encore sous la garde du déver.

La blanche cité de Salonique dut tout entière acquitter le tribut, et le tour vint bientôt de la maison de Doïtchin. Or, l'infirmes n'avait avec lui que sa fidèle épouse et sa sœur bien-aimée, Ielitza. Les deux pauvres femmes rassemblèrent le montant du tribut, mais n'avaient personne pour le porter au noir Maure, qui n'aurait pas voulu le recevoir sans Ielitza, la belle vierge.

Toutes deux se désolaient dans leur misère.

Ielitza alla s'asseoir au chevet de Doïtchin, et ses larmes tombèrent sur le visage de son frère.

L'infirmes revint subitement à lui et se mit à dire :

— Ma maison, que le feu te brûle ! Voici l'eau

qui te traverse si promptement ! Et je ne pourrai même pas mourir en paix !

— O mon frère, Doïtchin l'infirmes, répondit la jeune Ielitza, ce n'est pas l'eau qui traverse ta maison, mais ce qui te mouille, ce sont les larmes de ta sœur Ielitza.

— Qu'y a-t-il donc, ma sœur, au nom de Dieu ? répliqua Doïtchin. De quoi manquez-vous ? De pain blanc ou de vin noir, d'or jaune ou de blanche toile ? N'as-tu plus rien pour broder ?

— O mon frère, brave Doïtchin, reprend Ielitza, le noir Maure Ouço est venu dresser sa tente dans la plaine de Salonique, et a demandé qu'on fit sortir des champions pour se mesurer avec lui et soutenir le combat en braves.

Mais Salonique n'a plus de braves à envoyer contre Ouço, qui, ce voyant, a imposé une contribution à la ville : chaque maison doit lui envoyer un mouton, une fournée de pain blanc, une charge de vin noir, une coupe d'eau-de-vie, ainsi que vingt jaunes ducats et une belle fille, vierge ou nouvelle mariée.

Et la blanche cité de Salonique a dû tout entière acquitter le tribut, et le tour de notre maison est arrivé. Nous avons rassemblé tous les objets,

mais personne ne veut se charger de les porter, car le Maure ne voudra pas les recevoir sans Ielitza ta sœur. Or, écoute-moi, o Doïtchin l'infirme, je ne peux être à Ouço, frère, toi vivant!

— O Salonique! s'écria alors Doïtchin, que le feu puisse te consumer, puisque tu n'as plus de braves qui s'en aillent combattre le noir Maure et me permettent de mourir en paix!

Ensuite il appela sa femme et lui dit :

— Angelia, mon épouse fidèle, mon alezan est-il encore vivant?

— Seigneur, infirme Doïtchin, ton alezan vit encore : je l'ai toujours nourri avec soin.

— Angelia, mon épouse fidèle, va chercher ce robuste coursier, et conduis-le chez mon pobratime, Pierre le maréchal, et demande-lui de le ferrer à crédit. J'irai combattre le noir Maure, ce combat dut-il être mon dernier combat!

Angelia obéit aussitôt. Elle prend le robuste coursier et le conduit chez Pierre le maréchal.

En la voyant venir, Pierre lui dit :

— Svelte Angelia, est-ce que mon pobratime est mort, pour que tu mènes vendre son cheval?

— Pierre, répondit Angelia, ton pobratime n'est pas mort; il est revenu un peu à la santé, et te

demande de lui ferrer son cheval à crédit, afin qu'il puisse aller combattre le noir Maure ; à son retour, il viendra te payer.

— Angelia, chère belle-sœur, je ne ferre point les chevaux à crédit, à moins que tu ne veuilles m'abandonner tes yeux noirs, pour que je les baise. J'attendrai ainsi que ton mari soit de retour et me paie mon travail.

Aussitôt, Angelia, que Pierre traite de méchante et de maudite, de s'enflammer comme un feu vivant, et de reprendre le cheval, non ferré, et de le ramener à Doïtchin.

— Angelia, mon épouse fidèle, lui demande son mari, mon pobratime a-t-il ferré mon alezan ?

— Seigneur, infirme Doïtchin, Dieu réduise à néant ton pobratime ! Il ne ferre point les chevaux à crédit, mais il demande mes yeux noirs à baiser, en attendant que tu reviennes et lui paies son travail. Mais pour moi, je ne puis être au forgeron, toi vivant, ô Doïtchin.

En entendant ces mots, le malade dit à Angelia :

— Selle-moi mon robuste cheval, et apporte-moi ma lance de guerre.

Puis, appelant Ielitza :

— Ielitza, ma chère sœur, apporte une pièce de

toile, afin que tu me serres les cuisses jusqu'aux côtes, de crainte que mes os se déplacent et glissent les uns sur les autres.

Les deux femmes lui obéissent sur le champ. Angelia serre le robuste cheval et apporte la lance de guerre.

Ielitza arrive avec la toile, et elles serrent l'infirmes Doïtchin des cuisses aux côtes. Ensuite elles lui ceignent son sabre, hissent le malade sur son destrier de combat et lui mettent en main sa lance de guerre.

Le bon alezan reconnaît son maître et caracole vigoureusement. Doïtchin le pousse par la *tcharchia*. Ses bonds sont si prodigieux qu'il fait sauter les pierres du pavé et que les marchands de Salonique s'écrient :

— Gloire à Dieu, au Dieu unique! Depuis la mort de Doïtchin, jamais guerrier plus vaillant n'a traversé Salonique, la blanche cité, ni monté un meilleur coursier.

Doïtchin débouche dans la plaine vaste, du côté de la tente du noir Maure.

En l'apercevant Ouço eut peur, et sauta sur ses pieds, en lui disant :

— Doïtchin, que Dieu anéantisse! es-tu donc

encore vivant? Viens, compagnon, boire du vin avec moi. Laissons noises et disputes. Je t'abandonne le tribut de Salonique.

Mais Doïtchin l'infirmes lui répond :

— Avance, Maure noir, avance, débauché! Viens te battre à la façon des braves.

Soutenir le combat est un peu plus malaisé que de boire du vin vermeil et de caresser les belles filles de Salonique.

— Mon frère en Dieu, voïvode Doïtchin, reprend Ouço, laisse donc là noises et disputes; descends de cheval et buvons ensemble. A toi le tribut et les filles de Salonique. Et par le vrai Dieu! je t'assure que jamais je ne reviendrai ici.

L'infirmes Doïtchin, voyant que le Maure n'osait sortir, poussa son alezan contre la tente et la renversa d'un coup de lance.

Alors il fallait voir la merveille! Sous la tente se trouvaient trente jeunes filles et au milieu d'elles le noir Maure.

Voyant que Doïtchin ne le lâcherait pas, Ouço bondit sur le dos de son cheval, sa lance de guerre à la main. Et les deux combattants, pressant leurs coursiers, s'élançèrent dans la plaine vaste.

— A toi de frapper, débauché! s'écrie Doïtchin,

frappe le premier : ainsi tu n'auras pas à te plaindre.

Le noir Maure lance son javelot. Mais, fait à la guerre, l'alezan s'incline jusque sur l'herbe verte : le javelot passe par-dessus cheval et cavalier, et rencontrant la terre noire, s'y enfonce à moitié, l'autre moitié tombant brisée.

Alors le Maure tourne le dos et s'enfuit tout droit vers Salonique la blanche, poursuivi par l'infirmes Doïtchin. Il touchait la porte de la cité, quand l'infirmes l'atteint, le transperce de sa lance de guerre, le cloue contre le bois, et lui ayant tranché la tête d'un coup de sabre, la met sur la pointe de son sabre en arrache les yeux et les ayant placés dans son mouchoir fin, jette le reste dans l'herbe.

Ensuite il entre dans Salonique, et, arrivé devant la maison de son pobratime, Pierre le maréchal, il l'appelle :

— Pierre, mon pobratime, viens que je te paie ton travail pour m'avoir ferré mon alezan, pour l'avoir ferré à crédit.

— Mon pobratime, infirmes Doïtchin, répond le maréchal, je n'ai pas ferré ton cheval. J'ai simplement un peu plaisanté et Angelia, la méchante et

la maudite, s'est enflammée comme un feu vivant et a ramené le cheval sans attendre qu'il fut ferré.

— Viens ici, insista Doïtchin, que je te paie ton travail.

Et comme Pierre sortait de sa boutique, l'infirmé, brandissant son sabre, tranche la tête au forgeron, la pique sur la pointe de son sabre, en arrache les yeux, les met dans le mouchoir et jette la tête sur les pavés.

— Il s'en va droit vers sa blanche maison, descend de son alezan devant la porte, et après s'être assis sur la molle couche, il tire du mouchoir les yeux du noir Maure et les jette à Ielitza.

— Tiens, ma chère sœur, voici les yeux du noir Maure : ainsi tu sauras que tu n'as pas à les baiser, ma sœur, moi vivant.

Prenant ensuite les yeux de Pierre le maréchal, il les donne à Angelia :

— Voici, ma chère femme, les yeux du forgeron : tu sauras aussi que tu n'auras point à les baiser, ma femme, moi vivant.

Et ayant ainsi parlé, le voïvode Doïtchin rendit l'âme.

CADEAUX MOSCOVITES

ET PRÉSENTS TURCS

Des lettres traversent le pays, les campagnes et les cités, et parviennent au Divan, entre les mains du sultan des Turcs, Mouy-Ezid.

Les lettres venaient de Moscou, la lointaine, et des présents magnifiques y étaient joints : pour le sultan lui-même, une table d'or, et sur la table une mosquée d'or, et, tout autour, un serpent enroulé, portant sur la tête une escarboucle, à la lumière de laquelle on pouvait éclairer sa marche durant la nuit sombre, comme si l'on était en plein jour, alors que luit le soleil. Pour Ibrahim, le fils du sultan, il y avait deux sabres tranchants avec des cordons dorés et ornés de pierreries. Et pour la plus âgée des sultanes, il y avait, surmonté d'un faucon gris, un magnifique berceau d'or.

Mouy-Ezid, lorsque ces présents lui arrivèrent, ressentit du trouble et de l'inquiétude, car il n'avait rien à offrir en retour. Il avait beau y songer, il ne trouvait rien. Et à tous ses visiteurs il vantait les

présents qu'il avait reçus du grand Tzar de Moscou, espérant qu'on lui donnerait quelque conseil sur ce qu'il y aurait à envoyer au pays des Moscovites.

Le pacha Sokolovitch vient lui rendre visite et il lui vante les présents. Après lui arrivent un hodja et un kadi, qui le saluent humblement et lui baisent la main et les genoux. Le sultan s'adresse alors à eux :

— Hodja et Kadi, mes serviteurs, leur demande-t-il, ne pourriez-vous me conseiller sur ce qu'il conviendrait d'envoyer au pays des Moscovites, au nom de mon Empire et en remerciement de ces présents?

Mais, modestement, ils firent cette réponse :

— Sultan souverain, cher Seigneur, nous ne sommes point capables de te conseiller et ne pouvons te donner d'avis. Mais appelle le vieux patriarche, et il saura t'instruire de ce qu'il convient d'envoyer.

Le sultan, dès qu'il eut entendu ces paroles, envoya en hâte un kavas pour mander le vieux patriarche. Et, dès son arrivée, le sultan lui vanta les présents reçus et lui dit :

— Vieux patriarche, mon serviteur, ne pourrais-

tu m'enseigner ce qu'il faut envoyer au pays des Moscovites ?

— Sultan impérial, soleil resplendissant, répondit le patriarche, je ne suis pas capable de t'enseigner, car n'est-ce pas Dieu lui-même qui t'a instruit ? Tu as dans ton Empire, ô sultan, des présents qui seraient fort agréables aux Moscovites, et qui ne te sont d'aucun usage. Envoie-leur la crosse de Sava Nemanitch, la couronne d'or du tzar Constantin, les habits de saint Jean et l'étendard porte-croix du Knèze des Serbes, Lazare. Pour toi, Seigneur, ce sont des choses inutiles. Pour eux, elles seront les bienvenues.

Ayant entendu ces paroles, le sultan fit préparer les présents et les remit aux cavaliers moscovites. Et en accompagnant ceux-ci, le vieux patriarche leur donne ces instructions :

— Dieu vous accompagne, cavaliers moscovites. Ne suivez pas le grand chemin, mais prenez par la forêt, à travers les montagnes, car vous serez bientôt poursuivis par une force nombreuse et l'on voudra vous enlever ces reliques chrétiennes. J'ai sacrifié ma tête et j'estime que mon corps a déjà succombé. Mais si Dieu le permet, il n'en sera pas ainsi de mon âme.

Et il se sépara d'eux.

Après avoir remis les présents, le sultan s'en vantait à chacun, et le pacha Sokolovitch étant revenu, le sultan lui dit :

— Sais-tu, pacha Sokolovitch, mon fidèle serviteur, ce que j'ai envoyé au pays des Moscovites? J'ai envoyé la crosse de Sava Nemanitch, la couronne du tzar Constantin, l'étendard porte-croix de Lazare, Knèze des Serbes, et les habits de saint Jean. Tout cela m'était inutile et sera le bienvenu là-bas.

Le pacha Sokolovitch lui demanda aussitôt :

— Sultan impérial, soleil resplendissant, qui t'a donné ce conseil?

Le sultan Mouy-Ezid lui répondit ouvertement, en toute franchise :

— C'est le vieux patriarche qui m'a donné ce conseil.

Le pacha Sokolovitch reprit d'une voix calme :

— Sultan impérial, soleil resplendissant, puisque tu envoyais ces reliques chrétiennes, pourquoi ne pas y joindre les clefs de Stamboul? C'est dans la honte que tu les enverras, plus tard.

Le sultan comprit le pacha et lui dit :

— Va, pacha, mon fidèle serviteur, assemble

des janissaires turcs et poursuis les cavaliers moscovites. Mets-les à mort et enlève-leur les reliques chrétiennes.

Le pacha se hâte d'obéir. Il rassemble des janissaires turcs et s'élance par les grands chemins à la poursuite des cavaliers moscovites. Mais jamais ils ne les rejoignirent, et ils durent s'en retourner à Stamboul.

LE DÉPART DE KARAGEORGE

A la cime du Roudnik, au-dessus de l'Iacénitza, le mince ruisseau, la Vila appelle à grands cris George Petrovitch, dans la plaine de Topola.

— George Petrovitch, insensé, où es-tu donc en ce jour? Puisses-tu ne te trouver nulle part! Si tu bois du vin noir à la *mehana*, puisse ce vin s'écouler sur toi en rouges blessures! Si tu as couché dans ton lit, auprès de ta femme, puisse ta femme rester veuve! Fusses-tu aveugle, tu ne pourrais pas t'empêcher de voir que les Turcs ont envahi ton pays.

Et George Petrovitch répond à la blanche Vila :

— Tais-toi, Vila! Que la peste puisse t'étouffer! Tant que j'aurai Velko sur le Timok, tant que j'aurai Miloch à Ravagne, tant que Lazare Moutap occupera le redoutable retranchement de Déligrad, je ne crains ni tzar, ni vizir.

La Vila reprend alors :

— George, fuis! Malheur à ta mère! Velko vient

de succomber sur le Timok. Miloch vient d'être battu à Ravagne. Et quant à Lazare Moutap, les Turcs viennent de l'enfermer dans le fort retranchement de Deligrad et ils se sont avancés ensuite vers la Morava. Ils ont traversé la rivière à son embouchure et ils arrivent déjà à Godomine.

« George, ils couvrent toute la plaine de Godomine, cheval contre cheval, guerrier contre guerrier. Leurs étendards sont nombreux comme les nuages, leurs tentes sont comme un immense troupeau de blanches brebis, et leurs lances de guerre forment une noire forêt.

« George, n'espère en personne, car personne ne peut te porter secours. Mais charge mulets et chevaux, les mulets de tes immenses richesses, les chevaux de drap non taillé, et retire-toi vite, George, dans la Sirmie, terre plate. »

Quand George Petrovitch eut entendu ces paroles, les pleurs coulèrent de son blanc visage. Il frappa de la main son genou : le drap neuf éclata au genou et les bagues d'or à ses doigts.

Il s'écria :

« Malheur à moi, Dieu clément ! Moi que les Turcs ont pris vivant, alors que j'avais tant de voïvodes ! »

Il charge ensuite chevaux et mulets et passe dans la Sirmie, terre plate.

Après avoir traversé l'eau, il se tourna du côté de son pays.

« Dieu te conserve, terre de la Choumadia ! Si Dieu et la fortune des braves le permettent, un an ne s'écoulera pas sans que je te visite de nouveau, ô ma patrie ! »

Ensuite George Petrovitch pénétra en Sirmie.

Alors les Turcs s'emparèrent du pays et y commirent les pires violences. Ils firent captives les sveltes Choumadiennes et mirent à mort les jeunes Choumadiens. S'il eût été donné à quelqu'un de se trouver là, et d'entendre les gémissements douloureux, et les hurlements des loups à travers la montagne, et les chants des Turcs par tous les villages !

Il en fut ainsi durant une année, et de même s'écoula ainsi la moitié de l'année suivante.

Alors la Vila des bords de la Save poussa de nouveaux cris et appella encore George Petrovitch.

— Où es-tu, George Petrovitch ? Ah ! puisses-tu ne te trouver nulle part ! As-tu oublié que, l'an dernier, tu as fait vœu de revoir la Choumadia et ta blanche maison de Topola ? Si tu pouvais con-

templer ce qu'est devenue ta maison ! Pillée, consumée par le feu ! Et aussi comme elle, ton église est ruinée, et tes vignes sont laissées incultes, tes chemins défoncés et tes fondations pieuses abattues !

— Vila de la Save, ma sœur en Dieu, répond George Petrovitch, salue pour moi ma Choumadia et mon parrain le Knèze Miloch ; qu'il poursuive les Turcs à travers les villages. Je lui enverrai assez de poudre et de plomb et de pierres tranchantes de Silistrie.

Pour moi, je m'en vais vers le Tzar des Moscovites, afin de le servir durant une année, et peut-être me renverra-t-il là-bas, pour que je visite la terre de la Choumadia et ma blanche maison de Topola !

ETIENNE L'AVEUGLE

Fragment.

C'était au temps où Simonide, fille de l'Empereur de Byzance, régnait sur la Serbie et sur le Tzar des Serbes Etienne VI.

Ce cœur de guerrier était prisonnier des charmes de la belle byzantine, et la passion avait amolli le rude souverain. Sa volonté gisait toute dans les bras séducteurs, et c'est dans les beaux yeux de velours, aux longs sourcils, qu'il cherchait toutes ses pensées.

Un fils lui naquit de Simonide. Et la mère se mit à haïr Etienne, le fils aîné issu d'une autre union et l'héritier présomptif du trône.

Elle accusa le jeune homme d'avoir fomenté un complot contre son père, et le Tzar laissa condamner son fils à avoir les yeux aveuglés par une lame de sabre rougie au feu.

Et l'aveugle fut conduit dans un monastère, où il demeura sept ans, au fond d'une cellule de moine.

Cependant, l'Empire de Serbie fut en grand péril. Le Tzar des Bulgares, Michel, l'envahit. Et les Serbes ne trouvaient pas de chef pour organiser la résistance et la victoire.

Ceux qui avaient gardé le souvenir du captif regrettaient le capitaine résolu et avisé qu'il eut été, maintenant cénobite inutile.

Etienne, un jour, dans sa cellule, entendit une voix qui lui disait :

« C'est l'heure. Prépare-toi à partir. »

Il tressaillit au son de cette voix grave et douce à la fois. Une main prit la sienne. Il comprit que les lourdes portes s'ouvraient, qu'il était libre, que des écuyers le revêtaient d'une armure pesante et l'aidaient à monter un cheval agile, qui se mit à franchir les espaces.

Il lui semblait entendre un autre cavalier galoper à son côté. Et il ne se sentait pas troublé par son aventure merveilleuse. Une âme nouvelle et une force inconnue l'habitaient, et il se savait inondé de clarté.

Soudain, son oreille perçut les clameurs d'une armée, le son des trompettes, les plaintes des blessés.

Et il lui sembla que son cheval, les naseaux en

flamme, gravissait une haute colline, et que des acclamations s'élevaient.

Un miracle venait de donner aux Serbes un chef.

La nuit se dissipait, et cependant il restait aveugle. Pourtant, il apercevait un guerrier, son compagnon de route, vêtu de pourpre et ceint du diadème, l'épée haute, près de lui :

C'était un auguste vieillard. Il se souvenait d'avoir contemplé ses traits, qui étaient ceux d'une statue, sur une tombe royale de Prichtina. Ses lèvres nommaient l'ancêtre vénéré, Nemanja, le premier roi des Serbes. Son fantôme apparaissait aujourd'hui à Etienne pour le guider et faire de lui le sauveur de la patrie. Cette ombre du grand vainqueur cherchait les points faibles de l'armée bulgare, et son descendant n'avait qu'à imiter ses gestes pour diriger le combat. Sur les pas de cette statue équestre, Etienne guidait ses soldats, et se frayait avec eux, au sein des hordes ennemies, un sillon sanglant et glorieux. Et tous sentaient qu'un invisible protecteur les faisait voler à de sublimes assauts.

Les ennemis furent anéantis et la Serbie sauvée par Etienne l'Aveugle.

Mais durant que la foule le bénissait, le vainqueur tâtonnait, et, dévêtu de son armure, il buta contre un siège de sa tente. L'ombre de Nemanja était retournée au ciel. Et le prodige se précisait : le héros qui venait de triompher de l'envahisseur n'était plus que le martyr aux paupières brûlées.

Dans le danger du pays, il eut les yeux de l'âme, dit-on encore dans la Choumadia.

Les Serbes chassèrent Simonide et son fils.

Et régna alors Etienne l'Aveugle, qui avait été, au jour du danger, Etienne le Voyant.

LA VILA RAVIJOJLA

Sur le rocher Sara, depuis cinq cents années
Drapée dans de longs voiles de deuil
La vila Ravijojla pleurait.

Depuis la mort de son cher pobratime,
Depuis la mort du héros Marko,
Elle ne cessait de verser des larmes,
Et un cercle d'angoisse ceignait sa poitrine.
Durant cinq cents années bien comptées,
Elle est constamment restée ainsi,
La pensée repliée sur la pensée.

Mais voici que, pareil au bruit de la mer,
Un long murmure a couru dans les roches,
Et une voix s'est élevée, clamant :

Regardez, regardez, o Vilas, mes sœurs !
Regardez les Serbes vaillants !
Quels admirables fusils, quels canons,
Quels chevaux de fer, quels guerriers !
Ils gagnent bataille après bataille

Les cadavres turcs ont comblé les tranchées
Et les Turcs vivants ont fui sans tourner la tête.
Regardez, ô Vilas, mes sœurs !
Contemplez les Serbes valeureux !
La Vila Ravijojla a levé la tête.
Les vallons étaient pleins d'une grande foule armée.
Et cette foule en armes chantait.

Grâces soient rendues à Dieu, seul vrai Dieu !
Nous portons la paix et la liberté
Dans les plis de notre glorieux drapeau.
Aux exilés nous rendons une patrie
Et nous saurons réchauffer
Les cœurs refroidis des esclaves.
Nous reprendrons tous les monastères,
Les monastères de nos anciens patriarches,
Et les villes où nos pères furent heureux.
Nous boirons les eaux de la Bistritcha.
Un soir nous nous trouverons devant Prizrend
Prizrend, où fut jadis le trône de nos rois.
Et après avoir prié Dieu, au grand matin
Nous monterons sur les murs de Prizrend.
Que partout les canons tonnent !
Tout ce que le Serbe veut, il l'obtient,
Car le Serbe est un héros depuis des siècles.

Les poètes chanteront nos victoires,
Ils les chanteront le long des chemins.
Ils ont chanté nos héroïques défaites du passé,
Ils chanteront nos victoires héroïques prochaines.
Nos exploits seront contés, et contés encore,
Sous les tilleuls comme au coin du feu,
Tant et tant, que les chiens eux-mêmes
Les chiens les apprendront par cœur.
Aussi longtemps que vivra la Serbie
Notre gloire immortelle vivra,
Et aussi longtemps que le soleil et la lune!

En entendant toutes ces choses
La Vila Ravijojla s'est dressée.
Elle a rejeté ses longs voiles de deuil,
Et sa bouche a ri d'un rire éclatant.

— La joie vient de réveiller mon cœur.
Il est brisé, le cercle d'angoisse,
Le cercle triste qui ceignait ma poitrine.

LA REVANCHE DE KOSSOVO

La bataille sanglante s'est déroulée
Et nous avons été vainqueurs :
C'est la revanche de Kossovo.

.
Lorsque les janissaires écumants
Se précipitaient à travers les plaines,
C'était pour le Raya, pour le malheureux Raya
Pour le pauvre Raya, pour le triste Raya,
Comme la grêle sur les récoltes mûres.
La maison était brûlée,
Les enfants étaient massacrés
Et les filles étaient violées.

Mais le Raya ne versait pas de pleurs.
Il grinçait des dents, et pensait :
L'ennemi aura aussi son heure!

La terre serbe se hérissé de tombes.
Ils ont bâti des palais sur nos crânes,
Des palais encore et des palais toujours.

Les têtes des héros pourrissent sur les piques.
Les reliques de Saint Sava ont été brûlées.
Et les cendres jetées au vent.
Les croix d'or ont été changées
En anneaux pour les doigts des filles.
Des glorieux monastères d'autrefois
Les murs sont à présent en ruines,
Et les chevaux des Turcs abhorrés,
Les chevaux boivent dans les calices.

Le pauvre Raya ne pleure pas.
Il grince des dents. Puis il dit :
Le temps est venu, voici l'heure de l'ennemi !

Le temps a passé et l'heure a sonné.
Le soleil s'est levé et puis s'est couché :
Alors l'ange de la justice a déployé ses ailes
Et l'ange de la consolation a pris son vol.

Là où le pauvre Raya était esclave,
Là où la terre était un vaste cimetière,
Là où on n'entendait que des sanglots
Des sanglots avec des bruits de chaînes,
Où depuis cinq cents ans nul n'avait chanté
Où le crépuscule était rouge de sang,
Où l'aurore apparaissait sanglante,

Aujourd'hui le bonheur fleurit.
Et le Raya, le pauvre Raya
Voit luire la paix avec étonnement.
C'est que les temps sont venus,
Et l'heure de l'ennemi a sonné.

.

Voici la revanche de Kossovo.
Comme ils dormiront bien, maintenant,
Comme ils dormiront d'un bon sommeil,
Les braves couchés sous la plaine!

Voici que les gouslars ont repris leurs chansons
Et que se relèvent les autels d'autrefois.
La gloire serbe rayonne sur le monde.

Où donc es-tu, où donc es-tu, Marko?
Du haut du ciel, vois-tu tout cela?
Lève ton verre, ton verre de héros,
Ton grand verre, ton verre de héros,
Ton grand verre où Charatz buvait le vin noir.
Regarde, Marko, tous les Serbes
Tous les fils de la Serbie sont heureux.

La bataille sanglante s'est déroulée
Et nous avons été victorieux :
C'est la revanche de Kossovo.

LA BATAILLE DE TCHOKECHINA

... Dieu de clémence! Quelle bravoure remplissait le cœur de ces deux frères, les jeunes Neditch!

Les Serbes venaient d'engager la bataille contre les Turcs. Contre sept mille ils étaient trois cents. Contre cinquante Turcs se battaient seulement deux Serbes.

Le combat fut long. Sans relâche, il dura sept heures pleines. Alors les Turcs se décidèrent à reculer et à transporter leurs blessés vers Iagna.

Tout à coup, un renfort leur arrive; mais au secours des Neditch, personne n'est venu.

Ce ne fut qu'après ces sept heures de lutte que les Neditch furent blessés. Aux deux frères, des balles turques avaient fracassé les jambes au-dessous des genoux.

Ils s'assoient alors l'un près de l'autre et se mettent à pousser des cris. On pourrait croire qu'ils boivent du vin, mais ils crient pour donner

du courage aux Serbes. Ils chargent leurs armes et les déchargent sur les Turcs.

Mais bientôt les Neditch manquent de munitions, et ils ne peuvent plus se lever pour aller demander des cartouches à leurs compagnons.

— O mes frères serbes ! implorèrent-ils, quelqu'un d'entre vous n'a-t-il pas de cartouches à nous donner ? Nos mains manient des fusils vides, et nous avons encore des Turcs devant nous. A celui qui possède des cartouches, nous offrons pour chacune un jaune ducat, et si ce prix ne lui paraît pas suffisant, voici dix ducats par cartouche !

De l'or, il y en a assez. Mais les munitions manquent. Les uns en demandent aux autres, mais il n'en reste à aucun.

Et ces paroles arrivèrent aux oreilles des espions des Turcs qui coururent porter la nouvelle. Sachant que les Serbes manquaient de munitions, les deux commandants ennemis, Nojine-Aga et Derviche-Aga tirent leurs sabres de leur ceinture, rallient les Turcs qui battaient en retraite, et les font marcher par force en avant.

— Par Allah ! frères ! s'écrient-ils, sus aux Serbes ! Les Serbes n'ont plus de munitions.

A ce cri d'Allah ! ô misère ! les Turcs fondent

sur les Serbes. Mais les Serbes refusent de se rendre et c'est avec leurs fusils vides qu'ils se défendent. Et ils les brisent jusqu'en sept morceaux, à force d'asséner des coups sur les Turcs qui les pressent. Et lorsque les fusils sont ainsi brisés, chaque Serbe fait choix d'un Turc, l'étreint, le renverse et lui donne la mort.

Mais pour un Serbe, il y a encore vingt Turcs!...

... C'est là que périrent les deux frères Neditch. Là, trois cents Serbes trouvèrent la mort.

Quant aux Turcs, ils transportèrent cinq cents des leurs à Iagna et les y enterrèrent. Pour ceux du commun, ils ne les emportèrent même pas....

Et aujourd'hui encore, on peut voir un amas d'ossements serbes et surtout turcs au-dessus du ravin profond de Vraniévatz. Et on reconnaîtra la place du champ de bataille, tant qu'il y aura un soleil le jour, et, la nuit, une lune.

LES TOMBEAUX GLORIEUX

Poème de Jovan Jovanovitch.

Celui qui désirera se retourner
Et regarder d'un regard perçant
Ces tombeaux glorieux,
Chemins de l'histoire,
Celui-là pourra entendre
Comment de siècle en siècle,
Le grand-père a crié au petit-fils
Le père au fils, et le soldat au soldat
« De là où j'ai dû m'arrêter, tu partiras.
Ce qui me fut impossible, tu le pourras.
Où je n'ai pas su parvenir, tu parviendras.
Ce que j'ai commencé, tu le termineras.
Et nos dettes, tu les acquitteras.

Ce sont des voix et des paroles
Qui sont la parure du passé
Et qui sortent de ces tombeaux glorieux
Elles rattachent, par leurs tonnerres
Et par une puissance céleste
Les siècles aux siècles
Et les hommes aux hommes.

De chaque tombeau glorieux
Comme de chaque étoile du ciel
L'histoire raconte ce qui suit :
— Voilà donc une génération
Une génération jeune et ardente,
Bourgeons nouveaux de l'arbre antique,
Fleurs nouvelles sur les tiges anciennes
Cœurs juvéniles et âmes blanches,
Purs héritiers du feu sacré :
Toute cette jeunesse s'est réunie là
Pour s'entretenir avec la tombe.

— Toi aussi, frère cher, te voilà sur le sol.

— Non, tant que vous durerez.

La lutte fut-elle assez cruelle !

— Essayez. C'est merveilleux.

Que voulais-tu ? Où dirigeais-tu tes pas ?

— Là où il nous faut parvenir.

La foi est-elle aussi solide ?

— Toujours plus solide que le tyran.

Nous sommes peu qui oserions.

— Une force immense vous poussera.

L'un pourra-t-il arriver au but ?

— Jamais celui qui aura des doutes,

Et quels étaient ces géants

Qui te poussaient toujours en avant
Et qui te donnaient leur vigueur
En même temps que des ailes?

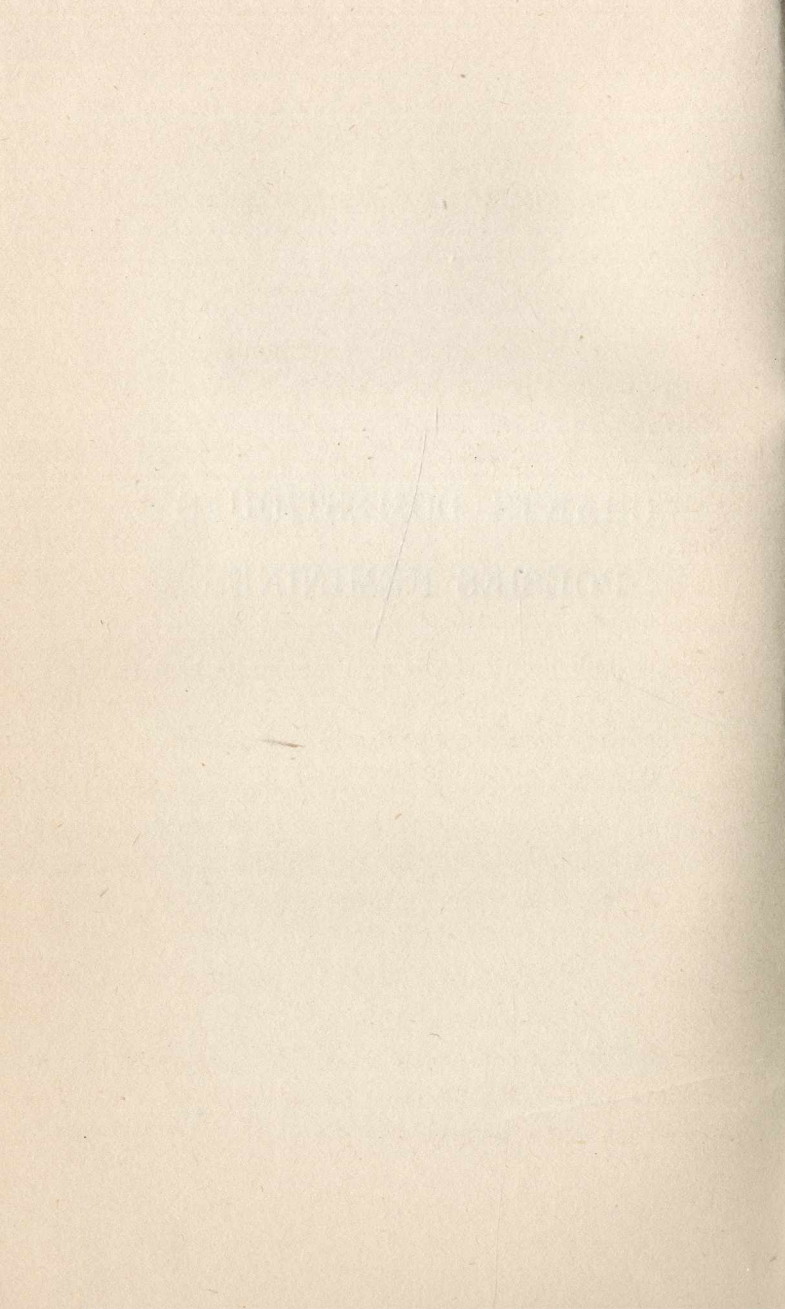
— C'était l'Idée.

Sans elle, il est impossible, le vol
Au-dessus des sombres nuages.

Sans elle, c'est le sommeil
Et c'est la chute rapide.

Sans elle, le monde est une tombe sans fleurs,
Une existence vide, une jeunesse sans espoir.

CHANTS DOMESTIQUES
POÉSIES FÉMININES



LA FEMME DE HAÇAN-AGA

Qu'y a-t-il de blanc dans la verte montagne?
Est-ce de la neige ou des cygnes?
Mais la neige serait déjà fondue
Et les cygnes auraient pris leur vol :
Ce n'est ni de la neige, ni des cygnes,
Mais la tente d'Haçan-Aga.
Haçan a reçu de rudes blessures :
Sa mère et sa sœur sont venues le visiter,
Mais la pudeur interdisait à sa femme de le faire.

Lorsqu'il fut guéri de ses blessures,
Il fit dire à son épouse fidèle :
« Ne m'attends plus dans ma blanche maison
Ni dans ma maison, ni dans ma famille. »
La Turque avait à peine entendu ces paroles,
Qu'elle pensait à sa misère,
Quand un cheval s'arrêta devant la maison.
Alors Haçan Agunitza s'enfuit
Pour se briser le cou en se jetant par la fenêtre.
Ses deux petites filles courent derrière elle :
— Reviens, chère maman :

Ce n'est pas Haçan Aga, notre père,
Mais bien notre oncle, Pintorovitch-Bey.
Haçan Agunitza revient sur ses pas,
Et, se pendant au cou de son frère :
— Mon frère, quelle honte ! dit-elle,
De me séparer de mes cinq enfants !

Le bey reste silencieux,
Et, fouillant dans sa poche de soie,
En tire la lettre de répudiation,
Afin qu'elle puisse reprendre son douaire entier
Et qu'elle rentre avec lui chez sa mère.
Dès que la Turquie eût lu la lettre.
Elle baisa au front ses deux fils,
Elle baisa ses deux filles sur leurs joues vermeilles,
Et, quant au petit enfant au berceau,
Elle ne pouvait s'en séparer.
Son frère la prit par la main,
L'éloigna, avec combien de peine, de l'enfant,
Et, la prenant en croupe sur son cheval,
Il partit avec elle pour sa blanche maison.

Mais elle ne demeura que peu dans sa famille,
Très peu, pas même une semaine,
Car elle était belle et de bonne lignée,

De nombreux endroits, on la demande pour sa beauté,
Et surtout, très instamment, le Kadi d'Imoski.

La dame supplia son frère :
— Veuille ne me donner à personne
De peur que mon cœur ne se brise,
Par pitié pour mes petits orphelins.

Mais le Bey n'eut pas souci de ces paroles,
Et il l'accorda au Kadi d'Imoski.

La Turque supplia encore son frère
D'écrire sur une feuille de blanc papier
Et de l'envoyer au Kadi d'Imoski.

— Ta fiancée te salue courtoisement
Et te demande de même par cette lettre,
Quand tu rassembleras les nobles svats
Et que tu viendras la chercher dans sa blanche maison,
D'apporter pour elle un voile épais,
Pour qu'en passant devant la demeure de l'Aga
Elle ne voie point ses petits orphelins.

Dès que la lettre fut parvenue au Kadi,
Il rassembla de nobles svats
Et l'on partit pour aller chercher la fiancée.
Le cortège arriva chez elle à bon port,
Et repartit sans encombre avec elle.

Mais comme on passait devant la maison de l'Aga,
De la fenêtre les deux filles virent leur mère,
Et ses deux fils sortirent au devant d'elle.

— Reviens avec nous, chère maman, lui dirent-ils ;
Nous te donnerons à diner.

Haçan Agunitza dit alors au stari-svat :

— Stari-svat, mon frère en Dieu !

Fais arrêter les chevaux près de la maison,
Que je donne quelque chose à mes orphelins.

On arrêta les chevaux près de la maison :

Elle fit de beaux cadeaux à ses enfants,

Aux garçons des couteaux dorés,

Aux filles de longues robes de drap,

Et à l'enfançon au berceau

Elle envoya des habits d'orphelin.

Le cavalier Haçan Aga avait tout vu.

Il appela ses deux fils :

— Venez ici, mes orphelins,

Puisqu'elle ne veut pas avoir pitié de vous,

Votre mère au cœur de pierre.

Haçan-Agunitza, à ces mots,

Frappa contre terre son blanc visage,

Et rendit l'âme a l'instant,

De douleur et de souci pour ses cinq orphelins.

LA MALADIE DE MOUÏO

Les Turcs s'en vont au bain, les femmes en viennent.

Le Tzarevitch Mouïo marche devant les hommes,
Et la femme de Mahmond-Pacha devant les femmes.

Comme il est beau, le jeune Tzarevitch !
Mais la pachinitza est plus belle encore,
Et, si belle qu'elle puisse être,
Ses habits l'embellissent encore.

Mouïo le Tzarevitch tombe malade d'amour
Pour la dame, la femme du pacha ;
Il s'en retourne malade, à son blanc palais
Et s'étend sur sa molle couche.

Toutes les dames de la ville viennent tour à tour
Rendre visite au Tzarevitch Mouïo,
Mais seule ne vint pas l'épouse de Mahmoud.

La Sultane lui fait dire :

— Es-tu donc plus grande dame que moi ?

Voici mon Mouïo qui se meurt,
Toutes les dames de la ville sont venues,
Et toi seule ne veux pas le visiter.

Quand la pachinitza eut entendu ces paroles,
Elle retrouse ses manches et le pan de sa robe,
Et prépare des présents dignes d'un Seigneur,
Des friandises turques à foison,
Des figues du bord de la mer et du raisin de Mos-
tar.

Puis elle met ses plus beaux habits,
Se rend au Palais impérial,
Entre sans autorisation dans le Palais,
Et sans salut dans la galerie supérieure
Où gît Mouïo, le Tzarevitch malade.
Là, elle s'assied au chevet de Mouïo,
Lui essuie la sueur du front,
Et dit ensuite à la Sultane :
— La maladie dont souffre le Tzarevitch,
Mon frère l'a eue aussi,
Et je l'ai eue également, moi, la femme du pacha :
Il n'est pas malade, il est amoureux.

A peine Mouïo entend-il ces mots
Qu'il saute sur ses pieds légers,
Congédie sa mère la sultane

Ferme la galerie sur la pachinitza,
Qu'il caresse pendant trois jours blancs.

Dès que le quatrième jour a lui,
Mahmoud-Pacha écrit une lettre menue
Et l'envoie à son Seigneur le Sultan.

— Sultan Impérial, cher Seigneur,
De chez moi s'est envolée une sarcelle dorée :
Elle a pris l'essor vers ton palais,
Voilà de cela trois jours blancs ;
Rends-lui la liberté, si tu reconnais un Dieu.

Le Sultan répond à Mahmoud :
— Mahmoud-Pacha, mon serviteur, par Dieu,
J'ai chez moi un faucon non dressé :
Il ne lâche plus ce qu'il a pris.

NUITS SOLITAIRES

Que les nuits sont longues et tristes
Pour celui qui n'a pas des yeux noirs à baiser,
Avec de doux regards veloutés d'améthystes,
Et qui n'a pas un corps de rose à caresser !
Le sommeil ne vient pas lui fermer les paupières,
Et son cœur est rempli de visions amères.

MILEVA

O Mileva, fillette aimée,
O ma Reine si j'étais Roi
De ta jeunesse parfumée,
Viens t'asseoir à côté de moi,
Et fais-moi subir les épreuves :
Je sais qu'on baise, ô doux larcins !
Entre les yeux les jeunes veuves,
Les fillettes entre les seins!

.

JOUR D'ATTENTE

Oh! qu'elle est longue, la journée!
Je reste assise à la croisée,
Et je regarde sur la mer,
La vaste plaine au flot amer,
Si mon amant y va voguant,
Si son pavillon flotte au vent,
S'il joue une musique ardente,
S'il se souvient et s'il me chante!

LES ROSES

Dans Noviçad, j'ai fait fleurir des belles roses !
Petites roses, ô de mon chagrin les causes !
Restez sur vos rosiers, embaumez le jardin ;
Je ne veux pas vous donner à celui que j'aime,
Car il est contre moi dans un courroux extrême.
Quand il passe sur le chemin,
Il a pour ma maison un mépris souverain :
Auprès d'un tombeau ture on dirait un esclave.
Restez sur vos rosiers, ô roses de la Save !

INCONSTANCE

Quand ton cœur était à mon cœur,
Tu versais des larmes amères
Et répétais dans ta douleur :
Tous les amours sont éphémères.
Dieu donc t'anéantisse, ô toi,
Qui gardes à l'amant ta foi !
Un jour, le ciel est sans nuages,
Le lendemain, chargé d'orages ;
Ainsi l'amour des jeunes amoureux :
Se trouve, avant de vous posséder, malheureux,
Ils vous disent : Soyez ma femme !

Mais après le bonheur, bien le bonsoir, Madame!
Attendons, disent-ils, à l'automne prochain.
L'automne vient, et passe, et l'amant est lointain.

L'hiver est là : le bon apôtre,
Au coin du feu, chante l'amour d'une autre.

LES DEUX TOURTERELLES

La tourterelle avait amassé du millet,
Lorsque vient à passer une autre tourterelle :
— Ma sœur, donne-moi donc un grain de ton millet.
— Je n'en donne pas un, ô ma sœur tourterelle ;
Quand il fallait glaner, tu préférais dormir ;
Moi j'amassais toujours, prévoyant l'avenir,
Et je n'ai pas pris mes ébats sous les branchages,
Ni n'ai caché ma tête au milieu des feuillages.

LE CŒUR ET LA MONTAGNE

Montagne noire, pleine d'ombre.
Pareil à toi, mon cœur est sombre,
Car j'ai vu mon amant passer,
Et je n'ai pas pu l'embrasser !

CELLE QUI VEUT GRANDIR

Fillette! Fillette!
Mignonne violette,
Si tu n'étais petite, oh! que je t'aimerais!
— Aime-moi, répondit-elle,
Je deviendrai grande et belle :
Tu verras mon éclat, après!
Plus que moi la perle est menue,
Pourtant elle orne un col royal.
Aussi la caille est exigüe :
Elle lasse pourtant et chasseur et cheval.

LA VIOLETTE

Violette! Violette!
Je voudrais tant te cueillir,
Mais je n'ai pas d'amant à qui t'offrir.
Celui que j'aimerais lève trop haut la tête.
Dans son orgueil, Ali-Bey te mépriserait :
Il ne porte, dit-il, que la rose et l'œillet.

TOUT VIENT A POINT

Sœur de mon bien-aimé, compagne douce et chère,
Embrasse bien pour moi ton frère,
Et demande-lui donc pourquoi
Il ne m'a pas gardé sa foi.
Dis-lui que les forêts sont encore nombreuses,
Et qu'il reste beaucoup d'amants sans amoureuses :
Il viendra bien, celui que me garde le sort :
L'orfèvre doit venir à l'or!

LA BELLE FILLE

Une petite troupe se met en marche.
Oh ! petite, mais si ardente !
Voici à sa tête le porte-étendard Mouïo
Qui porte son drapeau et chante en turc :
— Malheur à celui chez qui je prendrai gîte !
Je lui tuerai ses bœufs sous son char,
Je tuerai le bélier qui porte la clochette,
Je me ferai servir du vin de trois ans,
Et de la rakia de quatre années.
Et ce seraient là ses maux les moindres ;
Mais je ne souperai point sans nouvelle mariée,

Et je ne veux pas dormir sans femme.
Mouïo était en train de discourir ainsi,
Lorsqu'un fusil part de sous le vert taillis.
Le coup avait frappé juste Mouïo
Au milieu des plaques ornant sa large poitrine.
Il tombe sur l'herbe verte
Et un brave de la forêt lui crie :

Mouïo, tu voulais une belle fille ;
Et n'en est-ce pas une très belle que tu as,
Et une jolie fille, l'herbe verte ?

NON, CE N'EST PAS L'AUREORE

— L'aube blanchit, les coqs chantent :
Laisse, mon âme, laisse-moi partir.

— Ce n'est pas l'aube, c'est la lune :
Repose encore, mon agneau, près de moi.

— Les vaches meuglent autour de la maison :
Laisse, mon âme, laisse-moi partir.

— Ce ne sont pas les vaches, c'est l'appel à la
Repose encore, mon agneau, près de moi. [prière :

— Les Turcs appellent à la mosquée :

Laisse, mon âme, laisse-moi partir.

— Ce ne sont pas les Turcs, mais bien les loups qui

Repose encore mon agneau, près de moi. [hurlent :

— Les enfants criaillent devant la maison :

Laisse, mon âme, laisse-moi partir.

— Il n'y a pas un seul enfant devant la maison :

Repose encore, mon agneau, près de moi.

— Ma mère m'appelle devant la porte :

Laisse, mon âme, laisse-moi partir.

— Ta mère n'est pas devant la porte :

Repose encore, mon agneau, près de moi.

LA CHOSE LA PLUS CHÈRE

Une fille s'assied au bord de la mer

Et se dit à elle-même

Ah! Dieu cher et bon,

Y a-t-il rien de plus vaste que la mer?

Y a-t-il rien de plus large que la plaine?

Y a-t-il rien de plus rapide que le cheval?

Y a-t-il rien de plus doux que le miel?

Y a-t-il rien de plus cher qu'un frère?

Du milieu de l'eau profonde
Un poisson lui répondit :
Fille simple et naïve,
Le Ciel est bien plus vaste que la mer,
Et la mer est bien plus large que la plaine ,
Les yeux sont plus rapides que le cheval,
Le sucre est bien plus doux que le miel,
Et bien plus cher que le frère est l'amant !

NOTES ET COMMENTAIRES

NOTES ET COMMENTAIRES

Sous une autre forme, plus restreinte, le présent livre parut dans le N^o de février 1915 de la « Grande Revue. »

Une partie de mes traductions fut reproduite dans le N^o 2163 (6 mars 1915) du Bulletin administratif du Ministère de l'Instruction Publique. Ces poèmes furent dites le 26 mars 1915 (Journée Serbe) dans les cent mille écoles de France, à quelques millions d'enfants et d'adolescents.

Jamais la poésie serbe n'avait trouvé un tel public et de pareils applaudissements. C'était l'heure. En vain Gœthe, en 1789, avait voulu introduire dans le monde littéraire occidental les poésies serbes que l'abbé Fortis, en 1774, avait rapportées de et dans son « Voyage en Dalmatie : l'Europe n'avait d'attention que pour le grand orage de la révolution française.

Dans « les Slaves » Mickiewicz ne fut pas plus heureux. Auguste Dozon, chancelier du Consulat de France, à Belgrade, non plus. Le Baron d'Avril et d'autres remportèrent les mêmes succès. Et leurs livres sont depuis longtemps complètement oubliés.

Mais l'époque, hélas ! est aujourd'hui meilleure. La Serbie n'est plus, qu'une belle chose en un grand espoir. L'héroïsme des Serbes a fait tressaillir le monde, qui saura

faire à ce livre l'accueil que l'on ferait à l'âme serbe, qu'il incarne.

Car ces « Chants de Guerre » sont une véritable anthologie de la poésie serbe. Nous avons ajouté aux chansons vespérales des gouslars tout ce qui chante aussi dans le cœur solitaire de ces soldats exilés et pourtant victorieux, des chansons d'amour et de vie pacifiquement délicieuse, et quelques poèmes modernes qui complètent les *pesmés illustres* des aïeux.

Postérieurement à notre publication, diverses revues, en juin, novembre et décembre 1915, ont donné, sur le même sujet, de partiels travaux de MM. le sénateur Martin, Gaston Baty et Pierre de Lanux, que nous avons lus avec intérêt, et où nous avons retrouvé un écho de notre œuvre.

Réjouissons-nous en sincèrement puisque du mal naît parfois le bien.

Les malheurs de la Serbie auront servi sa gloire littéraire. Qui sait si l'Iliade et l'Odyssée ne durent pas jadis, à de mauvaises heures de la Grèce, leur universelle célébrité?

Il y a dans les champs serbes, jetées au vent par d'anonymes aèdes, des beautés dignes d'Homère.

L. D'O.

La bataille de Kossovo.

Un aperçu des événements historiques qui ont servi de thème aux premiers chants nationaux de la Serbie nous dispensera d'explications qui allongeraient vainement ce livre.

Ptolémée est le premier historien qui fasse mention des Serbes. C'est à une agglomération de tribus éparses autour du Don qu'il donne le nom de *Serboi*, descendants de la grande famille des Scythes ou Sarmates. Ils vinrent s'établir au VII^e siècle dans l'Illyrie et la Mésie, sous la suzeraineté de l'Empereur Héraclius qui leur assigna des territoires, où ils furent placés sous l'autorité directe des Joupans, leurs chefs.

L'un des Joupans serbes, Etienne Nemanja, qui vécut au XII^e siècle, prit le titre de roi, se rendit indépendant de Byzance, et fonda la dynastie de son nom. L'avant-dernier de ses descendants et successeurs, Etienne Douchan, avait fait de son royaume un vaste empire, rival de l'Empire Grec, qu'il eût absorbé, si la mort n'était venue le surprendre en 1356, aux portes de Byzance, au secours de laquelle Jean Paléologue avait appelé les Turcs.

Son fils Ouroch lui succéda et fut assassiné en 1368 par le roi Voukachine, père du héros légendaire Marko Kralievitch, et qui régnait déjà sur la vieille Serbie, la Macédoine, l'Acarmanie et une partie de l'Albanie.

Voukachine garda peu de temps le titre de Tzar des Serbes. Le gouverneur de la Matchva, Lazare Greblianovitch, triompha successivement de tous les knèzes qu'avait créés Douchan et fut sacré tzar en 1376.

Les Turcs avaient vaincu Voukachine en 1365 à la Maritza. Ils reparurent en 1389 et Lazare ayant refusé le tribut, fut vaincu à Kossovo, le 13-27 juin. Il fut, après la destruction de sa puissante armée, décapité par ordre du Sultan Murad I^{er}, poignardé le même jour par Miloch Obilitch.

Après la fatale journée de Kossovo, la Serbie n'eut plus que des « despotes, » tributaires de la Porte, qui, en 1459, réduisit définitivement le pays et le plaça sous sa complète domination.

Les chants nationaux témoignent de l'impression profonde restée dans l'esprit du peuple, qui célébra toujours avec tristesse et fierté, la perte de son indépendance, en même temps que l'espoir du retour à la liberté.

Tous les personnages figurant dans l'épopée de Kossovo sont historiques. Le vieil Youg Bogdan était le père de la tzarine Militza et de la femme de Strahinia Banovitch. Vouk Brankovitch et Miloch Obilitch étaient les gendres de Lazare, qui, bien que sacré tzar, se faisait, par humilité, appeler simplement knèze. Une haine féroce, née d'une querelle entre les deux sœurs, haine à peu près similaire à celle qui forme le nœud des *Niebelungen*, conduisit un des beaux-frères à la trahison, pendant que l'autre assassinait le sultan Turc.

Miloch Obilitch est resté populaire dans les Balkans

et a donné son nom à un ordre monténégrin de chevalerie. Vouk Brankovitch reste le Judas serbe, et le Code du Monténégro, décrété en août 1803, le flétrit dans l'article suivant :

« A dater d'aujourd'hui, s'il se trouvait un Monténégrin, un village, une ville qui trahit la patrie, nous les vouons unanimement à l'éternelle malédiction, ainsi que Judas, qui a trahi le Seigneur-Dieu, ou l'infâme Vouk Brankovitch, qui trahit les Serbes à Kossovo, et s'attira ainsi la malédiction des peuples et se priva de la Miséricorde divine. »

II

L'Épopée de Marko Kralievitch.

Dans l'étude précédant cette anthologie, le traducteur s'est longuement étendu sur la légende du fils du roi Voukachine et de son bon cheval Charatz.

Un complément s'impose. Marko, qui fut secrétaire de Douchan-le-Grand, dut naître vers 1335. Ce fut lui qui, en 1356, ramena de Byzance, le corps du glorieux tzar des Serbes, et qui remit à son fils Ouroch le testament d'investiture.

Ce fut sous le règne d'Ouroch ou sous celui de Voukachine que le *Cid des Serbes* dut être investi de la dignité royale, en quelqueune des provinces de l'empire de Serbie.

A propos d'une monnaie frappée à son effigie, un antiquaire serbe a écrit :

« Cette pièce est de la plus haute importance pour
« notre histoire, en ce qu'elle nous révèle l'existence
« d'un roi serbe, que bien des personnes, même
« instruites, ne regardaient jusqu'ici que comme un
« ivrogne et un aventurier. »

Dépossédé par son beau-frère, Georges Balza et le knèze Lazare Greblianovitch, devenu tzar des Serbes, il n'aurait pourtant pas, d'après la généralité des historiens, combattu celui-ci dans la plaine de Kossovo.

Une *pesma* dont je n'ai pas publié la traduction le fait père d'un fils que lui aurait donné son épouse Iélitza, la fille du roi bulgare Chichman.

Partant pour rejoindre l'armée turque, Marko recommande à sa femme :

« Aie soin de mon fils, de ce cher enfant, le petit
« Lazare, qu'ensemble nous avons demandé à Dieu
« dans nos prières. Le Créateur les a exaucées et nous
« l'a accordé. »

Les historiens font mourir Marko à la bataille de Rovina, en 1392.

Dans la *pesma La Mort de Marko*, le héros se plaint de la brièveté de sa vie, longue de trois cents à peine, et des cent cinquante années durant lesquelles l'a porté Charatz. Il y a aussi un Midi dans les pays balkaniques.

III

Le Cycle des Haïdouks.

Les Haïdouks mériteraient une histoire détaillée et toute une épopée qu'il serait facile de glaner dans les *pesmés* nombreuses qui les célèbrent.

J'ai donné les plus caractéristiques.

« Comme la vie du haïdouk est belle, dit une autre cantilène. Il vit au sommet des montagnes, près du ciel et du brillant soleil. La flottent dans l'air les vilas des brumes, assises sur des nuages d'or. Là l'homme ne connaît point de maître, et ne craint rien que Dieu. Il ressemble à l'aigle gris, libre heureux et fier. Comme la vie du haïdouk est belle ! »

Un ministre de l'intérieur serbe assurait, il y a soixante ans à peine, qu'il s'était vu obligé d'interdire, dans certains districts, le chant public des *pesmés* relatives aux exploits des héros de la montagne, parce qu'elles exaltaient les auditeurs au point d'en pousser quelques-uns à quitter leur maison et à se faire haïdouks.

IV

**Le Cycle
des Guerres de l'Indépendance.**

J'ai groupé dans cette série des *pesmés* se rapportant aux guerres de l'Indépendance, mêlées à des chants

héroïques de diverses époques. On ne remarquera dans leur facture à peu près aucune différence, quelle que puisse être la date de leur venue au jour.

A peine s'est-il glissé, de très loin en très loin, quelque expression turque, marquant la domination ottomane. Mais prenez les *psmés* chantées au xiv^e siècle, comparez-les avec celles qui n'ont pu éclore qu'au début du xix^e siècle, et même avec ce chant tout moderne, « les glorieux tombeaux, » du poète Jovan Jovanovitch, le seul, dans ce livre, dont l'auteur soit connu : tout se ressemble et ne forme qu'un grand bloc épique, écho de l'âme serbe de tous les temps.

Cette âme serbe éclate aussi dans les chants domestiques. Le plus typique est le premier, *La femme de Haçan-Aga*, qui faisait les délices de Goethe. Cette répudiée se suicide « de douleur et de souci pour ses cinq orphelins. »

Ainsi, il y a quelques mois à peine un écrivain serbe allait se suicider dans la plaine de Kossovo, de douleur et de souci pour sa patrie vaincue.

Plus héroïques, plus virils, le vieux roi, ses fils et son armée ont voulu vaincre et ont dû vivre pour vaincre. Les *psmés* qui précèdent et une foule d'autres leur ont chanté, dans leur tragique et effroyable retraite, le poème de tous les grands espoirs, de tous les vieux souvenirs des aïeux.

La poésie populaire nous a gardé l'immortelle Serbie.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.....	9
La Bataille de Kossovo.	
La Bataille de Kossovo.....	41
Strahinia Banovitch.....	61
Episode.....	71
La Mère des neuf Yougovitch.....	75
L'Épopée de Marko Kralievitch.	
Le Tzarevitch Oouroch et les Merniavtchevitch.....	79
Marko Kralievitch et la Vila.....	89
Les Noces de Marko.....	95
Marko Kralievitch et le Faucon.....	105
Le Sabre.....	107
La Chasse de Marko.....	113
Marko Kralievitch et le Bey Kostadin.....	117
Marko Kralievitch et la fille du roi des Maures....	121
Marko Kralievitch laboureur.....	125
Mort de Marko Kralievitch.....	127
Le Cycle des Haïdouks.	
La Femme du Haïdouk Voukoçar.....	135
Grouïtza Novakovitch et le Pacha de Zagorié.....	139
Thadée de Sègne.....	147
Trahison de la Femme de Grouïtza.....	149
Le Petit Radoïtza.....	161
Le Partage des Yakchitch.....	169
Radoïtza et la Tzétignienne.....	173

	Pages
Chants héroïques divers.	
La Construction de Scutari.....	177
Doïtchin le Voïvode.....	185
Cadeaux moscovites et Présents turcs.....	195
Le Départ de Karageorge.....	201
Etienne l'Aveugle.....	205
La Vila Ravijojla.....	209
La Revanche de Kossovo.....	213
La Bataille de Tchokechina.....	217
Les Tombeaux glorieux	221
Chants Domestiques. Poésies féminines.	
La Femme de Haçan-Aga.....	227
La Maladie de Mouïo, etc.....	231
NOTES ET COMMENTAIRES.....	245

